REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE

XII^me ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1937
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 2 :

Raïssa MARITAIN	*Poèmes :* « La Croix du Sud » ; « En Esprit en Vérité »	129
Léon BARBEY	*Les conditions psychologiques et morale de la puberté*	133
R. P. LAVAUD, O.P.	*Deux poèmes de sainte Thérèse*	151
Alexandre CINGRIA	*Pensée catholique et confusion esthétique* . . .	158
André SECRETAN	*Poèmes :* « De profundis »	174
Henri FERRARE	*Caïn et Abel :* Drame en cinq parties	182
V.-M. POLLET, O.P.	*Anglicanisme, Orthodoxie et Catholicisme.*	204
R. W.	*Poème*	221

Deux reproductions du retable de l'Eglise des Cordeliers, à Fribourg : 1° *Nativité*. 129
2° *Crucifixion* 160
(Phot. B. Rast.)

Bibliographies 223

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel . . . . . **Fr. 9.—**
Prix du numéro . . . . . **» 2.50**

S'adresser aux éditeurs : Fragnière Frères, Fribourg
Compte de chèques : II a 20. Téléphone : 2.12

Poèmes

La Croix du Sud

Nous venons du fond des âges
Nous allons à l'infini
L'Océan est sans rivages
Qui nous porte à la merci

Qui donc a laissé naguère
Des maisons et des pays
Les escales de la terre
Et les arbres de Paris

Le roulis et le langage
Nous balancent tour à tour
Nous venons du fond des âges
Et ne comptons plus les jours

A l'avant de ce navire
La haute croix de misaine
Au-dessus de nos délires
Porte l'humble flamme humaine

Face au ciel face aux étoiles
Et nos cœurs tendus pour voiles
Dans le vent pleurs et soucis
Nous allons à l'infini

La haute et claire mâture
Annonçant notre passage
A d'invisibles figures
Oscille dans les cordages

La lune dans ses nuages
S'enveloppe à tout moment
L'océan est sans rivages
Qui supporte nos tourments

Nous berçons de vague en vague
Des chagrins qui dorment mal
Et des amours qui divaguent
En amont et en aval

Emportés à grande allure
Villes et ports abolis
Ce navire est l'aventure
Qui nous porte à la merci

Août 1936.

En esprit en vérité

Le repos de l'amour est au cœur du mystère
qui désigne et qui voile ta divinité
Je te cherche anxieuse au-delà des symboles
écarte, écarte les paraboles
Viens en esprit, viens en vérité

A toi seul est ma foi, mon désir désolé
que ne peut apaiser la coupe des images
Viens toi-même par tes chemins cachés
imprime en mon esprit ton flamboyant visage

Si le monde créé par ta sagesse libre
est le miroir de ta beauté
Il en brise les traits et parle par énigmes
nous mourons de la faim de ta réalité

Si toi-même as parlé aux Prophètes naguère
leur langue balbutie — et quelle était ta voix?
Si le Verbe Incarné annonce tes mystères
la parole est humaine et nocturne la foi

De cette obscurité berceau de l'espérance
à la ténèbre ardente où tu vis inconnu
Il est un beau chemin pour la sainte ignorance
pour la foi pure et l'amour ingénu

Mais rien ne peut donner à celui qui te cherche
ni l'abandon ni la sécurité
Si toi-même ne viens secourir sa détresse
viens en esprit, viens en vérité.

Viens étancher la soif de ta justice pure
et de toi-même, Dieu ! O ma source ô ma fin !
Sans les taches que font les humaines mesures
et cette ombre portée en travers du chemin

Ah ! tant que je vivrai je ferai l'injustice
et ma pensée absorbera l'erreur
Je hais l'incertitude et la vertu factice
mets ta main sur mes yeux et brûle moi le cœur.

Février 1937.

Raïssa MARITAIN.

Les conditions psychologiques et morales de la puberté.

Depuis le début de ce siècle, les pédagogues et les psychologues de l'enfance se plaisent à opposer leur attitude à celle de leurs prédécesseurs, l'école nouvelle à l'école qu'ils appellent tour à tour indistinctement ancienne ou scolastique ou métaphysique. Avant eux, on considérait l'enfant comme un petit homme, un homme en miniature ; on s'imaginait pouvoir définir l'enfant en lui attribuant toutes les facultés de l'adulte, réduites seulement à une moindre échelle. Avant eux, on n'aurait reconnu entre l'enfant et l'adulte que des différences quantitatives. La découverte des modernes, par contraste, est celle de différences essentiellement qualitatives entre l'enfant et l'homme. Il ne suffit pas, pour caractériser la vie psychique de l'enfant, de la ramener à la vie psychique d'un adulte moins quelques fonctions, de la décrire comme la vie psychique d'un adulte simplifiée. La vie psychique de l'un et de l'autre est vraiment autre, d'une autre espèce [1].

Parmi les auteurs qui ont étudié non plus l'enfant mais l'adolescent, bien qu'ils soient moins nombreux, il est aisé de retrouver deux camps analogues. Les uns disent aussi que l'adolescent ne se comprend qu'en fonction de l'enfant qu'il fut et de l'adulte qu'il sera. D'autres, au contraire, insistent sur l'originalité de la vie psychique adolescente, qu'ils tiennent pour irréductible à quoi que ce soit de l'enfance ou de l'âge adulte. Il est assez piquant toutefois de remarquer que si les tenants de cette dernière opinion sont bien aussi les modernes dont nous parlions plus haut, les premiers par contre, ceux qui doutent de l'originalité irréductible du caractère adolescent, ne sont plus, cette fois, seulement les anciens, les scolastiques ou les métaphysiciens, mais des psychologues et des pédagogues expérimentaux, plus modernes encore que les modernes de la génération antérieure. Comme quoi, mieux vaut ne jamais qualifier des choses qui sont au-dessus du temps par des termes temporels comme *ancien* ou *moderne ;* il est assez naturel qu'à répéter pendant trente ans qu'on

[1] Cf. entre autres FERRIÈRE, *L'autonomie des écoliers,* Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1921, p. 18 ; ED. CLAPARÈDE, *L'éducation fonctionnelle,* même éd. 1931, p. 241.

est des psychologues modernes, on cesse insensiblement de l'être; le temps passe et nous dépasse. Mais ceci est une autre histoire.

Essayons de nous rendre compte des positions respectives des deux camps en présence sur la manière générale de concevoir la psychologie de l'adolescence, cette période marquée principalement au point de vue physiologique par l'avènement de la puberté. Nous ne le tenterons pas pour le plaisir d'assister à un duel, ou d'accentuer des oppositions, mais parce que nous pourrons voir ainsi ce qu'il y a de juste et d'incomplet dans chacune de ces attitudes, et dans quel sens on pourrait tenter d'opérer une synthèse.

I

Le point de vue de l'originalité irréductible de la vie psychique adolescente est soutenu chez les Français dans les ouvrages classiques de Mendousse: *L'âme de l'adolescent* et *L'âme de l'adolescente*, lesquels sont inspirés notamment par le psychologue américain Stanley Hall et l'Italien Marro. Voici quelques citations de Mendousse qui ne laissent pas de doute sur sa position et la définissent nettement:

« Avec la puberté commence à s'organiser une personnalité nouvelle où vont prédominer des acquisitions progressives des plus importantes pour l'individu et pour l'espèce. Même les survivances des âges précédents perdront leur signification antérieure... Quoique moins nombreux et pour la plupart moins rapides que ceux qui manifestent la croissance de l'embryon ou du petit enfant, les changements qui s'opèrent à partir de la puberté présentent cette importante particularité de créer dans l'individu un nouveau type dont la structure différe de l'organisation propre aux âges précédents... [1]

« D'une part son attention et ses efforts sont sollicités par des facultés toutes neuves qu'il cherche à exercer dans les sens les plus opposés, poussé peut-être par le désir obscur d'expérimenter toutes les formes de la vie et de la pensée avant de se déterminer dans l'une d'elles; d'autre part les nouveaux organes et les nouvelles fonctions, au lieu de suivre un développement parallèle, progressent dans des directions divergentes avec une vitesse inégale, de sorte que pendant quelques années l'équilibre psycho-physiologique se trouve compromis assez gravement pour que cette instabilité, coïncidant avec le surmenage fréquent entre quatorze et vingt ans, risque de faciliter l'éclosion des tares héréditaires et d'affaiblir la solidité ou la valeur de la synthèse nécessaire à la formation du caractère adulte... [2]

« L'adolescent n'est ni un grand enfant, ni même un *jeune homme*,

---

[1] *L'âme de l'adolescent*, Alcan, Paris, 4e éd. 1930, p. 15.
[2] Op. cit. p. 51-52.

puisqu'il y a en lui plus et moins, surtout autre chose que dans la personnalité de l'impubère et dans celle de l'adulte [1]. »

En quoi consiste cette originalité de la vie psychique adolescente, quels en sont les éléments irréductibles ?

Tandis que l'enfant est surtout égocentrique, considère tout ce qui l'entoure, personnes et choses, comme subordonné à ses besoins, à ses intérêts, à ses plaisirs [2], l'adolescent commence à sortir de lui-même. Il manifeste des tendances « altruistes variées telles que le renoncement en faveur de personnes méritantes ou non, la passion pour les nobles causes, l'enthousiasme pour les grands hommes, les privations secrètes ou avouées portant sur la nourriture, le vêtement, les distractions, quand il s'agit de rendre service ou de faire plaisir à autrui ». D'un mot, « l'adolescent devient capable d'amour » [3]. Ce sentiment devenu dominant reste toutefois assez vague dans son objet pour se porter simultanément ou tour à tour sur de multiples objets. Chose curieuse, au moment où l'adolescent se voue ainsi à l'amour qui le fait sortir de lui-même, le sentiment de sa personnalité s'accentue, s'exagère, s'exacerbe. D'où un mélange de générosité et de culte du moi, une complexité et une instabilité des états d'âme qui rendent bientôt l'adolescent insaisissable à son entourage. Jusque-là, les parents comprenaient leur enfant, le voici maintenant plein de mystère.

Toute la vie mentale est transformée. Cette sympathie universelle et idéaliste trouvant rarement à se satisfaire sur des choses et des personnes réelles, elle dévie sur les êtres créés par l'imagination de l'adolescent dans ses rêves et ses rêveries. Elle s'accroche aux personnages inventés par les livres, le théâtre, le cinéma. Elle se lance dans la poésie, les beaux-arts, la musique. C'est une débauche d'imagination et de complaisance dans l'imaginé [4].

En face des personnes réelles, par contre, l'adolescent se montre socialement maladroit [5]. Timide à l'égard de ceux qu'il connaît encore peu et en qui il flaire quelque incarnation de ses rêves, il est plein de prévenance pour les étrangers. Déçu au contraire par ceux dont les imperfections choquent journalièrement les exigences de son idéal, il devient dur pour eux, méprisant, malhonnête, insupportable. Il se rejette sur d'autres pistes, persuadé que ses aspirations le situent bien au-dessus de son milieu natal, et qu'il en sera à jamais incompris. Il traverse alors des phases de mélancolie, il écrit des vers désespérés. Il se renferme sur soi-même, s'ausculte dans des analyses sans fin, étonné, ravi, ou inquiet, de l'inépuisable richesse des nuances de sa fine psychologie [6].

Chez les bien doués, cette analyse amène peu à peu la découverte

[1] Op. cit. p. 295.
[2] Op. cit. p. 54.
[3] Op. cit. p. 53.
[4] Op. cit. p. 94.
[5] Op. cit. p, 191.
[6] Op. cit. p. 121.

des capacités de leur intelligence. Voici, sous une forme ou sous une autre, la naissance de l'esprit philosophique: indirectement par la littérature, les arts ou même la politique, directement pour quelques-uns par les cours de philosophie ou de religion, l'adolescent aborde les problèmes éternels [1]. Autant il s'est montré partial à l'égard des personnes, qu'il adore ou qu'il exècre, autant il se pique d'impartialité, de jugement personnel à l'égard des idées et des doctrines. De distinctions subtiles à faire pâlir Duns Scot naissent ces discussions interminables parmi les collégiens que vous croisez à Fribourg entre la Gare et le Baromètre, frères de ces grands lycéens de 1879 que Barrès décrit au premier chapitre des *Déracinés*, frères encore des éphèbes d'Athènes qui prennent inlassablement la parole dans les Dialogues de Platon. Quelle que soit la voie par laquelle les adolescents abordent les questions philosophiques, si tous ne font pas des études aussi poussées, tous semblent passer par cette attitude en face des choses intellectuelles, faite de critique qui veut être indépendante et qui se croit capable de repenser pour son compte et de résoudre tous les problèmes. L'enfant était curieux, mais docile, il se contentait souvent de piètres réponses. L'adolescent est plutôt angoissé que curieux. Il pense avec ivresse et douleur. Il est difficile à satisfaire, soit parce que son esprit est vraiment plus exigeant, soit parce que le maître qui a dépassé depuis longtemps le stade de son élève est dans l'impossibilité de se replacer tout à fait au point de vue d'un novice, soit enfin parce que l'adolescent à son tour ne peut se résoudre à admettre qu'il y ait encore tant de problèmes irrésolus, ou qu'il en soit d'insolubles par une réponse absolue et tranchante.

Enfin, un élément important, et même selon certains auteurs et certaines écoles, prépondérant de la vie psychique adolescente [2], est constitué par les retentissements psychiques de son évolution physiologique, par les préoccupations et les émotions sexuelles. En moyenne vers 14 ans, selon Lancaster et Biérent, 15 ½ selon Godin, 16 ans selon Marro [3], le jeune garçon devient pubère, et la jeune fille un ou deux ans plus tôt. Les organes génitaux acquièrent leur plein développement et deviennent aptes à remplir leur fonction. Cette maturation, par elle-même inconsciente, et les phénomènes qui l'accompagnent: faible accroissement de la pression sanguine, légère élévation de la température, reprise rapide de la croissance en taille et en poids, etc., tout cela détermine des états de trouble, de déséquilibre, de fatigue, une plus vive sensibilité au toucher et à la température, parfois des douleurs à l'aine, aux articulations, qui modifient l'état cénesthésique et occasionnent des variations d'humeur. En outre ces phénomènes attirent par le dedans, si je puis dire, l'attention sur un monde nouveau de sensations, d'images, de voluptés. Puis, du dehors,

[1] Op. cit. p. 118.

[2] F.-E. BOLTON, *Adolescent Education*, pp. 70 et suiv. New-York, Macmillan, 1931, pour ne citer qu'un traité récent.

[3] MENDOUSSE, op. cit., p. 20.

des objets, des images, des personnes, des attitudes rencontrées jusqu'alors avec indifférence provoquent une réaction de la pudeur instinctive [1], augmentent l'attention à l'égard de ces choses par le retentissement nouveau qu'elles déclanchent dans l'adolescent. Peu à peu ou bien brutalement, selon les circonstances de l'éducation, celui-ci découvre la forme sensuelle et sexuelle dont peut se réaliser cette sympathie, cet amour vague et général où baignait toute sa vie psychique. Selon les circonstances de l'éducation, cette découverte se fait sans trop de heurt ou bien au contraire elle produit un choc bouleversant, qui peut s'accompagner d'horreur, qui s'accompagne toujours d'une curiosité plus ou moins contenue. Selon les circonstances encore, la curiosité sexuelle peut devenir dominante, et l'adolescent s'engage vers l'inconduite sexuelle sous toutes ses formes, ou bien au contraire les choses se passent moins dramatiquement et l'adolescent aborde aux rivages de la virilité après une traversée assez calme, aux points de vue physique, sentimental et moral.

Telles sont les grandes lignes du portrait de l'adolescent tracé par les psychologues Stanley Hall, Marro, Mendousse et leurs disciples. Résumons-les avec Mendousse en répétant les termes de ce dernier, dont le début convient ici encore infiniment mieux que dans son ouvrage: « Quelque insuffisantes que soient les analyses précédentes, elles nous donnent le droit de conclure à l'inverse de l'opinion courante que l'adolescent n'est ni un grand enfant, ni même un *jeune homme*, puisqu'il y a en lui plus et moins, surtout autre chose que dans la personnalité de l'impubère et dans celle de l'adulte [2] ». Ajoutons que, pour la plupart de ces auteurs, l'originalité irréductible du psychisme adolescent réside dans la dominante sexuelle, et que celle-ci est la cause de toutes les autres transformations de cet âge.

II

Les deux volumes où Stanley Hall a rassemblé ses enquêtes et ses lectures sur l'adolescence ont paru en 1904 [3]; l'*Ame de l'adolescent* de Pierre Mendousse en 1909. Voilà donc environ trente ans. Depuis lors, les expérimentateurs ont enrichi la somme des observations, contrôlé de près celles de leurs devanciers. Les résultats de ce labeur de trente années les poussent aujourd'hui à abandonner la conception de Stanley Hall et de Mendousse, comme « dépourvue d'esprit critique » (Fauville). Ils ne considèrent plus l'adolescence comme une phase psychologiquement unique, assez typique pour n'être en continuité ni avec l'enfance ni avec l'âge adulte. Pour eux, l'adolescence se ramène à un développement de

---

[1] MENDOUSSE, *L'âme de l'adolescent*, p. 11. — DE LA VAISSIÈRE, *La pudeur instinctive*, Edit. du Cerf, Juvisy, p. 39.

[2] Op. cit., p. 295.

[3] G. STANLEY HALL, *Adolescence; Its Psychology and Its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime and Religion.* Appleton and C°, New-York.

traits spécifiques nombreux, développement qui est graduel, qui a débuté avant la puberté et se poursuit souvent au-delà de l'adolescence. L'influence psychologique de la maturation sexuelle leur paraît en général tout à fait minime sur l'ensemble de la mentalité adolescente. Le trait psychique commun le plus accentué, c'est en réalité un certain déséquilibre dû au fait que la force corporelle accrue et l'intelligence plus mûre rendent insuffisantes les habitudes de dépendance et d'obéissance propres à l'enfant, et nécessitent la formation d'habitudes nouvelles d'autonomie nécessaires à l'adulte. En d'autres termes, les conditions psychologiques et morales essentielles de la puberté consistent dans la construction du caractère personnel. « Le caractère, comme dit Bolton qui pourtant caractérise encore l'adolescence par la suprématie du problème sexuel, le caractère n'est pas réellement formé tant que l'individu lui-même, à la suite de délibérations et de choix raisonnés, n'a pas élu des principes de conduite pour en faire ensuite volontairement la chaîne et la trame de sa vie. Or, ce point de développement est incompatible avec l'enfance, mais il se produit au cours de l'adolescence et de la maturité [1]. »

Pour se rendre compte de la valeur de cette conception bien différente de la première, il faut lui demander ses sources. Cette conception est fondée sur les résultats de la psychologie expérimentale, usant d'une méthode d'analyse rigoureusement scientifique et travaillant sur une échelle assez large pour permettre à la loi des grands nombres de manifester des conclusions statistiques fermement assises. Une question de méthode est donc à la base de ces divergences.

Pour étudier les caractères psychiques inhérents à la puberté, comme pour d'autres investigations psychologiques, on peut procéder de deux manières au moins: *primo*, par l'observation empirique, *secundo*, par l'expérimentation scientifique. L'observation empirique, c'est celle dont nous usons spontanément dans la vie de chaque jour en regardant nos semblables. Par exemple, étant parti en vacances chez des parents que j'ai à la campagne, j'y trouve un cousin que j'avais quitté un an plus tôt gamin et que je revois grandi, les traits durcis, la voix grave, avec poil au menton; je m'écrie: oh ! comme il a changé brusquement; il est devenu tout à coup un homme. Réflexion inoffensive, pourvu que je n'imagine pas qu'elle équivaut à une observation scientifique. Or une bonne partie des faits sur lesquels s'appuie Mendousse appartiennent à cette sorte de faits d'expérience, à ce genre d'observations courantes; ils ne sont pas des faits d'expérimentation.

L'observation n'est scientifique ou expérimentale au sens strict que si elle revêt certaines conditions: ne pas consister en un examen superficiel, mais en un examen précis, portant sur telle fonction déterminée; ne pas se résoudre en une impression, mais en quelques données bien définies; ne pas s'évader dans des interprétations fantaisistes, mais se limiter à

[1] Op. cit., p. 7.

des constatations de faits, ne pas glisser vers des généralisations aussi éloquentes que gratuites ; ne pas se contenter de comparaisons en gros, mais ne se fier qu'à des mesures prises par rapport à une unité de mesure fixe. Les mesures de ce genre se prennent au moyen d'épreuves rigoureusement déterminées quant au contenu et aux conditions, les tests. Tous les tests ne sont pas d'égale valeur, de même qu'il y a des balances faussées. Etalonnés et standardisés, beaucoup de tests sont à l'heure actuelle les instruments de mesure les plus exacts que nous possédions ; mieux vaut donc se fier aux précisions objectives qu'ils apportent qu'à des intuitions subjectives souvent vagues et toujours invérifiables.

Dans ces limites, parcourons rapidement les résultats des recherches expérimentales sur les caractères psychiques de l'adolescence, qui ont conduit à rejeter comme mythique la conception d'ensemble de Stanley Hall et Mendousse.

Dans les aptitudes sensorielles, on constate très peu de progrès à partir de l'âge de 3 ou 4 ans [1]. Des observations particulières sur la sensibilité à la douleur la montrent plutôt en décroissance à mesure que la peau s'épaissit. La finesse de perception des petites différences de poids est déjà aussi développée vers 13-14 ans que plus tard. La finesse du toucher superficiel diminue un peu tandis qu'augmente la surface du corps. L'acuité de perception des différences de hauteur des sons et de tonalité des couleurs croît légèrement au cours de l'adolescence. Il importe toutefois de noter cette remarque restrictive qu'on a fait relativement peu d'examens répétés des *mêmes* sujets à différents âges.

Les fonctions supérieures marquent des progrès plus sensibles pendant le même temps, mais ils ont commencé avant et ils se poursuivent après cette période. Ainsi en est-il de la mémoire mécanique (Pyle), et logique (Brooks) [2], de l'attention, du jugement et du raisonnement (Terman) [3].

Si la puberté physiologique exerce une influence considérable sur la croissance mentale, les courbes qui enregistrent cette croissance doivent montrer une déviation considérable durant deux ou trois ans à partir de treize ans environ. Or, il semble bien que ce n'est pas le cas. Les courbes enregistrant la croissance mentale de 40 000 sujets de 8 à 19 ans étudiés par Haggerty, et de plus de 35 000 sujets de 8 à 15 ans soumis au Test National d'intelligence, échelle *A*, ne manifestent pas l'accélération à laquelle on pourrait s'attendre dans l'hypothèse énoncée plus haut. Au contraire l'accélération de la croissance mentale est moins rapide pendant l'adolescence, et après, qu'elle n'était antérieurement. La courbe obtenue par Otis est légèrement convexe de 8 à 16 ans, avec deux moments d'accélération, à 10 et à 16 ans, donc pas au temps moyen de la puberté ; lui

---

[1] BOLTON, op. cit., p. 25.

[2] F. D. BROOKS, *The Psychology of Adolescence*, Boston, Houghton Mifflin 1929.

[3] L. M. TERMAN, *The Intelligence of School Children*, ibid. 1919. Cf. en général WHIPPLE, *Manual of Mental and Physical Tests*. 2 vol. Warwick & York, Baltimore, 1921.

aussi travaille sur un grand nombre, plus de 25 000 sujets. Dans tous ces résultats, on cherche en vain ce bouleversement sensationnel dont on nous parlait jadis.

Ces données statistiques sont importantes. On reproche parfois à la statistique, comme me le disait un jour M. Piaget, de noyer la qualité sous la quantité. Cela peut être exact lorsqu'on borne son attention à certaines valeurs représentatives, à certaines moyennes sans se soucier des écarts extrêmes et de la proportion des cas aux divers échelons. Même si c'était le cas ici, ce que rien n'autorise à affirmer sans autre, il existe d'autres données moins massives, plus nuancées qualitativement, et elles sont encore plus éloquentes dans le même sens que ci-dessus. Des recherches ont été pratiquées en effet sur les mêmes individus examinés régulièrement chaque année pendant plusieurs années. Elles ont fourni une courbe de croissance mentale à peu près droite, légèrement convexe, manifestement continue et sans heurt marqué: recherches de Brooks pendant 2 à 3 ans sur 171 enfants de 9 à 15 ans, tests répétés par lui et ses collaborateurs sur plus de 9000 garçons et plus de 9000 filles, de 8 à 18 ans; recherches de Woolley pendant 5 ans sur des sujets de 14 à 18 ans, etc. Du reste, d'une manière générale, le calcul des corrélations entre les traits physiques et les traits mentaux, entre la croissance physique et la croissance mentale, aboutit le plus souvent à une corrélation proche de zéro, très faiblement positive. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que le physique n'a aucun rapport avec le mental, mais que le développement physique à lui seul n'est pas un indice valable garantissant le développement mental parallèle, que de la connaissance de l'un on ne peut légitimement prédire l'autre.

Dans une étude d'ensemble, le psychologue américain Gates est arrivé à cette conclusion en collationnant les résultats des principales recherches expérimentales de 1893 à 1923. Ces recherches dont nous ne regardons ici que la conclusion générale portent en réalité sur des détails bien déterminés de l'état physique et leur corrélation avec des traits mentaux également bien définis, tels que poids, taille, capacité respiratoire, temps de réaction, âge de la puberté, aptitudes physiques, et d'autre part rangs et cotes scolaires, tests mentaux de Binet et autres [1].

De son côté Thorndike, célèbre par ses études sur l'exercice et l'apprentissage, estime que l'aptitude à apprendre se développe suivant une courbe parabolique ayant son sommet vers 25 ans; l'accélération est un peu ralentie pendant l'adolescence, mais cela n'empêche pas que la croissance de l'enfance à l'âge adulte paraisse bien continue.

Après ces caractères généraux, venons-en à deux domaines particuliers, où l'on prétend communément que la puberté apporte un vent de révolution: les intérêts manifestés par les lectures, et les intérêts manifestés par les jeux.

---

[1] *Teachers College Record,* vol. 25, pp. 229 et suiv., *New-York, Columbia University*

Jordan a analysé les lectures préférées d'environ 5000 élèves de High Schools (écoles secondaires), entre 12 et 18 ans à peu près. Voici les chiffres principaux qu'il a publiés en 1924: De 12 à 13 ans, garçons, aventures: 61,6%; le chiffre immédiatement inférieur est atteint par les romans pour adultes, et n'est que 11,2%; — filles, au même âge, romans pour la jeunesse: 38,9%; romans pour adultes: 35,1%; aventures: 20%. De 14 à 16 ans, garçons, aventures: 63,3%; romans pour adultes: 13,8%; — filles, romans pour adultes: 48,6%; aventures: 25,4%; romans pour la jeunesse: 17,6%. De 17 à 18 ans, garçons, aventures: 52,8%; romans pour adultes: 24,2%; — filles, romans pour adultes: 56,9%; aventures: 26,6%. D'autres enquêteurs sur des sujets moins nombreux, Terman, Lima, Uhl, etc. Washburne en établissant la liste graduée des livres de Winnetka, ont trouvé d'autres proportions; aussi bien, ce n'est pas sur ces proportions qu'il faut insister, elles varient trop selon les milieux. Mais toutes ces enquêtes concordent en un point, c'est qu'il est impossible de caractériser un âge quelconque par ses intérêts pour un type déterminé de lecture, l'âge de la puberté comme les autres. A tous les âges on trouve des intérêts pour toute sorte de lecture [1].

Quant aux jeux, Terman et Lehmann, Lehmann et Witty déclarent que le choix des jeux à travers les âges est remarquable plutôt par la continuité que par le changement, tant chez les garçons que chez les filles. Les espèces de jeux se restreignent au fur et à mesure de la croissance de façon régulière et sans à-coup spécial à la puberté. Entre 8½ ans et 22½ ans, à aucun âge le comportement ludique ne leur apparaît comme nettement social ou nettement individuel, bien qu'il y ait, selon Lehmann et Witty, plutôt une diminution de la sociabilité corrélative à l'accroissement de l'âge mental. D'après Brooks, l'adolescence ne voit pas disparaître le désir de briller par des prouesses physiques; l'intérêt pour les jeux organisés selon des règles et accomplis par équipes se développe à côté des intérêts primitifs égocentriques, sans les supprimer.

Nous voilà donc bien loin de cette conception de l'adolescence qui en faisait un âge essentiellement chaotique et irréductible au reste de la vie humaine. En résumé, l'adolescence comporte une vie psychique enrichie par les forces physiques et intellectuelles acquises, par la maturation spontanée et continue de l'individu; cette maturation psychique oblige l'adolescent à se comporter dans la vie d'une manière plus raisonnée, plus personnelle, plus autonome; c'est en ce sens qu'on peut parler de progrès de la personnalité dans l'adolescent. Ce progrès est plus ou moins contemporain de la puberté, événement physiologique, qui ouvre l'horizon sur de nouvelles sensations, émotions, aspirations, curiosités, imaginations, idées, d'ordre sexuel, mais rien ne prouve que la puberté entraîne communément une domination, une obsession de la sexualité. Celle-ci

[1] STARCH, *Educational Psychology*, New-York, Macmillan, 1929, pp. 329-499. — BOLTON, *Adolescent Education*, ibid. 1931, p. 186.

ne détruit ni n'obnubile tout le reste de la vie et des phénomènes psychiques ; l'événement nouveau peut fort bien être assimilé sans catastrophe qui la rende méconnaissable par la personnalité de l'enfant d'hier. Les enquêtes les plus vastes et les plus dignes de foi montrent même qu'il en est communément ainsi.

III

En plus de l'étendue de ses informations, cette nouvelle conception présente quelque chose de très satisfaisant pour l'esprit : c'est qu'elle établit, à propos de l'adolescent, une loi qui s'agence fort bien avec ce que nous savons de la marche générale des forces de la nature, cette allure continue et régulière des puissances vitales. Autrefois, on disait cela en latin : *Natura non facit saltus*. La nature ne procède pas par bonds. Nos modernes expérimentateurs en sont revenus là. Si la nature semble faire des sauts de carpe, en réalité elle les a préparés patiemment et prudemment depuis longtemps. On croit remarquer que c'est la dernière goutte d'eau qui fait déborder le vase, alors qu'elle ne le fait déborder que parce qu'elle a été précédée d'un grand nombre d'autres gouttes qui complotaient l'inondation en sourdine.

Toutefois, dans cette conception, il y a aussi quelque chose qui ne peut décidément pas réduire au silence notre diable d'esprit critique. Il y a d'abord ceci, que des auteurs comme Mendousse et surtout Stanley Hall sont loin d'ignorer l'existence de la méthode expérimentale et statistique qui nous a valu cette seconde conception. S'ils ne l'ignorent pas, pourquoi donc n'y ont-ils pas recours, ou du moins pas exclusivement, ou pas suffisamment ? Dans la préface de la 3me édition de son *Ame de de l'adolescent* (1923), page IV, Mendousse s'exprime clairement à ce propos : « La pensée, à tous les âges, écrit-il, mais surtout au début de la vie, est trop essentiellement qualitative pour qu'une *échelle métrique de l'intelligence* ou un *barême d'instruction* permettent d'apprécier exactement la valeur mentale d'un élève... A plus forte raison, quand on veut étudier les adolescents, faut-il se méfier des tests et mensurations portant sur des fonctions élémentaires, séparées par abstraction du consensus vivant dont elles font partie. La discrimination tactile ou olfactive, le fonctionnement de la mémoire, la vitesse des réactions, les valeurs chronométriques ou ergométriques, etc., peuvent varier dans des proportions considérables chez des sujets d'un développement équivalent, parfois chez le même sujet, sous l'influence des causes sérieuses ou futiles qui, chez les garçons de cet âge, déplacent à chaque instant les centres d'intérêt ».

Que voilà donc un gros pavé dans les plates-bandes de Binet et de ses disciples. M. Mendousse se méfie des tests : il les envoie au diable. Les expérimentateurs modernes ne croient qu'aux tests, en fait de mesure exacte : ils font crever comme une bulle de savon le romantisme de M. Mendousse. On ne peut sortir de cette impasse sans examiner à nouveau la valeur des méthodes de nos duellistes.

Que mesure-t-on avec les tests ? Des aptitudes sensorielles, des réactions motrices, jusque-là c'est assez clair. Dès qu'on accède au psychisme supérieur, imagination, mémoire, jugement, raisonnement, personne n'ose plus aujourd'hui se prononcer sur ce qui est effectivement mesuré par chacun des tests d'intelligence, encore moins par ceux de moralité. En attendant la solution de ce problème épineux, on fait des tests un usage purement pragmatique et suffisamment fructueux pour qu'on puisse dire en pratique: Nous avouons ne pas savoir très distinctement ce que mesure chacun de nos tests, mais ce que nous savons, c'est que ceux qui les réussissent sont intelligents, et imbéciles ceux qui y échouent. Pour l'instant, nous n'avons rien de mieux.

Parfait. Mais, même avec cet humble et sage renoncement à l'infaillibilité, ce que mesurent les tests, c'est la manière dont le sujet répond à une excitation donnée sous forme de question orale ou écrite. Or ces questions ne portent pas pour la plupart sur le domaine précis où, selon Mendousse et Stanley Hall, la puberté fait explosion dans le psychique. L'orthographe ou le calcul, la finesse de l'œil, de l'oreille ou du tact, la mémoire des chiffres à reproduire en avant ou en arrière, c'est tout de même un peu loin de l'imagination et de l'affectivité ; avec le plus de chance, il ne pourrait guère s'y manifester que des contre-coups de la puberté. Nos tests ne portent donc pas directement sur le champ où pourraient s'exercer immédiatement l'influence perturbatrice de la puberté. Sans jeter, avec Mendousse, les tests au panier, il nous faut reconnaître qu'ils ne sont pas adaptés exactement à l'étude des changements psychiques que la puberté peut occasionner. Nous avons certes en eux une clé magnifique pour ouvrir la porte des phénomènes psychiques, la clé entre bien et tourne dans la serrure, mais elle n'ouvre pas la bonne porte, la porte qui mènerait de plain pied en face des phénomènes où la puberté peut exercer son action. Ce qu'il nous faudrait pour étudier directement les conditions psychiques et morales de la puberté, ce sont des tests qui ne portent pas surtout sur les activités de connaissances, sensible et intellectuelle, et d'action motrice, mais davantage sur l'affectivité, et, par ailleurs, des tests qui saisissent le jeu spontané du sujet, plutôt que ses réactions dans une attitude qu'il peut composer, et qui de ce fait ne nous renseigne pas complètement. De ce point de vue, il paraît indéniable que les tests mentaux standardisés et étalonnés par Binet, Simon, Terman, Thorndike, Otis et les autres, ne constituent pas l'instrument immédiatement propre à faire des investigations complètes sur le psychisme de la puberté. Nous ne nous sentons pas à même de trancher la question de la réalisation possible d'un tel instrument parfait, par la construction de nouveaux tests ou la mise au point des tests déjà conçus, mais pas assez contrôlés encore, révélant directement l'aspect affectif et moral des sujets. Dans ces limites, on peut accorder que les critiques de Mendousse ne sont pas entièrement fausses.

Il est difficile cependant de leur concéder plus que cet aveu restreint. Si les tests ne nous permettent pas jusqu'ici de pénétrer à fond le psychisme de la puberté, si leur conclusion à l'absence de perturbations sensationnelles dans les fonctions mentales de connaissance et de motricité ne nous autorise pas à nier toute perturbation dans d'autres domaines qui ne tombent pas directement dans le champ de vision de ces tests, ils en disent assez toutefois pour démolir la thèse essentielle de Mendousse de l'anarchie psychique et de l'originalité irréductible qui caractériseraient l'adolescence. Il n'est pas encore prouvé que rien n'est changé par la puberté, mais il est déjà prouvé que tout n'est pas changé de fond en comble par elle dans la vie psychique. L'originalité irréductible de l'adolescence est une thèse extrémiste qui ne vaut pas plus, à mon avis, que celle de l'originalité irréductible de l'enfance. Une once d'esprit philosophique suffit pour comprendre que si l'adulte est qualitativement essentiellement autre que l'enfant et que l'adolescent, il est à tout jamais inexplicable et impossible que, d'un enfant et d'un adolescent, sorte un jour un adulte, comme il est impossible que d'un gland sorte un bananier ou un rhododendron d'un pépin de pomme. Parce que pendant longtemps on n'a pas mis assez en lumière les réelles différences psychiques entre la mentalité enfantine, adolescente et adulte, ce n'est pas une raison pour substituer à cette indistinction antique, un moderne divorce, une séparation absolue qui est incompatible avec la continuité de la substance vivante, depuis l'embryon jusqu'au vieillard.

IV

Toutes ces considérations tendent à définir une attitude théorique. Il convient de considérer dans quelle mesure cette attitude psychologique peut guider notre attitude pédagogique en face des adolescents. Dans l'impossibilité d'entrer dans les détails, c'est uniquement de ce point de vue de la continuité de la vie psychique, que nous essayerons d'indiquer quelques directives pédagogiques. Qu'il nous soit permis d'introduire cette dernière partie par une comparaison familière.

S'il vous arrive, en tournant le commutateur de votre poste de radio, de tomber au milieu d'un drame, vous aurez quelque peine à saisir l'intérêt de la scène qui se déroule à vos... oreilles parce que vous n'aurez pas entendu ce qui précède, et donne un sens à ce qui suit. Si, par malchance, abonné à la télédiffusion, vous êtes encore brusquement arraché à votre audition par une sonnerie de téléphone et qu'à votre retour le drame est terminé, vous ne saurez jamais l'importance et le sens du fragment de scène que vous avez écouté. Eh bien, l'exposé qu'on nous fait parfois de la psychologie et de la pédagogie des adolescents me procure une impression analogue. L'adolescence, en effet, n'est pas dans la vie humaine un tout, un cycle qui se suffit à lui-même, dont les tenants et les aboutissants forment une chaîne fermée; elle survient après une série d'événements

qui la préparent, elle est suivie d'autres événements qu'elle prépare. L'éducation des adolescents par conséquent n'est pas davantage un chapitre indépendant du traité intégral de l'institution des enfants. On peut bien envisager certaines démarches spécialement adaptées à cette période, mais ces démarches n'ont leur pleine efficacité que si elles s'insèrent dans l'ensemble des attitudes nécessaires de l'éducateur avant et après l'adolescence. La vie humaine est un tissu sans couture, l'éducation ne doit pas être faite de morceaux rapiécés. D'autre part, au moment même de l'adolescence, l'éducation sexuelle doit se réaliser en continuité avec l'ensemble de l'éducation, puisque les problèmes de la sexualité ne suppriment pas les autres dans l'adolescent.

L'enfant était psychologiquement un être dépendant et docile; l'adulte sera un être capable de penser, de vouloir, d'agir pour son compte: nous devons aider l'adolescent à franchir ce premier passage, c'est là le premier et principal problème de l'éducation des adolescents. Le second problème, celui de l'adaptation à l'avènement de la maturation sexuelle, ne peut être résolu heureusement qu'en fonction du premier. Le premier problème est celui de la formation d'une volonté personnelle, droite et ferme, dit-on en termes laïcs, d'une volonté chrétienne persévérante, dit-on en termes ecclésiastiques. Qui niera que ce soit justement le jeune homme et la jeune fille dûment éclairés et résolus par rapport aux valeurs de la vie terrestre et éternelle qui peuvent le mieux se comporter au point de vue sexuel? Tous les artifices qu'on voudrait imaginer pour tenter une bonne solution du second problème indépendamment du premier manquent d'une efficacité permanente par manque d'enracinement dans la personnalité totale de l'adolescent; ce ne peuvent être que des solutions partielles qui ne sont pas articulées avec l'ensemble des conceptions et des attitudes choisies à l'égard de la vie totale.

Veillons d'abord, par conséquent, à supprimer, autant qu'il est en notre pouvoir, les sollicitations extérieures qui viennent agacer et attiser l'intérêt sexuel, lui conférant une prépondérance qu'il ne doit pas avoir normalement. Trop souvent la publicité des journaux, des revues, des livres, des affiches, des spectacles, du cinéma, de la radio, des concerts, manque gravement de la discrétion et du respect les plus élémentaires pour les gens qui veulent être honnêtes, à plus forte raison pour les enfants et les jeunes gens que nous formons à le devenir. Ne renonçons pas à la lutte contre les potentats de l'impudicité, et ne commettons pas cette erreur de tactique de la laisser comme un apanage entre les mains de personnes connues comme ridiculement prudes. Avec un peu plus de cran de notre part, bien des facteurs nocifs pour notre jeunesse pourraient être éliminés de la vie publique. Mais commençons, si besoin est, par nettoyer nos maisons, et là où nous sommes maîtres et seigneurs, écartons d'une main ferme tout ce qui pourrait troubler l'âme de nos enfants.

D'autre part, il y a une manière d'être vigilant sur cette question sexuelle qui, par une sollicitude exagérée, finit aussi par lui donner une

importance hors de pair et fait plus de mal que de bien. Ce serait le cas d'une sévérité intraitable et incompréhensive qui grossirait démesurément la gravité morale de certains actes peu ou pas volontaires, ou qui créerait une obsession morbide sur les conséquences physiques désastreuses, bien que parfois hypothétiques, de ces actes. On risque d'aboutir à un résultat tout aussi fâcheux par une instruction sexuelle maladroite, totalement ou partiellement prématurée, inadaptée à la psychologie individuelle, — ce qui est par définition le sort de toute initiation collective et publique. Gardons-nous de vouloir si bien tout diriger que nous en perdions soit le jugement exact des valeurs morales, soit le respect de l'enfant à qui nous devons nous adapter dans son évolution progressive au lieu de le faire entrer de force dans notre mentalité d'adulte. Il est curieux que ceux qui entonnent si volontiers l'antienne de l'école à la mesure de l'enfant oublient leurs principes quand il s'agit de l'éducation sexuelle.

Mais tout cela n'est encore que négatif. Il y a mieux à faire.

Les expérimentateurs ont redécouvert la justesse de cette opinion fondée sur le bon sens que l'adolescent n'est pas nécessairement hanté par la sexualité, et que beaucoup d'autres intérêts vibrent en lui. Ils suggèrent par là aux éducateurs l'idée de profiter de cette multiplicité des intérêts pour empêcher que l'intérêt sexuel vienne à dominer et à tyranniser l'adolescent. Sachons donc *occuper* nos adolescents. L'oisiveté, complice de la rêverie, favorise le débordement de l'imagination et rend plus attentif aux voix qui montent du dedans, des sensations et des émotions nouvelles, et à celles qui du dehors les appellent. Si rien d'autre ne sollicite l'attention, si rien d'autre ne satisfait les goûts de l'adolescent, ces émotions nouvelles envahissent aisément tout le champ de la conscience, drainent à leur profit toutes les énergies, prennent un relief disproportionné, et dirigent la conduite: c'est facile à comprendre.

Evidemment, il ne suffit pas d'imposer n'importe quelle occupation pour que l'effet souhaité soit produit. Encore faut-il que cette occupation plaise à l'adolescent, qu'elle capte réellement son attention, faute de quoi, même si, pour éviter des sanctions, il se donne l'air appliqué, il peut fort bien, au fond de lui-même, réserver toute sa curiosité personnelle pour autre chose. Il serait un peu naïf d'attendre qu'il nous déclare en termes parfaitement clairs qu'il a décidé de s'adonner à telle tâche particulière. S'il est certain qu'un travail imposé par pure autorité, sans qu'il ait rien qui soit susceptible d'intéresser l'adolescent, n'aura guère d'effet éducatif, il est certain aussi que l'autorité, la discipline est bienfaisante en tant qu'elle oblige à commencer quelque chose, à mettre la main à la pâte. L'élève s'y met peut-être d'abord de mauvais gré, par force; si la tâche est intéressante, elle finira par le captiver. Combien d'élèves, par ailleurs intelligents, manifestent un désintérêt absolu pour certaines branches uniquement parce qu'ils n'ont jamais commencé à y mordre. Le jour où, brusquement secoués par l'approche d'un examen ou attirés par un nou-

veau professeur, ils mettent les bouchées doubles, ils sont étonnés eux-mêmes de constater que cette géométrie abhorrée, ces textes allemands honnis dès le principe, au fait ne sont pas si *bêtes*. Il est bon de commander et d'imposer le travail à l'adolescent parce que c'est le moyen de le conduire à la découverte de l'intérêt de ce travail.

L'intérêt propre à l'adolescent porte sur des activités où il peut constater et montrer que, par ses propres forces, il aboutit à quelque chose. Trop facile, bonne pour un enfant, l'activité engendre le dégoût ; trop difficile, bonne pour un adulte, elle décourage ; assez difficile, elle le pique au jeu et lui apporte l'honneur de la réussite. La psychologie expérimentale, étudiant les conditions de l'exercice et de l'apprentissage tant chez les animaux que chez les hommes, a prouvé que la récompense, le succès, l'effet heureux, est le meilleur facteur de progrès. Il est aussi le plus actif stimulant de l'intérêt. C'est aux maîtres qu'il appartient de repérer quelles tâches vont à la rencontre de l'intérêt de leurs élèves. On peut même dire que toutes les tâches recèlent un potentiel d'intérêt, qui se met à agir dès que la tâche est présentée sous un air attrayant. M^me^ Montessori se glorifie d'avoir conduit des enfants de 8 à 9 ans à se délecter dans l'extraction de racines carrées et même cubiques [1]. Il est loisible de douter qu'il y ait là une conquête vraiment glorieuse, mais ce fait confirme cette idée que, bien présenté, n'importe quel travail peut intéresser l'élève, en particulier l'adolescent qui tend précisément de toutes ses jeunes forces à imprimer sur les choses la personnalité dont il est en train de prendre intensément conscience. On peut se demander si la vie monotone, le travail imposé identiquement à tous, le fait que beaucoup d'étudiants font des études à contre-cœur, on peut se demander si ce manque d'organisation rationnelle des études secondaires ne contribue pas aux désordres sexuels que des enquêtes dans les lycées de France, d'Allemagne et d'Angleterre montrent si tristement répandus. On travaillerait dans une certaine mesure au redressement du niveau moral par un plus grand souci d'adapter les occupations aux aptitudes et aux goûts individuels, par le courage de détourner des collèges les élèves manifestement dénués d'intérêt pour les études. Les parents qui poussent inconsidérément leurs enfants vers des carrières et des professions choisies uniquement par ambition oublient qu'ils s'exposent à aménager pour leurs enfants des conditions de vie qui les dégoûtent et les rendent plus sensibles aux tentations de toute sorte.

J'ai parlé surtout de l'action laborieuse ; il va sans dire que tout cela vaut pour l'action récréative, jeux et sports, trop connus aujourd'hui pour que j'aie besoin d'insister.

Ces indications concernent l'organisation générale de la vie de l'adolescent par l'action. De même qu'il n'y a pas d'action particulière sans un but particulier, il n'est pas d'ensemble d'actions sans un but général.

---

[1] *Les étapes de l'éducation*, Desclée de Brouwer, Paris, 1936, p 20.

L'enfant pouvait se contenter d'être sans cesse occupé à mille choses qui permettent, comme on dit vulgairement, de tuer le temps. L'adolescent ne sait plus se contenter de tuer le temps. Il commence à se poser les plus graves questions sur le sens de la vie ; il aborde, disions-nous plus haut, en paraphrasant Mendousse, les problèmes éternels, et il veut les résoudre, vite, si possible, mais surtout d'une manière satisfaisante pour son esprit exigeant. S'il discute et ergote à perte de vue, c'est qu'il veut une solution absolue, sans bavure. Les résultats des tests confirment ce trait, par des réussites de plus en plus nombreuses dans les épreuves de raisonnement.

A ces exigences intellectuelles de l'adolescent, l'éducateur qui veut réellement adapter son attitude à la psychologie de son pupille, doit apporter des réponses satisfaisantes. Il doit lui expliquer le sens de la vie. La neutralité, le silence, sous prétexte de laisser entière liberté au mineur, n'est pas seulement une faute du point de vue de la conscience religieuse, c'est une lacune et une inconséquence du point de vue psycho-pédagogique. On blâme l'attitude réticente des parents à l'égard de la vie sexuelle, et avec raison ; mais n'est-il pas aussi logique de blâmer le silence sur la vie tout court, la vie humaine, son but, son origine, sa raison d'être ? On affirme que la règle d'or de la pédagogie veut qu'on satisfasse aux besoins de l'enfant ; de quel droit l'adulte moderne décrète-t-il que ces besoins sont purement de l'ordre biologique, besoins de l'affectivité, besoins de la connaissance sensible, besoins de l'intelligence pratique bornée à l'action immédiate et matérielle, — alors que l'adolescent a faim de vérités qui expliquent l'univers et la vie entière, alors que l'adolescent a besoin d'absolu ?

A en croire certaines enquêtes, beaucoup d'adolescents désespérés devant la vie, écrasés par un tragique sentiment d'infériorité en face de l'immensité massive du monde, sont hantés par des idées de suicide, et quelques-uns y cèdent. Chez d'autres, élevés sans Dieu, le besoin d'expliquer le monde et la vie, demeuré insatisfait, apparaît explicitement comme le suprême souci que le silence n'a pas réussi à endormir, parce qu'il est enraciné dans la nature même. « Bergen, raconte Detaille, décrit l'évolution religieuse d'un enfant soustrait à l'influence de toute idée de Dieu. « Père, dit cet enfant, âgé de 7 ans, comment sont venues les premières grenouilles ? — D'œufs. — Mais non, je demande comment est venue la première grenouille avant qu'il y en eût une autre pour pondre des œufs. » Et à 15 ans il fait à sa mère cette réflexion : « Il doit y avoir un pouvoir dirigeant le monde matériel et les vivants ; je ne peux dire ce qu'il est ; je me le représente comme un homme supérieur et bienfaisant. Il m'est impossible de n'y pas penser et je vais passer tout ma vie à poursuivre cette idée [1]. »

Laisser irrésolue cette question empêche l'adolescent de réaliser sa synthèse psychologique, de se créer cette attitude personnelle face à la

[1] DETAILLE, *La Pédagogie contemporaine*, Lamertin, Bruxelles, 1932, tome I, p. 231.

vie qui est sa préoccupation dominante et pour laquelle il a besoin d'aide, comme il le sent, et plus que ne le pensent beaucoup d'adultes théoriciens. Au point de vue moral, c'est le livrer au doute, au désarroi, et par conséquent ébranler son équilibre mental, affaiblir la sûreté de ses démarches, diminuer la fermeté de son vouloir. C'est aussi indirectement mais efficacement en faire une proie plus facile au désordre, aux désordres sexuels entre autres, qui ne s'évitent qu'à coup de volonté.

Aider l'adolescent à s'occuper avec intérêt, aider l'adolescent à comprendre la vie et sa vie: deux moyens de créer l'ambiance extérieure et l'atmosphère intérieure, favorables à une heureuse solution des problèmes propres à son âge. On atteint par là ses facultés d'action et ses facultés de réflexion et de direction de la conduite: savoir, vouloir, agir. Reste un domaine de la vie psychique que nous n'avons encore qu'effleuré, l'affectivité. Sans doute on agit déjà sur l'affectivité chaque fois qu'on réussit à entraîner l'adolescent à une certaine activité qui lui fait plaisir, et chaque fois qu'on réussit à éclairer son esprit et à lui faire partager des idées-forces religieuses et morales. Tout est vain, ou du moins éphémère, dans cette double influence si l'affectivité n'est pas gagnée. Mais il convient de souligner l'influence à exercer sur cette affectivité spécialement à propos du problème sexuel proprement dit, dont nous n'avons envisagé encore que les alentours.

Tout le monde s'accorde à attribuer à ce problème le qualificatif de *délicat*. C'est un problème délicat, c'est le problème délicat. Qu'est-ce à dire, sinon que ce problème ne veut pas être traité brutalement, qu'il faut savoir le prendre par le bon bout, que c'est une affaire de tact, de doigté psychologique, faute de quoi il y a de la casse, tout comme pour la manipulation d'un vase fragile. Or d'où vient cette délicatesse, sinon du fait que ce problème est en connexion étroite avec l'affectivité, la puissance émotive des sujets, et que rien n'est plus variable d'un sujet à l'autre, rien n'est plus variable d'un jour, d'une heure à l'autre chez un même sujet, que l'émotivité ? Ce problème ne peut pas être abordé chez tous les sujets de la même manière ni au même moment, ni même à n'importe quand avec un sujet donné. Quelle sera la bonne manière, quand sonnera l'heure opportune? Il semble bien que ce n'est pas la science qui peut nous le dire. Il est certainement utile de connaître les données de la psychologie expérimentale sur la mentalité des adolescents et des adolescentes, important d'avoir des notions précises sur leur physiologie, indispensable d'avoir un idéal de vie à proposer dès qu'on se met en tête de faire œuvre d'éducateur. Mais tout cela, ce sont des conditions prérequises, des préambules nécessaires; l'acte même de l'éducateur, l'acte concret par lequel on éduque, en expliquant, en avertissant, en commandant ou en défendant, cet acte éducateur ne relève pas directement de la science. Cet acte est concret; il vient de moi, il porte sur cet adolescent, il revêt tel ton, il surgit après tel événement. La science psychologique reste abstraite, ses conclusions sont concrètes pour des cas passés; à l'égard de chaque

cas nouveau, il faut que l'éducateur fasse autre chose qu'appliquer une règle générale: il doit créer son attitude, faire quelque chose de neuf, qui s'ajuste aux circonstances concrètes de choses et de personnes, comme un habit qui n'a jamais encore été porté.

Cette condition de la tâche éducatrice est particulièrement frappante dans tout ce qui a rapport à l'émotivité du sujet, par conséquent dans l'éducation en matière sexuelle. Impossible de déterminer une didactique passe-partout à ce propos. La tactique de détail, l'éducateur la trouve par une inspiration opportune, de par ce qu'on peut appeler plus ou moins heureusement son art, son don, ou sa vertu d'éducateur. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est que son intervention doit être sympathique au sujet, pour qu'elle puisse être reçue par lui, acceptée, assimilée, accueillie comme une aide bienfaisante. Selon les cas elle sera douée de cette sympathie surtout parce qu'elle apparaîtra lucide et précise, dissipant les doutes de l'inquiet par de franches explications; compréhensive, réconfortant l'angoissé; ferme, revigorant le découragé; patiente, n'éteignant jamais la mèche qui fume encore, collaborant toujours avec l'adolescent pour le rendre plus fort, maître de lui-même, de ses passions et de ses tentations.

Résumons.

Le problème sexuel n'est pas *le* problème, mais *l'un* des problèmes de l'éducation, même au temps de la puberté. La psychologie expérimentale établit que les intérêts de l'adolescent sont multiples et non point toujours polarisés par le sexuel. Dès lors notre premier soin doit être d'intégrer ce problème parmi les autres, de le mettre à sa place, de ne jamais le considérer ni le traiter comme un problème indépendant, mais de le résoudre en développant les autres intérêts majeurs, moralement et psychologiquement connexes, aptes à ordonner la vie intégrale et la vie sexuelle en particulier selon le bien: l'intérêt religieux et l'intérêt laborieux. Le jeune homme et la jeune fille qui aiment Dieu de tout leur cœur, et qui travaillent, trouvent dans leur religion et dans leur labeur quotidien de quoi rester ou devenir purs. La propreté sexuelle, comme disent les moralistes laïcs, la pureté, comme disent les chrétiens, est un fruit. Or qui s'avise de vouloir récolter un fruit avant que l'arbre ait été planté est un fou. Ne commettons pas cette folie d'oublier que les doctrines religieuses et morales sont les racines, que les diverses vertus sont la tige, les feuilles et les fleurs sans lesquelles il est impossible de cueillir chez notre jeunesse ce fruit qu'est la pureté.

LÉON BARBEY.

(Conférence donnée à Fribourg, au Groupe romand en faveur de l'éducation des Enfants difficiles, le 9 octobre 1936.)

Deux poèmes de sainte Thérèse.

L'âme est au ciel et ce corps de mort en même temps ici-bas lui demeure horriblement attaché.
Entre le ciel et la terre, si tendue que ses os sont séparés,
Entre l'obéissance et l'amour, elle est comme écartelée,
L'exigence immédiate de l'amour et la chose bonne ici qui lui est donnée à faire,
Dieu lui-même des deux côtés qui l'appelle à la fois dans le ciel et sur la terre.

Paul CLAUDEL.

Aspirations à la vie éternelle [1].

Je vis, sans vivre en moi,
Et si haute vie j'espère,
Que je meurs de ne pas mourir.

Je vis déjà hors de moi,
Depuis que je meurs d'amour,
Parce que je vis dans le Seigneur,
Qui m'a voulue pour Lui.
Quand je Lui donnai mon cœur,
Il y grava cette inscription:
Je meurs de ne pas mourir.

[1] D'après le manuscrit de Tolède. « Le Père André de l'Incarnation raconte que la sainte composa cette glose au monastère de Salamanque, un an après la fondation, en 1571. Elle était à la récréation, le soir du mardi de Pâques, lorsqu'une novice, Isabelle de Jésus, chanta le petit cantique: *Veanle mis ojos...* (Que mes yeux te voient...). Aussitôt elle entra en extase. Comme le ravissement durait, quelques religieuses la transportèrent à sa cellule. Le lendemain, après dîner, tout absorbée qu'elle était encore, elle composa cette glose. » Note du P. Grégoire de S. Joseph. Œuvres de sainte Thérèse, édit. de la « Vie spirituelle », t. V, p. 275. Cette « glose » est très chère à la dévotion des Espagnols. On la chante souvent aux messes de communion.

Cette divine prison
De l'amour, où je vis,
A rendu Dieu mon captif,
Et libre mon cœur;
Elle cause en moi telle souffrance,
De voir Dieu mon prisonnier,
Que *je meurs de ne pas mourir.*

Ah ! qu'est longue cette vie !
Combien dur cet exil !
Cette prison, ces fers,
Où l'âme est mise !
N'avoir qu'espérance d'en sortir
Me cause douleur si âpre,
Que *je meurs de ne pas mourir.*

Ah ! quelle vie si amère
Où l'on ne jouit pas du Seigneur !
Car, si l'amour est doux,
Elle ne l'est pas, la longue espérance.
Que Dieu m'ôte ce fardeau
Plus lourd que l'acier,
Car *je meurs de ne pas mourir.*

Je vis dans la seule confiance
De ce que j'ai à mourir,
Car en mourant, mon espérance
M'assure la vie.
Mort où l'on trouve la vie
Ne t'attarde pas: je t'attends,
Je meurs de ne pas mourir.

Considère que l'amour est fort,
Vie, ne me sois plus à charge
Considère que plus ne me reste,
Pour te gagner, qu'à te perdre.
Vienne enfin la douce mort,
Vienne le trépas léger !
Je meurs de ne pas mourir.

Cette vie d'en-haut
Qui est vie véritable,
Jusqu'à ce que meure cette vie,
On n'en jouit pas, vivante.
Mort, ne me sois pas farouche,
Mourant d'abord, que je vive !
Car *je meurs de ne pas mourir.*

Vie, que puis-je Lui donner,
A mon Dieu, qui vit en moi,
Sinon te perdre, toi,
Pour mériter de te gagner ?
Je veux, mourant, te conquérir,
Car j'aime tant mon Aimé [1].
Que *je meurs de ne pas mourir.*

---

[1] Les autres manuscrits ont cette variante:

Pour mieux jouir de Lui.
Je veux, mourant, Le conquérir,
Car c'est Lui seul que je chéris.

Cris du Désert.

Combien est triste, mon Dieu,
La vie sans toi !
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Carrière bien longue
Est celle de cette terre
Séjour pénible,
Très dur exil,
O Seigneur adoré !
Tire moi d'ici.
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Lugubre est la vie,
Amère à l'extrême ;
Elle ne vit pas, l'âme
Qui reste loin de toi,
Mon doux bien à moi !
Que je suis malheureuse !
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

O mort bénigne,
Soulage mes peines !
Tes coups sont doux,
Qui délivrent l'âme.
Quel bonheur, ô mon Aimé,
Etre jointe à toi !
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

L'amour du monde
Attache à cette vie ;
L'amour divin
Vers l'autre soupire.
Sans toi, Dieu éternel,
Qui peut vivre ?
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

La vie terrestre
Est deuil constant ;
La vie véritable,
Elle n'est qu'au ciel.
Permets, mon Dieu,
Que j'y vive.
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Qui donc craindra
La mort du corps
Si par elle il acquiert
Une joie sans mesure
Oh ! oui, celle de t'aimer,
Mon Dieu, sans fin ?
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Mon âme affligée
Gémit et défaille
Ah ! qui de son Aimé
Peut rester absent ?

Achève enfin, achève
Ce tourment.
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Le barbeau pris
A l'hameçon trompeur
Rencontre en la mort
La fin de son tourment
Hélas ! je souffre aussi,
Mon Dieu, sans Toi,
Et *anxieuse de te voir*
Je désire mourir.

En vain mon âme
Te cherche, ô mon Seigneur,
Toi, toujours invisible,
Tu ne soulages pas son désir.
Oh ! cela même l'enflamme
Jusqu'à s'écrier:
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Ah ! quand tu daignes
Entrer dans mon cœur,
Mon Dieu, à l'instant
Je crains de te perdre,
Une telle peine m'afflige
Et me fait dire:
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Fais, Seigneur, que s'achève
Si longue agonie ;
Secours ta servante
Qui pour toi soupire.
Romps ces fers,
Qu'elle soit heureuse !
Anxieuse de te voir
Je désire mourir.

Mais non, Seigneur Aimé !
Il est juste que je souffre ;
Que j'expie mes égarements,
Mes fautes immenses.
Ah ! puissent mes larmes
Te faire m'écouter !
Car *anxieuse de te voir*
Je désire mourir.

Traduction du
R. P. LAVAUX O. P.

Pensée catholique et confusion esthétique.[1]

Le thème de cette étude devrait m'imposer la tâche d'opposer la discipline de la pensée catholique au désarroi à la fois spirituel et matériel qui semble présider à toute notre création artistique. Mais à vrai dire, je possède si peu l'ensemble des connaissances qu'il faudrait pour me poser comme champion de la pensée catholique devant l'anarchie de l'esthétique que je préfère, selon la mesure de mes moyens qui sont modestes, aborder la question sous un angle un peu différent, en vue d'arriver, sinon à résoudre le problème, du moins à le poser en termes plus concis et, par là, plus nets.

Au lieu donc de décrire tout de suite l'attitude de la pensée catholique devant la confusion de tout ce qui se rapporte actuellement aux beaux-arts, je préfère vous présenter tout d'abord, d'une façon objective, un tableau de la grande détresse sous laquelle, depuis quelques années, semble végéter ce que, de nos jours, on appelle l'Art.

Au cours de cet exposé, je chercherai peut-être les causes de cette décadence, mais sans m'y attarder, préférant vous les laisser découvrir sous l'amertume des faits que je vais vous rapporter.

Vous verrez que leur résumé compose un réquisitoire qui condamne non seulement l'esthétique de notre temps, mais encore menace d'ébranler tout l'acquis apparent, sur lequel nous nous basons pour donner le nom de civilisation à ce que l'histoire retiendra de notre façon de vivre et de penser.

L'étude impartiale d'une tendance bien modeste, mais irrésistible, qui, chez tous les peuples catholiques, semble vouloir se faire jour, le désir instinctif d'instaurer, sur quelque chose qui n'a plus de nom, les prémices d'une renaissance de l'art religieux, constituera la seconde étape de notre étude.

Dans la troisième, nous chercherons si, par une conception plus surnaturelle du sens de la vie commune, c'est-à-dire de la société et de la cité, il ne serait pas possible d'offrir aux beaux-arts un rôle à la fois plus logique, et plus digne d'eux-mêmes et de nous, dans l'échelle des valeurs qui composent notre civilisation.

Ce que nous avons pu récolter au cours de notre étude sur la renaissance de l'art sacré dans presque toutes les nations d'Europe nous aidera certainement dans cette tâche qui, dépassant alors la portée d'un exposé,

[1] Conférence prononcée à l'Université de Fribourg.

nous offrira les données d'un problème d'où surgiront impérieusement des devoirs et des obligations pour tout ce qui prétend se rattacher de près ou de loin à la pensée catholique.

* * *

Voyons tout d'abord quelle est actuellement la situation de l'art devant la civilisation mondiale.

Nous vivons depuis quelques années dans une époque instable, anormale, où se succèdent en sourdine des événements extraordinaires que l'histoire contemporaine enregistre à peine. On a vu des guerres décisives éclater sans déclaration. Les journaux illustrés d'Europe s'en sont à peine occupés et les actualités cinématographiques n'en relatèrent aucun épisode. Les capitales se déplacent, changent de nom, les gouvernements affectent les formes les plus imprévues, on en parle bien peu. Des crimes inouïs demeurent impunis, mais l'indifférence de la conscience collective du monde civilisé absout les coupables.

Comment s'étonner, devant cette attitude hébétée de notre civilisation pour tout ce qui n'est pas le petit intérêt local ou le petit plaisir quotidien et collectif d'une humanité de plus en plus grégaire, que l'esprit qui préside au renouvellement des beaux-arts ait pu complètement s'endormir: et ceci dans ce Paris qui était, du consentement de tous, reconnu la capitale mondiale de tout ce qui touche aux beaux-arts ? Et cela s'est accompli sans que le monde moderne, qui obéissait à tous les caprices de Paris, ait paru un instant s'en rendre compte.

Lorsque le Prince charmant, après avoir découvert, surgissant des halliers et des épines entrelacées, les tours du château de la Belle au bois dormant et que devant sa marche aventureuse ronces et buissons se furent magiquement écartés, « il entra dans une avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte: l'image de la mort s'y présentait partout... » Et Perrault, que je viens de citer, nous décrit le prince ne découvrant que « corps d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts », Suisses endormis en buvant, gardes dormant « rangés en haie la carabine sur l'épaule », « gentilshommes et dames dormant tous, les uns debout, les autres assis ». N'y avait-il pas jusqu'aux « broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans » qui dormaient « et le feu aussi » ?

Changeons de décor. Nous sommes à Paris. Entre les milles feuilles papillotantes qui bordent l'énorme tranchée d'un fleuve mollement sinueux, des édifices noir et or se profilent. Ils sont d'une architecture singulière, mais leur silhouette nous est si familière que nous n'en remarquons plus l'étrangeté. Notre-Dame, le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, la Samaritaine, émergeant des beaux arbres romantiques du Vert-Galant, le Louvre, la Pavillon de Flore, l'Institut et sa coupole, la gare d'Orsay, le Grand et le Petit Palais, la Tour Eiffel tout cela défile derrière des tas de terre jaune, hauts comme des montagnes, des fumées de remorqueurs, des cheminées aussi, car le fleuve est peuplé de bateaux

toujours en mouvement, qui composent et recomposent, au milieu des reflets les plus chatoyants que je connaisse, la devise de cette très grande ville qu'est Paris. Décor à la fois grandiose, délicat et pathétique, cristallisé par le mode de concevoir la vie au Second Empire et qui, pendant plus d'un siècle, présida aux destinées et à la génération de ces hommes qui tentèrent de satisfaire, chez leurs semblables, en tout ce qui touche à l'art de construire, de sculpter et de peindre, le besoin alors impérieux de jouir de la beauté.

J'ai parlé du Louvre : le voilà non pas surgissant d'un immense rocher artificiel battu par les flots de la Seine, comme aurait voulu le reconstruire, et il fut bien près de le faire, le chevalier Bernin, mais étalant quand même tout près de l'eau la rangée infinie de ses fenêtres de styles divers. A l'intérieur dorment des meubles plaqués d'écaille, des collections de très vieux portraits chinois, des modèles de navires, des amas de vases rouges et noirs, des bijoux, des couronnes, des émaux, des primitifs, des Grecs, des Raphaël et Poussin tout entier, qui fut avec Ronsard le trait d'union qui réunit à jamais la vieille Gaule celtique et barbare à la civilisation gréco-latine. Et Delacroix aussi, Delacroix, dont en 1930, date fatidique pour les beaux-arts, on rassembla l'œuvre entière dans les salles du Louvre pour un temps hélas bien court, pendant lequel quelques initiés purent entendre ses toiles réunies se répondre dans une sorte de cantique sourd et mystérieux. 1930, date fatidique pour les beaux-arts, où, sous l'emprise d'une maladie étrange qu'on nomma la crise, tout ce qui présidait à la naissance de la beauté devint quelque chose d'analogue au décor que découvrit le Prince charmant en pénétrant dans la cour du château de la Belle au bois dormant.

Car ce n'est pas au Louvre seulement que les œuvres d'art sommeillent sous la garde assoupie de tout un corps d'anciens sous-officiers. La rue de la Seine et la rue de la Boëtie, où les boutiques d'art se touchaient et où s'élaborait chaque jour ce que le monde inventait de plus nouveau dans le domaine des beaux-arts, sont depuis lors hantées par un sommeil qui ressemble singulièrement à la mort. A Montparnasse, à Montmartre, à Montrouge, des artistes d'âge mur et de vieux bohèmes continuent à fréquenter la terrasse des cafés, mais on n'y entend plus parler de quoi que ce soit qui comme style, comme talent, ou comme école apporte à l'acquis d'hier quelque chose de nouveau. Les panoplies des peintres abstraits se recroquevillent dans des greniers ou des caves, et les vieux salons de la Nationale et des Artistes français répètent en radotant exactement ce que nous leur entendîmes dire il y a quarante ans.

Est-ce la barbarie qui s'instaure ou bien n'est-ce pas une léthargie passagère, où fauves, cubistes, néo-classiques et surréalistes, confondus avec ce qui reste d'impressionnistes, ont trouvé un repos plus accablant que réparateur ?

L'impressionniste a dû s'endormir à son chevalet, écrasant, sur une toile de 12, à la brosse ou au couteau, un gros pain de couleur pure ; le néo-classique, en notant les rapports de couleur d'un primitif toscan ;

I·N·R·I

le surréaliste, en équipant les matériaux si divers qui sont destinés à composer ce qu'il appelle par analogie une toile. Le marchand allemand s'est endormi en se rendant de la gare de l'Est à la Rotonde. Au carrefour de Montparnasse et du boulevard Raspail, les billets suisses, les dollars et les florins, eux aussi endormis, ne circulent plus. Et arrivés après guerre de tous les coins du monde, les artistes étrangers qui étaient devenus parisiens, rentrent à qui mieux mieux dans leurs pays et leurs provinces.

* * *

Et ailleurs ? Est-ce aussi la mort qui règne aujourd'hui dans les milieux qu'animait, hier encore, le goût, nécessaire à l'homme sain, du plaisir engendré par les beaux-arts ? Ailleurs, c'est presque impossible de savoir ce qui se passe.

L'aspect du monde semble obscurci par une épaisse buée, comme celle qui recouvre certains siècles de l'histoire où l'on sait à peine comment s'habillaient les hommes et les femmes, périodes qui succédèrent à l'invasion des barbares et qui sont infiniment plus enfouies pour nous dans l'enfoncement du temps que la préhistoire.

Derrière les frontières que chaque bouleversement financier rend plus étanches, les Etats les plus voisins s'ignorent de plus en plus. On voyage pourtant, des foules d'affiches suggestives promettent Rome, Venise, Florence, Versailles, l'Escurial, Tolède et la Grèce pour presque rien à qui veut voyager en troupeau. Beaucoup vont en Italie, même comme voyageurs isolés. Mais qu'y font-ils ? Car rien de ce qu'ils ont vu ou de ce qu'ils ont éprouvé là-bas ne provoque un rapprochement entre les artistes de différentes nations par delà les frontières. A part ces fugues, donc stériles, on vit de plus en plus sur soi-même, si bien qu'il est impossible d'apprécier ou même de savoir ce qui se fait comme peinture ou sculpture dans les pays qui ne sont pas soumis actuellement à l'influence déprimante de Paris.

L'architecture qu'à créée notre époque échappe pourtant à la loi du sommeil et s'impose, car si l'on peint, et si l'on sculpte peu, on construit cependant beaucoup et partout ; elle tâche de prendre corps, en aspirant de toutes ses pauvres formes squelettiques à un style qui appelle à son tour un décor. Mais ce décor, les architectes en ont peur ; si peur qu'ils ont imposé au mobilier un style d'une grande tristesse où des ossatures de métal tendent de s'accoupler à de pesantes redites de 1925.

La plupart des intérieurs dits modernes sont presque tous inhabitables pour un homme un tant soit peu cultivé. C'est d'une barbarie luxueuse et froide qui trahit une barbarie du cœur et de l'esprit bien pire que celle des hordes que traînait après lui Attila. Et cependant, en marge de ce qui se passe dans les villes, la nature, sur qui la crise n'a pas de prise, prodigue sans arrêt ni parcimonie, à ceux qui savent en jouir, les trésors de ses parures saisonnières.

Je me souviens qu'au plus fort de la crise, en 1933 (je jouissais alors du loisir un peu amer de pouvoir me promener faute de pouvoir travailler),

jamais les splendeurs du printemps ne m'avaient paru plus appréciables. Il avait éclaté tardivement pour notre climat, comme en surprise, et vers la fin d'avril, ainsi que dans les pays du Nord. Jamais les hampes glorieuses des marronniers roses n'avaient été si fournies, jamais elles n'avaient duré si longtemps avant de tomber en cercle de neige rose tout autour de leur tronc. Jamais les phares d'autos n'avaient révélé, sous leurs faisceaux intermittents, autant de silhouettes d'arbres blancs, rosés, ou carnés, ou encore gris-cendré dans les seconds plans, se détachant, radieuses ou délicates, sur le bleu de Prusse ou le noir velouté des ciels de mai.

Y avait-il des artistes qui s'inspiraient encore de tous ces aspects changeants de la nature pour en exprimer la beauté ?

Le renouveau du printemps, où tout dans la création, rythmes, formes, couleurs, mouvements et parfums entrent en jeu pour composer, à l'intention de l'homme, une symphonie heureuse, semble exister pour faire honte à ceux que la crise avait laissés pantelants et inertes: telles ces vermines asphyxiées par le fly-tox.

Et que dire de ceux qui n'avaient su, pour échapper à l'angoisse collective de la crise, que se réfugier dans des expéditions gastronomiques combinées avec des randonnées d'auto, où tout ce qui n'est pas coup de gueule et coup de volant est radicalement supprimé ?

Mais rien de tout cela n'expliquera pourquoi, durant cette crise, le mouvement qui répond à ce que Maritain appelle « la nécessité foncière de la nouveauté » et « le côté saisonnier de l'art » se soit mystérieusement arrêté, au moment même où ce besoin de renouvellement avait acquis, vers 1930, une allure si précipitée, qu'elle nous faisait craindre que les artistes «à la page» d'alors, ne fussent hantés par quelque folie collective. Et c'est ce même Paris, qu'après la guerre le monde entier avait reconnu comme capitale internationale de tous les arts, sur lequel pèse le plus, aujourd'hui, cette léthargie dont rien ne peut nous faire prévoir la fin.

Imaginons ses rues, il y a cinq ans, juste avant la crise. Il est facile, encore maintenant, de se rendre compte des courants principaux qui dirigeaient la production artistique d'alors, car depuis la crise la mode n'a pas eu d'empire sur eux. L'essence en demeure donc cristallisée dans une foule de documents qu'une production très ralentie perpétue encore de nos jours, sans y avoir apporté aucun changement. Mais ce qui complique l'étude de ces documents, c'est leur abondance folle et l'inquiétante diversité de l'esprit qui les anime.

C'est aussi leur inconscience. Et c'est aussi la difficulté, pour quelqu'un qui a été mêlé de très près à tout ce mouvement, de se rendre compte de l'effet que peut produire l'ensemble de cette production sur un public non préparé et de culture moyenne. C'est pourquoi je me permettrai de changer de ton pour mieux me faire comprendre et de composer une sorte de fable romancée qui me permettra d'énumérer les principes qui semblent avoir dirigé l'esprit des artistes, avant qu'il ne fût enfumé par les vapeurs délétères de la crise.

* * *

Imaginons, collectionnant les expériences humaines, au prix de n'importe quelle dépense et par dilettantisme, quelque milliardaire comme le des Esseintes d'Huysmans, le Dan Jack de Cendrars ou le *Gog* de Papini. Imaginons encore, dans quelque antique colonie de l'Amérique du Sud ou de l'Océanie, un jeune homme de vingt-cinq ans, intelligent, instruit, sensible. Il n'est jamais sorti de son pays où il fit son éducation d'une manière assez poussée dans un de ces collèges catholiques, où pour tout ce qui concerne les humanités, on a conservé intacte une tradition précieuse. Où l'on est du reste fort au courant des découvertes de l'esprit dans le domaine de la philosophie et des sciences. Mais où, en fait de culture artistique, on demeure, par peur de l'art et par préjugé académique, à Victor Hugo, comme dernière nouveauté littéraire, et tout simplement à la Renaissance italienne pour tout ce qui concerne les arts plastiques. Il est encore des collèges de ce genre dans toute l'Europe, et l'on ne va guère plus loin dans la plupart des séminaires.

Appelé à faire valoir une ancienne exploitation agricole qui lui assurait une aisance abondante, ce jeune colonial n'avait guère eu d'autre occasion de compléter son éducation artistique que de feuilleter ces magazines somptueusement illustrés venant de Paris, de Londres ou de New-York et où tout ce qui relate l'expression d'un talent résolument moderne est volontairement et soigneusement exclu, de crainte d'effaroucher la clientèle avant tout bourgeoise qui compose le public auquel sont destinées ces revues.

Je vous ai dit que ce garçon était sensible ; aussi, quelle que fût la médiocrité artistique élégante des images en noir ou en couleurs que lui apportaient ces magazines, il y prenait grand goût. A part cela, il était demeuré cultivé, sain d'esprit, bon chrétien, voire chrétien éclairé, et pouvait passer dans son pays lointain pour un très honnête défenseur de la civilisation gréco-latine, que ses ancêtres avaient implantée avec les Jésuites sous la Croix du Sud.

Découvert à grand'peine par les agents rabatteurs de quelque mystérieux personnage, notre milliardaire en quête d'une expérience nouvelle, est sollicité et poussé à fermer l'antique maison coloniale si belle et si confortable qu'il était destiné à ne jamais quitter pour plus de quelques semaines, afin d'entreprendre un long voyage à Paris. Le voyage devait se faire en avion, presque sans escale, ou tout au plus dans des îles insignifiantes, presque désertes et recouvertes d'une mince croûte de civilisation anonyme, de manière qu'il n'y eût aucune transition entre le point de départ et le point d'arrivée, voyage rapide et brutal, ressemblant à s'y méprendre à un enlèvement.

Voici donc notre grand garçon conduit par son singulier cornac directement d'Issy-les-Moulineaux à la rue de la Seine. La rue de la Seine, en 1930, était une sorte de bazar où toute une horde de marchands aux noms bizarres avait surgi, occupant jusqu'à d'anciennes boucheries, tous possé-

dés par l'idée de faire fortune en vendant de la peinture, en bloquant la production d'un peintre ou d'une jeune école et en lançant de nouveaux poulains sur le marché. Abandonnée à leurs exploits, cette vieille rue de Paris sentait alors le souk africain, le marché juif du Nord, la soute du corsaire et du pilleur d'épaves.

Dans les files de boutiques où l'on vendait de la peinture, l'on pouvait de la rue, voir en vitrine, entre quelque affreux masque sauvage et quelque ignoble idole gallo-romaine, certains spécimens de l'art qu'on débitait à l'intérieur. C'est là que s'étalait toute la production de ce qu'on appelait en ces temps: l'art vivant. Dès que ces œuvres d'art commençaient à plaire à un certain public, elles émigraient, sans guère changer de style, de l'autre côté de la Seine, à la rue de la Boëtie, où elles atteignaient des prix fabuleux. Leur tenue était marquée par un caractère violent, brutal, voire cruel, et souvent obscène.

Après que notre jeune voyageur, toujour guidé par son maître, eut visité bien des galeries, il eut l'impression que son mentor l'avait mystifié.

Qu'est-ce que ces barbouillages, où s'égarait parfois, par miracle, un rayon de beauté, avaient donc de commun avec les Raphaël, les Guido Reni et les Murillo, dont les reproductions meublaient les parloirs, les corridors et la chapelle de son collège ? Quelle place pouvait-il y avoir pour une peinture pareille à côté des tableaux noircis de l'église coloniale dans laquelle il allait assister aux offices qui, avec les images des magazines et quelques portraits de famille, composaient un répertoire auquel il était solidement attaché ?

Or, il faut bien le dire, c'était sur une belle confusion que son œil naturellement curieux s'était arrêté depuis quelques heures. Tous les styles qui, depuis le romantisme de 1830 jusqu'au réalisme de 1930, s'étaient succédé, y tournoyaient avec leurs souvenirs et leurs retours incessants.

Prenez n'importe quelle revue avancée de 1930, vous y verrez s'agiter au milieu de beaucoup d'incohérence un peu de toutes les modes qui tyrannisèrent le XIX^{e} et le XX^{e} siècles. Mais ce que vous y verrez surtout s'affirmer, c'est le désir certain de se complaire dans l'extraordinaire, le grossier, l'hallucinant, la monstruosité et la laideur, avec pourtant des ondes de fraîcheur et de beauté toutes célestes, des réussites émouvantes, un tour de main mystérieux qui soudain trouveront tout au fond de vous une résonnance attendue. Mais tout cela enfoui dans un pandémonium où s'entre-croisent les noms juifs, slaves ou asiates et où le talent s'égare à imiter les balbutiements de tous les primitifs, quand ce n'est pas l'horreur des planches anatomiques ou la froide hideur de certaines images de sorcellerie.

Vous supposez sans peine quel devait être le désarroi des pensées qui se succédaient dans l'esprit de notre jeune colonial. Je suis bien certain que le lendemain, s'il n'avait pas été tyrannisé par l'emprise de son guide, il aurait préféré regarder un à un les magasins de valises et de bijoux de l'avenue de l'Opéra plutôt que de retourner à ces rêves de fous

mis en cadres et en vitrine par quelque sinistre mystificateur, seulement à l'occasion de sa venue.

Ne pensez pas que je vais vous raconter point par point la suite de cette histoire qui ressemble à une cure d'intoxication. Mais le fait est qu'au bout de quelques jours de culture intensive, où, accompagné de son maître, il visita non seulement les boutiques d'art et les expositions, mais encore nombre de collections particulières d'artistes à la mode, notre jeune voyageur était devenu un critique à la fois sensible et avisé. Cependant, ce qu'il n'arrivait pas à vaincre, c'était sa première aversion pour l'art de 1930.

Pour lui, les grands romantiques français s'étaient bien accordés avec la plus belle tradition des Renaissances italienne et espagnole. Les impressionnistes l'avaient conquis par leur amour désintéressé des formes fourmillantes et diaprées de la nature extérieure. Il avait compris, devant le cubisme et le futurisme, que l'aventure sans précédent de céder à la tentation de renouveler l'émotion artistique par l'expression d'un art subjectif et abstrait, d'où la représentation photographique de l'objet était exclue, était une expérience merveilleuse et légitime. Il eut le loisir de reconnaître qu'avec Bonnard, Derain, Rouault, Matisse, de Ségonzac et Braque il existait encore un art français de grande race, mais auquel l'avenir ne semblait désigner aucun successeur.

Mais un peintre surtout l'étonnait, en lui révélant un monde particulier, dont la découverte avait dirigé la conduite de tout ce qui alors peignait, sculptait ou gravait à Paris. Chaque artiste soumis à son emprise s'acharnait sur un thème que le maître lui avait abandonné au fur et à mesure de ses métamorphoses. Et cela, depuis l'angélique Severini jusqu'à l'effroyable Max Ernst. Maître incontesté de toutes les ressources du dessin, du modèle, de la composition, et de toutes les techniques de la peinture, il change constamment de style, et il le fait avec conscience et sans innocence aucune, mais avec une grandeur certaine. Dans ses dernières œuvres on croirait avoir à faire à un sorcier dirigé par le désir satanique de recréer le corps de l'homme selon un ordre nouveau, monstrueux, cruel et obscène ; mais il faut se souvenir aussi de ces portraits d'arlequins mélancoliques et doux, que pour mon compte je trouve un peu fades, et vis-à-vis desquels les plus stricts représentants de la tradition académique, demeureraient désarmés.

Ce peintre est un Espagnol d'origine italienne devenu Parisien par adoption. Personne, en dehors des grandes revues illustrées, n'ignore son nom : c'est Pablo Picasso.

A côté de lui s'agitent d'innombrables satellites que rien ne pourra détacher de son orbite. En dehors d'eux, seuls quelques peintres du dimanche, naïfs, sombres et inexperts, élevés par les marchands au même rang de grands peintres, rompent par leur bonhommie sans charme le cercle enchanté des élèves de Picasso. Et de l'ensemble de tout cela, qu'il s'agisse de Picasso, de ses imitateurs ou de ses commentateurs, de ces naïfs

vrais ou faux que travaille le goût des rêves mornes, c'est malgré tout un attrait irrésistible pour le malsain qui se dégage de tout cet art, mais contre lequel certains esprits purs comme Severini et Braque, certains cubistes et certains futuristes sont immunisés [1].

Notre jeune initié avait un jugement sain. Devant les monstres de Picasso, il ressentait des impressions analogues à celles qu'il avait éprouvées en regardant à la dérobée, car elles le glaçaient d'effroi, les figures de cire ouvertes d'où dégoulinaient des grappes d'organes grisâtres et violacés qui, dans leur cercueil de verre, servaient d'annonce à quelque musée forain entrevu lors de son enfance aux limites de la forêt vierge. N'avait-il pas été saisi par la même frayeur hallucinante alors qu'un jour, pendant une promenade à la montagne, les chevaux de ses parents et son poney s'étaient arrêtés soudain, effrayés, devant une terrifiante mascarade au cours de laquelle les indigènes des tribus encore sauvages des environs, dirigés par un immense sorcier masqué, évoquaient par des danses obscènes, je ne sais quelle puissance démoniaque ? N'avait-il pas été hanté longtemps par les souvenirs des peintures étranges qu'exécutait, sur les rochers précédant la caverne où il s'était réfugié pour y mener la vie de sorcier, un métis obsédé par le fatras d'une sorte de philosophie à demi-chrétienne et à demi-païenne, et qui traduisait ses rêveries par des images à la fois religieuses, cruelles, voluptueuses et effrayantes qui s'apparentaient parfaitement à celles qu'on pouvait voir dans les boutiques d'art célèbres en ce printemps de 1930 ?

Comme il possédait un sens instinctif très sûr de ce qui sépare l'amour du beau de celui de la curiosité malsaine, et que les sensations qu'il éprouvait devant l'art de 1930 lui rappelaient trop vivement le souvenir de ces visions qui avaient troublé son enfance, il n'avait pas hésité à dire à son mentor comme conclusion de leurs entretiens, que, malgré certaines merveilleuses exceptions, tout l'art vivant du Paris d'alors était, dans son ensemble, et dans tout ce qu'il semblait annoncer, certainement possédé.

J'abandonne ici ma fable. Mais je citerai à l'appui de cette conclusion ces lignes extraites d'une revue surréaliste, peut-être aujourd'hui disparue, mais qui vers 1930 donnait le ton à l'élite de ce qui s'agitait autour de la production artistique et littéraire de Paris. Ce texte, que je garde comme document, est signé : Jean Koppen. J'en ai honte pour lui, pour son temps, pour la revue qui l'a imprimé, pour les artistes qu'elle protégeait, et pour le public qui l'a lu, sans en châtier immédiatement l'auteur.

« *...insulter les prêtres n'a pas d'autre but, mise à part la satisfaction morale que cela procure sur le moment, que de vous entretenir dans un état d'esprit qui vous permettra, le jour où vous serez libres, d'abattre par jour, en vous jouant, deux ou trois tonnes de ces malfaiteurs.*

« *Voler les objets sacrés, souiller les églises, sont les actions essentielles les plus aptes à créer cette atmosphère...* »

---

[1] Voir une critique de Picasso par Severini, dans « Nova et Vetera », 1931, n° 4, p. 339.

Et plus loin:

« *...Chaque fois qu'un objet sacré tombe entre nos mains, il est destiné à être profané notre vie durant et, si ce sont des hosties consacrées que nous nous procurons le plus volontiers, c'est que par-dessus tout, la profanation nous intéresse...*

« *...Ces trois sacrilèges : insulter les prêtres, souiller les églises, voler les objets sacrés, doivent être trois principales actions habituelles qu'accomplit un homme probe lorsque son activité se tourne vers la religion...* »

J'ai honte, je le répète, de citer ces textes que le Tout-Paris à la page d'il y a cinq ans a acceptés sans en punir l'ignoble auteur. Mais ne sont-ils pas la confirmation de ce que je ne sais quoi qui semblait hanter l'art de cette époque et qui le hante encore, si je dois en croire une revue d'art qui s'appelle *Le Minotaure*, et où chaque page (sauf peut-être quelques paragraphes), chaque image est consacrée à tout ce qui dans l'art touche à la sorcellerie, à la magie, à la psychanalyse et aux déviations mentales de toutes sortes ?

Et ne croyez pas que Paris seul fut atteint vers le premier tiers de ce siècle, par cet appel aux puissances maléfiques que l'histoire de la civilisation ne pourra pas nier plus tard, si elle étudie scrupuleusement la psychologie des temps que nous vivons. Si j'en juge par la revue *Variété*, de Bruxelles, par le *Querschnitt*, de Berlin, par ces artistes nordiques pour qui la peinture semble un prétexte à évoquer tout ce qui rôde de malsain dans ce qui nous entoure, il y eut partout ces dernières années, et il y a, malheureusement encore, ce que Baudelaire, dans un recueil d'*Essais sur les beaux arts* que Maritain a beaucoup cité, appelle à propos de Breughel: *Une épidémie de sorciers.*

« *Quel artiste*, dit Baudelaire, *pourrait composer des œuvres aussi monstrueusement paradoxales, s'il n'y était poussé dès le principe par quelque force inconnue? En art, c'est une chose qui n'est pas assez remarquée, la part laissée à la volonté de l'homme est bien moins grande qu'on ne croit.* »

Et plus loin: « *Or, je défie qu'on m'explique le capharnaüm diabolique de Breughel le Drôle, autrement que par une espèce de grâce spéciale et satanique...* » Et enfin: « *Comment une intelligence humaine a-t-elle pu contenir tant de diableries et de merveilles, engendrer tant d'absurdités? Je ne puis le comprendre ni en déterminer positivement la raison ; mais souvent nous trouvons dans l'histoire la preuve des immenses puissances de contagion de l'empoisonnement par l'atmosphère morale...* »

Ces citations qui ont l'air écrites en 1930, au sortir d'une exposition surréaliste à la rue de la Seine, en disent long sur le côté morbide de cet art international qu'on a appelé: vivant.

Et pourtant, malgré l'attrait des artistes pour ce côté empoisonné de leur art, malgré l'indifférence apportée par la crise, malgré l'évidente léthargie qui s'est emparée de tant d'artistes depuis quatre ou cinq ans, peut-on dire que l'intérêt pour tout ce qui touche aux beaux-arts ait complètement disparu de notre civilisation ? En ce qui concerne le pays que nous habitons, je ne le crois pas. Car on ne peut parler avec confiance

aujourd'hui que de ce qu'on voit autour de soi, c'est-à-dire, en l'occurence, que de cette petite Suisse romande où est venu s'abriter la grand royaume spirituel de la Société des Nations. Si à Paris, au lieu de la Seine, c'est aujourd'hui le Léthé qui semble couler, au bord du Léman et même un peu au-delà, on dort, me semble-t-il peut-être moins dans ces jardins de l'art dont l'entretien est confié aux artistes. Malgré les temps durs, il est des jeunes gens qui montent en poussant de côté les souvenirs impressionnistes que cultivent encore leurs confrères d'âge mûr. Ils ont presque tous, sauf les très jeunes, passé par un certain cubisme. Ils connaissent mieux les anciens maîtres que Cézanne et Renoir. Ils ont des parentés avec Signorelli et d'autres avec Tiepolo. Ils ont le bonheur, que nous n'avons pas connu à leur âge, de connaître le mur, car on n'a pas craint de tous côtés de leur confier des parois à peindre alors qu'ils avaient à peine vingt-cinq ans.

Certes, j'aimerais que les souvenirs classiques de l'antiquité traditionnelle travaillassent davantage ces jeunes gens. Comme les marronniers en fleurs de tout à l'heure, les belles statues de marbre jauni continuent à fleurir perpétuellement dans les musées, si dorées par tant de soleil qu'elles ont absorbé depuis deux mille ans, qu'elles semblent en refléter certains rayons colorés des beaux soirs d'été. Pour peu qu'on les aime, on y retrouve les secrets de je ne sais quelle magie, qui permit à quelques races d'hommes de fixer la beauté humaine en dehors du particulier, dans des œuvres d'art d'un charme qui émeut certaines cordes de résonances qui dorment au fond de nos cœurs.

Et je ne parle pas ici de l'antiquité pédante et sévère, ni de cette antiquité archaïque ou archaïsante, ni de ces bas-reliefs dignes et plats, de ces stèles impersonnelles et de tout un art embêtant qui semble avoir été fait à plaisir pour servir de source d'inspiration à ceux qui cherchent à ressusciter dans leur gymnastique dansée ce qu'ils appellent le plus pur style grec. Mais bien de la sculpture antique plus près de nous, plus parfaite, plus voisine de la Renaissance : athénienne, alexandrine, asiatique, romaine même, qu'importe ? Pourvu qu'elle éveille par la perfection des attitudes, des formes et des traits du visage ce sentiment de plénitude dans la beauté qui constitue pour toujours un des acquis les plus précieux de la civilisation humaine.

En Italie, où j'ai eu l'occasion d'aller assez souvent ces dernières années, j'ai pu apprécier l'effort considérable que les artistes et ceux qui les aiment ont fait pour trouver, dans l'architecture et l'art décoratif actuels, une formule qui échappât à cette stupide accoutumance, au *standard* que l'Amérique, l'Allemagne et Moscou cherchent à nous imposer sous prétexte de modernité. Mais ailleurs encore que se fait-il ? Pourquoi donc, alors qu'il y a si peu de temps les revues d'art étaient débordantes de nouvelles gloires surgies des pays les plus éloignés du nôtre, ne sommes-nous plus du tout renseignés sur ce qui se fait dans les milieux artistiques du dehors ? Il n'y a pas à se le dissimuler. L'atmosphère se fait opaque.

Il plane partout dans le monde entier une sorte de brouillard qui ne favorise pas les échanges intellectuels au-delà les frontières.

Je n'arrive pas à savoir ce qu'on fait actuellement à Londres, en Hollande ou à Berlin. Peut-être y voit-on poindre des mouvements analogues, petites écoles qui entretiennent le culte de la beauté en s'ignorant mutuellement. Que ne peuvent-elles, comme les paquebots enfoncés dans la nuit des océans, lancer des appels d'ondes jusqu'à ce qu'elles rencontrent une résonance ! Peut-être éveilleraient-elles un mouvement collectif de tout ce qui, dans ce monde obscur, s'efforce à ranimer, en allumant de petits feux d'enfants, bravement joyeux, le vieux feu sacré de l'art des temps anciens qui couve sous les cendres amassées par le matérialisme des deux siècles qui nous ont précédés.

* * *

Cependant, dans un grand nombre de pays, et malgré la crise, on a pu constater que, tout à fait en dehors du monde des marchands de tableaux, des revues d'art et des expositions, il existait, dans un tout autre domaine, un art complètement neuf et dont la vitalité tenace, malgré tout ce qui s'oppose à son éclosion, tient presque du miracle. Je veux parler du renouveau de l'art religieux.

L'art religieux qui, dans les temps jadis, primait dans l'intérêt que lui portaient à la fois les élites et le peuple, l'art profane, qui se maintint parallèlement au côté de ce dernier jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, était tombé vers cette époque dans une décadence complète. Tant d'églises conservent encore le témoignage de l'abjection dans laquelle par désintérêt des fidèles et du clergé, l'art sacré est tombé, qu'il est inutile de m'attarder sur ce triste sujet.

Mais il faut bien dire aussi, à la décharge des artistes chrétiens, que même dès le commencement de cette décadence il y eut à tout moment, et dans tous les pays, des efforts individuels ou collectifs pour parer, par une série de renaissances, souvent bien modestes, mais quand même appréciables, à ce désastre. Ce fut tout d'abord en France l'essai de renaissance qu'ébauchèrent les élèves d'Ingres. Puis presque simultanément en Allemagne le mouvement créé par Overbeck, les Nazaréens et Beuron. Puis celui qui surgit autour de Ruskin en Angleterre avec les préraphaélites ; enfin dans une époque bien plus rapprochée de nous, la renaissance dirigée en Pologne par Mehofer et Wispiencki, en Hollande par l'architecte Cuyper et Jan Toorop, en France par Maurice Denis et Desvallières, en Suisse par la Société de Saint-Luc, en Allemagne par toute une série d'architectes et de décorateurs, en Italie et en Espagne par certains groupements d'artistes encore timides mais s'affirmant déjà.

Mais pour que ce renouveau arrive à prendre corps, l'activité des artistes ne suffit pas ; il faut encore qu'il soit vivifié par le désir collectif du clergé et des fidèles. Et ce désir existe.

De tous côtés, sporadiquement et par secousses, on voit surgir des témoignages de ce besoin inconscient et nouveau. Souvent ils sont expri-

més, comme tout ce qui naît du sol et des désirs confus du peuple, d'une façon fruste, maladroite, avec des manques de goût, des enfantillages et des imperfections de toutes sortes. Mais cet art nouveau n'en est pas moins imprégné, au fur et à mesure de son éclosion, de tous les mouvements et de toutes les modes artistiques qui se succèdent au cours du temps, et cela depuis le romantique extravagant de 1900 jusqu'au cubisme de 1910, et jusqu'à tout ce qui s'ensuivit ; au point qu'on vit l'art religieux jouant parfois, pour être de son temps, à l'enfant, au primitif ou au sauvage jusqu'à devenir monstrueux et condamnable (et il fut condamné et à juste titre par Rome il y a deux ans) mais demeurant vivant. Et il avait un certain mérite à l'être, car les persécutions ne lui manquèrent pas. Le catholicisme, si porté qu'on le croit au culte des images, nourrit un certain nombre d'iconoclastes farouches.

Il est aussi le repaire de toute une série d'intellectuels réfugiés dans une sorte d'ataxie cérébrale qui les empêchent de goûter autre chose que l'art académique et commercial dont les statues de Saint-Sulpice sont l'expression la plus concrète. Il est encore tout imprégné d'un jansénisme sans doctrine précise, mais qui confond, avec un plaisir suggéré certainement par en bas, l'art et le péché.

Mais l'effort de tous ces adversaires de la renaissance qui anime l'art religieux, ne l'a pas empêchée de se faire jour jusque dans les campagnes les plus éloignées des capitales. Car c'est, comme nous le voyons en Suisse romande, bien plus à la campagne, voire dans des coins tout à fait perdus où rien ne justifie cette éclosion, qu'on voit soudain surgir une église nouvelle toute décorée d'œuvres d'art d'un style étonnamment nouveau, alors que dans les villes combien de paroisses se contentent de ce que leur a laissé l'époque affreuse pour l'art religieux que nous sommes en train d'enterrer joyeusement !

Ce renouveau de l'art religieux existe actuellement un peu partout. Il fleurit comme des tussilages au premier printemps sur le ballast des voies ferrées, dans les villages, les bourgs et les banlieues où rien ne semblait y appeler cet éveil. Il a créé un mouvement d'art indépendant des écoles reconnues et des formules officielles, et cela malgré la guerre qui n'arrêta pas son essor et malgré la crise qui n'étouffa pas son développement.

Et cette constatation réconfortante nous permettra enfin d'étudier la question que nous traitons ici, sous un tout autre angle.

* * *

Et maintenant ce qu'il va y avoir de difficile, c'est de trouver un rapport entre les deux exposés que je viens de faire, rapport qui me permette de prôner la discipline catholique comme un remède au désarroi dans lequel s'est tordu spasmodiquement, juste avant la crise, puis alangui presque jusqu'à en périr, l'art contemporain.

L'art religieux, nous l'avons vu, traverse une période singulièrement analogue à celle qui dura pendant de longs siècles et à des époques

qui diffèrent selon les pays, depuis la chute de l'Empire romain et de son influence, jusqu'à la création d'un Etat, à la fois féodal, corporatif et patricien. Cette renaissance de l'art religieux est aussi gratuite qu'elle le fut alors, car, à quelques brillantes exceptions près, son éveil n'est pas dû au clergé.

C'est donc une sorte de grâce, sans doute accordée par la Puissance divine, que fidèles et artistes s'unissent au sein du catholicisme pour sauver bien inconsciemment le monde civilisé d'une nouvelle barbarie. Mais ceci donne à penser que si, grâce à un secret dessein de la Providence, l'art religieux risque de nos jours de supplanter l'art profane dans notre civilisation, c'est un devoir pour tous les chrétiens d'aider à cet appel en essayant de sauver même l'art profane, en l'entraînant à la remorque de l'intérêt toujours croissant que suscite partout la renaissance de l'art religieux.

L'art, on ne le dit pas assez, est plus nécessaire à la vie d'une civilisation que tout ce qui touche à son développement matériel. C'est par le souvenir de son art, ou, à défaut de monuments et d'œuvres d'art, par le souvenir de sa musique ou de sa poésie qu'une civilisation demeure vivante, alors que sa puissance matérielle ou son influence politique ont complètement disparu.

C'est pour cela qu'il est nécessaire, non seulement à tout chrétien, mais même à tout civilisé de faire actuellement un grand effort pour relever l'art profane du vent de folie et de l'abêtissement où l'ont plongé l'époque qui a précédé la crise et celle qui l'a immédiatement suivie.

Et pour arriver à ce résultat, il faut reviser les données sur lesquelles un Etat politique, établi selon les principes uniquement matérialistes, avait compris le rôle de l'artiste et des beaux-arts au milieu de la Cité.

Dans l'Etat, tel qu'il nous a été légué par les principes révolutionnaires de 89, ni l'artiste, ni le public n'ont de devoirs vis-à-vis l'un de l'autre. On estime que l'artiste, du fait même qu'il est artiste, a le droit de vivre et de travailler selon son unique bon plaisir. On estime que le public n'a aucun besoin d'art légitime à satisfaire. On estime du reste aussi que puisqu'il en est ainsi, ce n'est pas au public à faire vivre l'artiste.

Or, la crise a montré que ces propositions sont fausses et que faute d'une élite de mécènes qui le fasse vivre, l'artiste, réduit à l'impuissance par la pauvreté, laissera le don qu'il a reçu de Dieu de créer des œuvres d'art, choir, inutilisé, comme une valeur démonétisée.

En 1934, à Venise, l'Institut de Coopération intellectuelle de la S.D.N. avait proposé à une centaine d'intellectuels et d'artistes réunis au palais des Doges de résoudre ce problème qu'elle avait posé d'une façon un peu différente. L'exposé des discussions qui jaillirent à la suite de ces « Entretiens » fait l'objet d'un gros livre où, avec un peu d'étude, il est permis de trouver une solution au problème de la position de l'artiste vis-à-vis de tous ceux qu'il est censé émouvoir. Mais il est très laborieux et très long d'en tirer les conclusions auxquelles je désire arriver aujourd'hui.

Contentons-nous de résumer la pensée de la plupart des intellectuels

qui assistaient aux entretiens de Venise. L'artiste, sevré de sa corporation par le nouvel ordre de choses instauré par la Révolution française, a été, au début du XIX^e siècle, lâché, isolé, comme une sorte de monstre à qui tout était permis, devant un public qu'il n'avait nullement le devoir de satisfaire. Etant bien vite arrivé par orgueil, devant cette situation exceptionnelle, à mépriser et à ignorer les goûts naturels du public, puis à se révolter contre toute autorité, fût-ce même celle de l'Etat, il finit par considérer comme un droit absolu celui qu'il avait instauré de créer des œuvres d'art pour son seul plaisir en s'éloignant de plus en plus du devoir, auquel l'avait accoutumé autrefois le public, de présenter la réalité objective.

Que cette nouvelle conception de l'art et de l'artiste fût, au point de vue de l'œuvre d'art, un bien ou un mal, c'est ce qu'en défenseur convaincu de la légitimité de la peinture abstraite (cubisme et futurisme) je ne puis affirmer. Mais dans son essence même, elle devait conduire l'artiste à n'être plus goûté que par certaines élites de collectionneurs riches et snobs dont la crise eut bien vite raison. D'où la disparition presque partout pour les artistes, devant la crise, de la puissance d'achat. D'où le besoin pour ceux qui s'intéressent encore à eux, de leur trouver une raison d'exister dans la Cité, qui leur permette de vivre normalement, en satisfaisant leur clientèle par certaines concessions au goût populaire, qui n'est pas aussi mauvais qu'on le pourrait croire et beaucoup moins que celui des pédants.

Tels furent, en grande ligne, les enseignements qu'un auditeur attentif aurait pu tirer des Entretiens de Venise dont les thèmes des rapports et des discussions qui s'ensuivirent étaient « l'Art et la réalité » et « l'Art de l'Etat ». Ils furent complétés par certaines données sur le mécénat, sur les conséquences du renouveau de l'architecture actuelle, sur l'enseignement des beaux-arts, sur les rapports des travaux exécutés en collaboration entre les architectes et les peintres, sur la légitimité du goût populaire, sur le degré de liberté auquel a droit l'artiste, sur les secours qu'il est en droit d'attendre des collectivités et, enfin, sur le rôle de l'art et des artistes par rapport à l'établissement de l'Etat corporatif. Toutes ces données, on le voit, mériteraient d'être prises en considération pour résoudre le problème du rôle de la pensée catholique devant la confusion esthétique présente. Rôle qui devrait présenter à la fois un caractère éducateur, gouvernemental, régénérateur et bienfaisant.

Et cette solution, maintenant que la route est déblayée, c'est à tous les intellectuels catholiques qu'il échoit de la trouver, ou du moins de fournir à tous ceux qui sont particulièrement doués pour ce genre de recherches les moyens matériels et moraux d'étude et d'action.

Amener l'artiste, mais d'une façon qui lui fasse comprendre la beauté et la dignité de son rôle, à renoncer à l'anarchie individualiste et lui donner conscience de ses responsabilités devant la société; cultiver le goût populaire en cherchant à comprendre, par l'étude, sur quels besoins légitimes il doit être réglé, le débarrasser des confusions sentimentales

et sexuelles dans lesquelles il se traîne depuis plus de cent ans; mais examiner aussi la légitimité des désirs de tout un groupe d'artistes dont le goût s'éloigne délibérément de la représentation du réel pour essayer de réaliser des créations dans un mode abstrait parallèle à celui qu'on a toujours cultivé en musique; édifier en développant la magistrale étude de Maritain sur l'*Art et la Scolastique*, le rôle, les devoirs et les droits de l'artiste vis-à-vis de la théologie, de la morale et de la vie sociale; provoquer l'attention, non pas platonique mais active de l'Etat, de la société et des organismes collectifs qui la composent sur la nécessité de soutenir financièrement la yie de l'art et des artistes; protéger les artistes désemparés par la crise en leur fournissant non seulement de quoi vivre, mais encore de quoi pouvoir étudier et produire;

étudier la façon de sélectionner et d'éduquer les générations artistes à venir, par le moyen d'un contrôle constant et d'écoles professionnelles débarrassées de tout préjugé académique ou primaire; examiner, en dehors de l'Italie, ce à quoi sont arrivés par rapport aux artistes et à la bienfacture de l'œuvre d'art, ceux qui cherchent à organiser la société sur les bases d'un Etat corporatif; et enfin, animé de précautions infinies, car il s'agit d'une floraison spontanée et délicate qu'une intervention brutalement systématique pourrait pour longtemps contrarier et retarder, observer avec respect l'essor de ce renouveau dans l'art religieux qui semble être éclos de la terre pour nous donner des leçons: — n'est-il pas surgi de la moisissure même, pour apprendre aux artistes et à leur public et à ceux qui les gouvernent, la nécessité de l'obéissance, de la camaraderie, du sacrifice, du respect dû à la loi de la destination de chaque objet et la nécessité de la probité dans le maniement de la matière qui sont inscrites dans les lois naturelles de tout effort collectif ?

Telles sont les propositions qui s'offrent successivement à notre esprit pour résoudre le problème que l'époque actuelle nous pose. Elles composent un faisceau qui s'élève et qui est l'image d'un devoir auquel la pensée catholique est moralement soumise. Et ce n'est pas seulement aux intellectuels que ce devoir s'impose, mais à tous ceux qui par leur vocation sont destinés à diriger des collectivités: chefs d'Etat, curés, syndics ou même modestes conseillers municipaux. Il touche à l'amour du prochain, à celui de la justice et à la réalisation quotidiennement souhaitée par tout chrétien, le soir et le matin, de l'établissement du règne de Dieu sur la terre.

Il est impérieux comme tout devoir, et son accomplissement promet à tous la récompense d'un résultat infiniment précieux. Pourquoi n'y pas penser davantage et résister, par inertie et paresse d'esprit à collaborer à ce second sauvetage de la civilisation chrétienne par la conservation et l'entretien du feu sacré de l'art ?

ALEXANDRE CINGRIA.

De Profundis.

En souvenir de P. Ch.

Ange du Souvenir — ô deuil ! pourquoi surprendre
Le chant perdu de mon amour.
Il brûle, quelque part plus tendre,
Un Cœur blessé qui m'a porté secours.

Parmi les cristaux qui le ceignent
Voici que perlent lentement
Dans l'éternité de son règne
Ses pleurs de sang.

Cœur de Jésus, venez m'apprendre
A vous aimer de plus en plus.
Puisqu'il vous plut de le reprendre
Que vous plaise aussi mon salut !

I

L'épine de cette rose,
Dites, qui viendra l'arracher
Et qui voudra se pencher
Dans la nuit où je repose?

Le bouquet rouge s'est effeuillé
Sur notre cœur, comme amarante;
Et moi qui rêve, si folle amante,
D'un printemps jamais dépouillé.

L'épine de ma couronne,
Est-il personne qui viendra
La retirer, quand mon bras
Plus lourd m'abandonne?

II

J'ai regardé par la fenêtre ;
Le vol des hirondelles strie
Le ciel dolent et crie... et crie...
Le soleil se joue dans les hêtres.

Le soleil inonde la chambre,
Les meubles aimés et le lit
Hélas ! dont les plis
Ne porteront plus son empreinte.

Ténèbres en moi nuit et jour ;
Les hirondelles de leurs cris
Déchirent au ciel de midi
Le nom secret de mon amour.

III

La nuit totale est faite autour de moi,
Kyrie eleison !
Je touche en aveugle chaque paroi,
Christe eleison !
La prière a fui mon silence étroit,
Kyrie eleison !

C'est en vain que je me retourne,
Christe eleison !
Le sommeil de moi se détourne,
Kyrie eleison !
C'est la Mort, en moi, qui séjourne,
Christe eleison !

N'est-il pour moi plus de secours ici ?
Kyrie eleison !
Le deuil et l'ombre m'ont ensevelie.
Christe eleison !
Jésus Rédempteur ! Ecoutez mes cris !
Kyrie eleison !

IV

Marie, ayez pitié de moi
Par Jésus qu'on prit dans vos bras.

Au milieu de la nuit, sans regarder mes larmes,
Ils ont porté son corps dans un jardin de palmes.

Ils m'ont arraché mon ami
Et je ne sais où ils l'ont mis.

Ses blessures se sont-elles refermées toutes?
Il n'y a plus de sang, plus une seule goutte.

Ils ont emporté mon Seigneur;
Ils l'ont caché parmi les fleurs.

Aidez-moi, bonnes gens, à retrouver sa trace.
Je cherche depuis l'aube errant de place en place.

Oh Sacré Cœur de notre Dieu,
Qu'il soit recueilli dans les cieux.

V

Dites ! mon bon Seigneur, pourquoi
Vous l'avez ôté d'avec moi ?

Je me suis faite si petite
Que d'un seul mot vous serez quitte.

Je suis le tremble dans le vent
De votre immense jugement.

VI

Faut-il, Marie, beau miroir de Justice
Porter seule mon lent supplice?

Le corps de Dieu, dépendu de la Croix,
Joseph en a reçu le poids.

Jusqu'au tombeau, Marie et Madeleine
Ont avec vous pleuré vos peines.

Les saintes femmes ont gardé vos pas
Sur le retour de Golgotha.

* * *

Pour moi, hélas ! debout près de la porte
Il n'est pas d'ange qui m'escorte.

Il n'est personne qui, dans l'abandon,
Me vienne appeler par mon nom.

Il n'est personne qui, dans le silence,
M'ait rappelée à l'espérance.

Reine du ciel, ne m'abandonnez pas
Sur le chemin de Golgotha.

Cantique

Ange du souvenir, qui m'avez arrachée
Des ronces une à une où je m'étais couchée,
Me voici pauvre et déchirée
Et toute en larmes, tandis que sonnent les laudes.

Un réseau de cristal — est-ce incantation,
Chants ou prières? — porte de la Passion
Vers les murailles de Sion
Mes pas sur la rosée et les champs d'émeraudes.

Je suis en marche dans les jardins de Judée.
Le vent anime l'ordonnance des allées.
Les chemins de l'Immaculée
Sont partout semés de roses et d'anémones.

Ah! d'un vœu constant, que j'attende dans l'aurore
Les mains très calmes de l'Ami qui me restaure
Et la voix du Dieu que j'implore,
Tandis que déjà Sa Louange m'environne!

ANDRÉ SECRETAN.

Caïn et Abel.

I

ADAM

La honte ne s'est pas effacée de nos fronts. Le ciel ne nous a pas précipités dans les ténèbres de l'enfer. Nous ne sommes pas devenus les compagnons du révolté. Yahvé a regardé avec compassion notre nudité. Il nous a découvert tremblants sous le feuillage, notre mine malheureuse a retenu sa main vengeresse. Il s'est contenté de nous chasser du jardin d'Eden. Nous sommes partis en laissant les portes se fermer derrière nous. Il a placé des chérubins à la garde de ses trésors. Nous avons vu de loin l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui fut la cause de notre malheur. Il se penchait à l'Occident, ses branches s'étendaient comme des griffes. A l'Orient l'arbre de vie balançait ses palmes. Les anges désormais en interdisent l'accès. Ces fruits qui entretenaient notre corps pour une vie immortelle ne sont plus à la portée de notre main. Le fruit du mal a empoisonné nos entrailles. Nous avons obtenu le pardon pour nos âmes, notre faiblesse a fait tomber sur nous les pluies de la miséricorde. Mais il n'y a pas de pardon pour nos corps. Ils doivent périr, ils sont voués à cette mort qui se cache quelque part. Nous ne vivons pas tranquilles, l'inquiétude est notre nourriture. Nous ne trouvons des instants de bonheur qu'en plongeant notre esprit dans le fleuve de l'amour divin. Ses eaux sont trop pures. Elles ne peuvent nous garder longtemps. Bientôt l'ombre de notre péché se place devant nous. Nous marchons dans les ténèbres.

Eve, regarde dans le lointain les arbres du paradis perdu, quel emplacement magnifique pour Caïn et Abel ! Ne vont-ils pas nous haïr, quand nous leur apprendrons notre exil ? Je crains de les troubler dans leur ignorance. Il le faut. Je les vois qui s'interrogent. Ils ne comprennent pas nos murmures. Le paradis perdu serait leur pays natal, si notre expulsion ne nous avait conduits dans cette région étrangère, où rien n'a l'aspect de la vraie beauté ! Où vais-je trouver le courage de leur dévoiler notre faute.

EVE

L'arbre du bien et du mal n'a pas provoqué ton péché. N'est-ce pas moi qui en fus l'instigatrice ? Le démon m'a flattée, le démon m'a trompée. Et cependant nous sommes devenus comme des dieux, nous avons la connaissance du bien et du mal.

ADAM

Des dieux ? N'es-tu pas vouée à l'enfantement douloureux, ne suis-je pas obligé de labourer des champs incultes ? Le travail nous accable et la menace de la mort. Je ne trouve rien de divin dans cet état misérable.

EVE

Il n'est pas de misère plus grande que la nôtre. Nous ne sommes que des dieux déchus, la désobéissance a faussé notre entreprise. Notre intelligence s'est élevée, mais nous n'avons rien pour la nourrir. Nous souffrons de la soif et de la faim de la justice. Nous sommes devenus les insatiables de Dieu, après avoir bu la nostalgie des plus hauts mystères. Le jardin d'Eden ne nous suffirait pas.

ADAM

Est-ce l'orgueil qui a pénétré notre âme en même temps que nos yeux s'ouvraient à la connaissance du bien et du mal ?

EVE

Plaise au ciel que nous ne soyons pas orgueilleux. Cette soif de Dieu qui nous a pris nous ouvre l'immensité de notre indigence. Nous souffrons de la faim qui n'est réservée qu'à l'être infini. Il se nourrit lui-même de son amour sans borne. Il est rassasié, dans un bonheur parfait. Nous souffrons de l'absence de ce bonheur qui nous échappe. Il n'est pas de misère plus grande que la nôtre.

ADAM

Comment pouvons-nous combler cet abîme qui nous sépare de l'objet de nos plus grands désirs ?

EVE

Ma postérité doit jouer un rôle dans le rétablissement de la justice. Dieu a mis une inimitié entre ma race et la race du démon. Ce rusé personnage doit me meurtrir au talon, il a commencé son œuvre en me prenant dans ses stratagèmes. J'ai contre lui la promesse que j'écraserai sa tête.

ADAM

Adam n'a-t-il pas un rôle à jouer dans ce combat contre la bête. Suis-je le spectateur. Ma force ne sert-elle de rien ?

EVE

Dieu n'a pas dévoilé tous ses secrets. Il paraît cependant nécessaire que la race d'Adam ne reste pas en arrière. Un péché si grand ne peut être

comblé que par le sacrifice d'un homme. Cela est insuffisant. Par le sacrifice d'un Dieu. Un homme qui soit un Dieu.

ADAM

Celui-là ne pourrait-il être un de nos enfants ? Nous les avons laissés dans l'ignorance. Ils ont un devoir immense à remplir dans le plan divin. Le pardon qui nous fut accordé, ne l'a pas été par notre simple repentir. La justice ne serait pas satisfaite. Le démon et sa troupe sont tombés en enfer. Rien n'a pu les sauver. Pourquoi nous, serions-nous traités avec tant d'indulgence ? Quelqu'un d'autre doit intervenir, il payera pour nous. Nos souffrances ne sont qu'un acompte dérisoire au mépris que nous avons eu envers la Toute Puissance.

EVE

Une intervention est indispensable. Quelqu'un se prépare à payer pour nous. Je ne crois pas qu'un de nos fils soit appelé. Il serait déplacé de mettre le grand intercesseur au commencement de l'histoire. Les hommes de l'avenir risqueraient de l'oublier. Ils ne marcheraient plus dans les voies de la droiture. Dieu demeurant invisible, ils n'en auraient plus aucun souvenir. Nous sortons de ses mains et savons avec évidence qu'il existe. Cela suffit à notre conduite. Nous ne méritons pas actuellement de voir ce fils de Dieu. Je ne puis pas être sa mère, j'ai trop de taches qui ne s'effaceront qu'à ma mort.

ADAM

Je reconnais en toi l'esprit de la sagesse. Cet homme-dieu qui doit mourir pour nous ne sera pas l'un de nos deux enfants. Si la dignité d'une telle paternité nous échappe, nous n'aurons pas la grande douleur de voir l'un des deux sacrifié sur l'autel. Notre prière ne demande pas d'autre oblation que celle des animaux. Dieu reçoit avec bienveillance l'offrande des béliers ou des bœufs. Adam réconcilié est devenu prêtre du Très-Haut et dans la campagne, aux jours de fêtes, on peut voir la fumée de nos sacrifices s'élever dans le ciel.

EVE

Quand nous ne serons plus, il faut que ce sacrifice expiatoire, fait en figure de celui qui viendra, continue et ne cesse pas durant les siècles. Il est temps d'en instruire nos fils.

ADAM

Je le ferai. Cette inscription me réjouit. Faire de mes enfants les prêtres du Très-Haut, quelle joie ! Je n'ai plus de crainte à leur dévoiler notre malheureuse histoire. Ils comprendront que Dieu n'a pas permis notre chute, sans avoir tout préparé pour nous conduire dans un paradis plus beau que le premier ; je saute d'allégresse à la pensée qu'ils sauront bientôt. Nous n'aurons plus à parler à voix basse. Nous n'aurons plus à rougir. Notre famille deviendra la servante de Dieu.

EVE

Il est bon que nos descendants aient en mains les sources de la prière. Ainsi pourront-ils éviter les embûches du démon. Je crains nuit et jour que ce rusé prépare une nouvelle tentative d'arracher l'un des nôtres aux règles de l'obéissance. L'amour seul peut nous servir de bouclier. La prière et les invocations. Les supplications et les larmes.

CHŒUR

O malheur de la race d'Adam et de Caïn,
quand verrons-nous le port, quand verrons-nous la fin
de ces désastres et de ces ouragans ?

La cité merveilleuse ornée de perles et d'or
fut entourée de murs et laissée à l'Orient,
mais où donc est Abel qui parlait de l'Aurore ?

Il est parti guerrier pour les combats du ciel,
s'est muni d'un carquoi, lutte pour l'Eternel,
gardien de la cité qu'on ne voit pas encore.

Le péché est détruit et le passé est mort,
Eve n'est plus la grande pécheresse,
elle a sauvé le cerf blessé de sa détresse,
emporte sur son cœur le corps de l'innocent,
baigné de son amour et lavé dans son sang.

Sortir de ce jardin sans plus trouver d'asile,
errer de terre en terre sur l'océan sans île,
se perdre au loin des mers, aux confins des déserts
et traverser partout ce déchirement amer
de la nature blessée.

O pitié de la femme engloutie dans la mort,
O réveil de l'amour au milieu des combats héroïques,
O terreur du démon qui voit son désespoir
quand les rayons du ciel commencent leur travail.

Eve s'est redressée au sommet de ses ruines,
elle a regardé les siècles à ses pieds,
les vagues revenaient et frappaient le rocher,
mais elle demeurait le front couvert d'épines,
dans la blancheur de Dieu en robe de cristal.

Adam reçoit aussi les affronts de l'orage,
il demeure à son poste et ne craint pas la guerre,
le démon se débat et contre lui fait rage.

Abel, où est Abel,
dit une voix au milieu des flots,
le plus grand silence répond à cet appel,
tandis que de Caïn on entend les sanglots.

II

CAÏN

La vie est plus amère que des racines d'absinthe. Que faisons-nous de cette nature qui nous accable ! Tout le jour courbé sur une charrue qui se prend à la terre, je n'ai pas les loisirs d'un gardien de troupeaux.

ABEL

Mes agneaux m'ont toujours réjoui le cœur, je ne me suis pas lassé un instant de les voir brouter, de les recevoir dans mes bras quand ils sont trop fatigués, de leur donner à boire au bord du ruisseaux. Je les conduis avec mon bâton au haut de la montagne, ils sont dociles et regardent l'horizon avec des yeux reconnaissants.

CAÏN

Tout cela pour finir dans la boucherie ! Non, tes loisirs mêmes ne sont pas pour moi. Il me manque quelque chose que je ne puis dire, c'est comme si l'on m'avait arraché un bien inestimable et qu'on l'eût emporté dans un pays qui me demeure inconnu.

ABEL

Tu manques d'amour Caïn. C'est le bien que tu rejettes loin de toi. Tout se vide de son contenu, rien ne peut contenter ton cœur, car c'est à nous de mettre dans les choses ce qu'on doit y trouver.

CAÏN

Non je ne manque pas d'amour. J'aime un pays meilleur que le tien. Je ne suis pas chez moi ici. J'erre comme un étranger. Je ne connais de repos ni le jour, ni la nuit. Mon cœur n'est pas en paix. Dieu ne me parle pas. Il demeure au sommet de son ciel, mes yeux ne peuvent l'atteindre. Il se donne des concerts qui ne parviennent pas à mes oreilles. Je suis banni de sa société, et sa société seule me convient. Je ne puis m'asseoir au banquet des mortels. Leurs habitudes ont pour mon âme une telle mesquinerie, que je me sens en révolte contre nos père et mère qui se satisfont de cette vie sans grandeur. Pourquoi n'ont-ils pas revendiqué un sort meilleur pour leurs descendants ? N'avions-nous pas d'autre héritage que de travailler la terre comme des paysans. Sommes-nous des bêtes à la suite de nos troupeaux, des bêtes malheureuses qui ne se nourrissent pas d'herbe et ne trouvent rien à brouter sous leurs pas ?

Un grand secret couvre notre origine. Je mets toute mon intelligence à le vouloir percer. Nos parents nous cachent quelque chose. Je parviendrai à tout savoir. J'agirai de ruse à leur égard. Je saurai les flatter. Il faudra qu'ils avouent !

Tu peux te contenter de tes brebis, Abel ! C'est pour moi-même que je porterai mes justes revendications. Il est des âmes qui se satisfont de peu. Je ne suis pas de celles-là. J'ai soif de découvrir. J'ai faim de vérité. Je ne me laisse pas séduire par une bonté trompeuse.

ABEL

Le Dieu Tout Puissant est un Dieu caché. Nous attendons de lui toutes les révélations. S'il garde des secrets, il nous montre assez de sa lumière, pour que nous puissions l'honorer jusqu'à la fin des siècles. Cette soif de connaissance ne convient pas à l'amour. La source éternelle nous comblera de ses dons, si nous implorons et louons sa grandeur dans l'attente de l'adoration.

Chercher un pays meilleur, c'est notre destin héroïque à tous. S'emparer du royaume par des moyens capables, c'est la plus sûre voie pour revenir les mains vides. Ecoute-moi Caïn, il faut avoir confiance. Nos parents ne nous cachent rien, mais ils sont eux-mêmes devant des mystères qui les effrayent. Faisons les deux une alliance dans la sainteté, pour conquérir les étoiles. Ne crois pas que ma seule ambition soit de garder mes troupeaux. J'accepte cette tâche puisqu'elle me fut confiée, mais il en est d'autres plus grandes et plus belles qui s'ouvrent devant nous. S'il s'agit de cela je veux bien t'écouter.

CAÏN

Voici notre père. Ecoutons-le plutôt.

ADAM

Il était temps que je vienne. Vous êtes tout à coup sortis de l'enfance et vous devez tout apprendre, afin de cultiver le jardin de la vérité, d'en offrir à Dieu les prémices, et d'en transmettre les fruits à vos descendants.

CAÏN

Il me tarde de connaître certains points obscurs de notre destinée. Pourquoi sommes-nous placés sur une terre ingrate, sujette à toutes les intempéries qui contrecarrent notre meilleure volonté ? Pourquoi un sort égal ne nous est-il pas échu ? L'un trouvant son bonheur à chanter des mélodies champêtres, et l'autre son malheur à courber son front sur un sillon ingrat ?

ADAM

Dieu a pour chacun de nous des vues fort différentes. Il n'y a pas d'injustice en Lui. Tout est bonté dans la nature et juste distribution. Les douleurs sont là pour nous pousser au bien et n'existeraient pas sans la dureté et l'indifférence de nos cœurs. Certes l'un a plus et l'autre a moins d'une même chose, souvent une compensation se fait qu'on n'aper-

çoit pas tout de suite, ou bien Dieu garde son droit de distribuer ses biens avec diversité. Comme il est aussi des injustices qui proviennent des hommes: que chacun expose son droit, et nous verrons à trancher.

ABEL

Caïn m'accuse de paresse. Bien que je sois le plus jeune, je n'ai jamais refusé de prendre en main la charrue. Vous avez préféré m'employer à la garde des troupeaux, où la tranquillité n'est pas de tous les instants, lorsque les loups viennent nous ravir les brebis les plus grasses. Donnez-moi des armes et j'irai courir les bêtes sauvages, laissez-moi partir et Caïn retrouvera la paix de son cœur.

ADAM

Je sais Abel que tu n'es pas paresseux. La nature n'est pas pour toi plus douce que pour les autres. Elle exerce ta patience, elle se blottit sous les pierres en forme de serpents, ou te menace de sa foudre quand tu veilles sous les arbres. Mais l'esprit sombre de Caïn ne peut lui être imputé à mal. Il lui manque ce que je viens vous apporter. Vous ne pouvez plus vivre dans l'ignorance et quand je vous aurai parlé du passé, le présent deviendra clair.

Caïn a fait preuve d'impatience, mais il a pressenti de loin ce que j'avais à vous enseigner. L'heure est venue de vous ouvrir les yeux.

Ici-bas notre bonheur est comme réduit de moitié, nous vivons comme des oiseaux dont une aile serait cassée. Quelque chose doit être réparé. Tout est loin d'être achevé. Mais pour l'avenir un grand bonheur nous est promis. Je suis venu pour vous annoncer cette promesse.

CAÏN

Il m'importe peu de connaître mon bonheur futur. Je veux savoir pourquoi nous l'avons perdu, pourquoi nous ne pouvons le récupérer immédiatement. N'avons-nous pas des droits à faire valoir auprès de Dieu ?

ADAM

Nous n'avons pas de droits, puisque tout vient de Lui. Sa bonté est si grande qu'il comblera le vide qui nous sépare de l'éternité. Lui-seul peut accomplir ce geste de réconciliation.

CAÏN

Vous parlez de réconciliation. Il y aurait donc eu discorde en nos origines obscures ?

ADAM

Il n'y a pas eu discorde, mais hélas désobéissance. Dieu nous avait placés dans un jardin magnifique, qui se trouvait à l'Orient. Tout fleurissait en abondance. Les fruits de l'arbre de vie devaient entretenir nos corps. Le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal demeurait au milieu de nous comme une tentation. Eve ne fut pas tranquille, du jour

où je lui appris les défenses du Seigneur. Elle tournait autour de cet arbre dangereux sans plus pouvoir retrouver la paix. Moi-même, je commençai à m'intéresser à ces branches malheureuses. Je les tirais à moi, puis les laissais remonter toutes seules, puis je revenais contempler ces fruits qui nous étaient interdits sous peine de mort.

Alors Satan ayant vu notre hésitation, se présenta à nous rusé comme le serpent. Il souffla je ne sais quelles paroles à l'oreille d'Eve. Celle-ci saisit un fruit, le mordit et fut tellement réjouie par son goût excellent, qui semblait lui donner une science toute divine, qu'elle m'en tendit la moitié. Nous avions ainsi péché tous les deux.

ABEL

Le démon vous y avait poussés.

CAÏN

Il eût été facile de se méfier de lui.

ADAM

Le Seigneur Dieu eut compassion de notre faiblesse, et ne voulut pas nous précipiter dans les régions infernales. Il exerça sa vengeance avec mesure et miséricorde. Il nous chassa de ce jardin merveilleux, mit autour de l'arbre de vie des chérubins armés de flammes, et fixa notre demeure dans ces régions de l'Occident, où le froid et la chaleur viennent exercer contre nous leurs attaques régulières.

ABEL

La miséricorde de Dieu est très grande. Comment peut-il concilier cette douceur avec sa justice qui réclamait la mort, et devait nous placer dans la condition irrémissible des anges révoltés ?

CAÏN

La justice de Dieu au lieu de se payer sur nos seuls malheureux parents, s'exerce sur ses enfants, ainsi je ne crois pas qu'elle puisse être mieux respectée.

ADAM

La vengeance de Dieu atteint, en effet, toute notre race. Cependant, sa miséricorde n'est refusée à personne. Toutes les douleurs subies par l'ensemble des mortels n'auraient d'ailleurs pas suffi à combler l'abîme de notre péché. Une désobéissance envers une Personne infinie, envers Dieu notre créateur, ne peut être réparée que par Dieu lui-même. Toutefois l'homme qui supporte le poids de la culpabilité doit participer à cette réparation. Eve dit étrangement: un homme qui soit un Dieu, pourrait seul satisfaire à la justice divine.

ABEL

Nous qui ne sommes point des dieux, ne pouvons-nous pas faire quelque chose pour que la justice soit apaisée ?

ADAM

Une grande œuvre vous est dévolue. Vous pouvez devenir les prêtres de Yahvé. Vous annoncerez aux nations futures la réconciliation promise à l'humanité tout entière. Vous offrirez les meilleurs fruits de vos récoltes, les plus beaux agneaux de vos troupeaux. Ce sacrifice propritiatoire fera tourner vers vous les regards de la miséricorde.

CAÏN

Comment devrons-nous faire. Nous n'avons point d'autel, nous n'avons point de temple ?

ABEL

Les plaines qui s'étendent à nos yeux, les collines et la voûte du ciel, seront un temple de beauté pour les offrandes du Seigneur.

ADAM

Vous construirez des autels, avec le marbre qu'on voit sur la montagne. Vous aurez une autre pierre où faire brûler vos offrandes. Chaque matin les fumées de l'holocauste monteront au devant du Seigneur. Chaque matin vous revêtirez votre robe couverte des ornements du ciel, le pectoral, et la tunique brodée. Vous ceindrez vos reins de la ceinture blanche. Vous n'approcherez pas de l'autel, sans ôter votre tiare, et sans saluer Dieu.

CHŒUR

Les autels du Seigneur sont construits sous le ciel,
blanche et pure fumée, encens de l'Eternel,
les anges sont sculptés autour du Tabernacle,
— oracle de Yahvé — de Yahvé, double oracle ! —

Pourquoi se lamenter, l'heure est à la prière,
Dieu peut tout transformer, baigner dans sa lumière ;
hélas, hélas, la mort guette à son carrefour,
comme un nuage noir vient assombrir le jour.

III

EVE

Mon fils bien-aimé, ton visage est couvert de tristesse, je ne vois plus sourire tes yeux, ta démarche est alourdie, tu ne peux plus cacher à ta mère le chagrin qui te tient le cœur. N'êtes-vous pas allés, mes deux fils, Caïn et Abel, la main dans la main, chercher les offrandes les plus belles pour le Seigneur ; n'avez-vous pas trouvé de beaux fruits sur vos branches,

les animaux des champs s'étaient-ils donc enfui, avaient-ils peur d'être égorgés par vos mains innocentes ?

L'amour de tes agneaux, est-ce là ce qui te rend amer ? Le regret de donner a-t-il traversé ta pensée ? Réponds, Abel, je suis prête à toutes les confidences, j'emploierai tous les moyens d'une mère pour te donner à nouveau la confiance et la joie. Le don de l'espérance nous est indispensable dans cette vallée obscure.

Ne crains pas d'ouvrir ton cœur. Je trouverai dans mes propres blessures de quoi te consoler. N'avons-nous pas à suivre ensemble le même sentier douloureux. Ne refuse pas ma présence et ma consolation. Le Seigneur aime à laisser ses enfants dans la nuit. Je suis ta mère, je dois t'éclairer. Il m'a fallu souffrir pour toi, je souffrirai encore. Mon fils ouvre ton cœur, ne crains pas de pleurer, tu n'as pas un cœur de pierre.

ABEL

Au jour où le bonheur devait rayonner pour notre famille entière, au moment où la clarté du ciel semblait devoir nous baigner pour toujours, à l'heure où nous nous approchions de l'autel, où nos offrandes devaient apaiser les grondements du ciel, un orage s'est appesanti sur nous.

EVE

Que s'est-il passé, la fumée des sacrifices a-t-elle refusé de s'élever au ciel ? Le moment n'était-il pas propice ?

ABEL

Au jour où nous étions revêtus de la dignité sacerdotale, où chargés de nos nouveaux ornements nous avancions dans la dignité de notre nouvel état. Au moment où les anges allaient se réjouir et applaudir à notre magnificence, où toute réconciliation semblait acquise entre le ciel et la terre.

EVE

Pourquoi ces belles promesses auraient-elles pris un autre tour ? Quelle est la vraie raison de ton découragement ?

ABEL

Je ne puis dévoiler l'événement. Je ne sais pas que dire. Nous nous aimions comme deux frères. La jalousie n'avait jamais effleuré nos rapports. Nos escarmouches se terminaient en larmes et en rires. Nous nous embrassions et tout finissait par là. Nous retournions chacun à notre ouvrage sans garder l'un pour l'autre la moindre rancune.

EVE

Pourquoi faut-il que cela ne soit plus ? Que sont devenus ces jours bienheureux ? Votre mère n'est-elle pas là pour faire que vous vous entendiez ? Votre père ne peut-il régler les conflits qui vous séparent ? Comment les choses ont-elle pu se gâter ?

ABEL

On pouvait voir des collines voisines la fumée de nos holocaustes. Or, Dieu ne semblait pas regarder avec bienveillance celui de Caïn. Le nuage de son offrande restait lourdement à terre. Mon sacrifice, au contraire, montait avec vivacité dans l'azur. Dieu tenaillait le cœur de Caïn, il le mettait à l'épreuve et je tremblais pour lui, parce que je connais son désir de domination.

EVE

N'a-t-il pas accepté comme un frère, cette inégalité qui provenait de Dieu ?

ABEL

Comme un frère ! Caïn m'a fait quelque chose. Et surtout il a dirigé ses reproches contre Dieu lui-même. Je fus la cause de ses blasphèmes.

EVE

Il a blasphémé, ô malheureux fils ! Quel châtiment pourra racheter sa faute ! Comment apaiser la colère divine ?

ABEL

Il était pris de rage et se roulait à terre. Je voulus le relever, tranquilliser son esprit. Il cracha contre le ciel. Il déchirait ses vêtements sacerdotaux. Alors, une voix se fit entendre dans la forêt, qui lui demandait de quel droit il était irrité. La voix lui dit qu'il était temps de résister au mal, qu'il devait prendre garde, car le démon s'était assis comme un chien devant sa porte.

EVE

Que fait Caïn ? A-t-il reconnu la voix de Dieu ?

ABEL

Hélas, je ne le crois pas. Ses yeux étaient étranges. Je ne sais pas pourquoi, je ne vis plus tranquille.

EVE

O mon seul fils Abel. Je ne puis plus compter sur ton frère. Dieu ne peut plus le laisser parmi nous. Il va le chasser ou le condamner à mourir. Nous devons nous séparer de lui puisqu'il se sépare de Dieu. Nous devons sécher nos larmes et nous soumettre à la justice. Le malheureux a souillé les autels !

ABEL

Tournez votre rigueur contre moi-même. Ne suis-je pas cause de sa révolte, par ma seule présence ?

EVE

Il m'est impossible de voir d'un œil indifférent l'injure qui t'est faite. Entre vous, je dois défendre la justice. Je crains pour ta vie, Abel, je

crains pour ta vie ! Qui sait où peut conduire la jalousie ? Injurier Dieu est un grand crime, mais on ne peut toucher le Tout Puissant dans ses cavernes secrètes. Le blasphémateur se blesse lui-même. Le jaloux peut commettre un mal très réel à son prochain, le fort peut anéantir le faible.

Si je pardonne à Caïn, je ne suis pas sûr qu'il te pardonnera. J'ai peur. J'aimerais le savoir dans un pays lointain. Nous étions hier heureux. Aujourd'hui, une ombre s'est introduite au milieu de nous.

ABEL

Laissez cette ombre se dissiper. Vous serez notre lumière. Je suis venu à vous parce que je savais que vous pourriez chasser les ténèbres qui nous séparent. Je suis blessé moi-même. Je ne sais plus si j'aime encore Caïn. J'ai besoin d'être aidé. Craignez mon cœur autant que vous craignez celui de mon frère. Personne ne peut savoir ce qui l'agite en cette heure. Il est impossible de supporter un affront sans haine. Si Caïn croit l'avoir reçu de Dieu, je suis certain de l'avoir reçu de Caïn. Et cela me fait mal, et cela rend mon âme étrangère à elle-même. Je n'ai plus de goût à rien. J'ai abandonné mes troupeaux. Mon cœur est bien blessé ma mère. J'ai besoin de toute votre tendresse pour vivre encore. Vous êtes mon refuge. Sans vous je ne sais ce que je deviendrais. Mon âme est comme perdue au milieu d'une tempête.

EVE

Mon pauvre fils, laisse-là tes inquiétudes. Tu as le cœur droit. Ne te tourmente pas. Dieu voit le fond des cœurs. Il lui suffit que notre volonté soit tournée vers Lui. Aimons-le, aimons-le, prions-le et oublions-nous.

ABEL

Je suis tremblant devant le Seigneur et je crains pour Caïn. Nous étions unis comme des frères, le mal de l'un devenait celui de l'autre. Si Caïn a péché, il me semble que le coupable c'est moi. Je me suis réjoui trop tôt de la préférence des oracles à mon égard. Je me suis vanté de plaire à Dieu, n'est-ce pas là la cause de la révolte de mon frère. J'aimerais lui dire à genoux qu'il revienne dans notre sainte famille, que tout soit à nouveau lumière et concordance. Quand je me fus approché de lui pour le tirer par la main, il s'est brusquement détourné de moi. L'animosité que je vis dans ses yeux me laisse au fond de l'âme comme un remords.

EVE

Ne t'accuse pas d'une faute que tu n'as pas commise. Demeure dans la vérité Abel, c'est là que j'aime à te voir, c'est là que mon cœur se réjouit de te retrouver. Caïn est le seul coupable, un grand coupable. On ne se révolte pas contre le Dieu créateur de toutes choses.

ABEL

Caïn prend prétexte de votre révolte ancienne, pour ne point obéir aux décrets divins. Que faut-il lui répondre ? Il ne cesse de m'importuner, depuis que notre père nous a révélé la tristesse de nos origines.

EVE

Nous fûmes coupables. Je le sais trop Abel. Dieu a cependant couvert nos âmes et nos corps repentants des ailes de sa protection. Il ne nous a pas précipités en enfer comme tel aurait été son droit. Il l'a fait pour la race des démons, il a refusé de le faire pour la race des hommes. Que trouvons-nous à redire à des plans si admirables ? Ne sommes-nous pas baignés dans sa bonté ? Sa justice demeure comme une menace sur nos têtes. Il ne faut que l'aimer pour détourner de nous sa vengeance. Il ne faut qu'accepter sa bonté, pour demeurer dans la plus grande joie, pour traverser les régions de la douleur terrestre en apercevant la lumière qui se lève à l'horizon.

ABEL

J'essayerai de m'entendre avec mon frère. Nous reprendrons bientôt nos conversations champêtres, quand la colère aura quitté son front et quand ses yeux auront cessé de m'adresser des reproches.

EVE

Les voici. Je vois Adam accompagné de ton frère. Quels sont leurs décisions. Que s'est-il passé entre le père et le fils mauvais ?

ADAM

Femme à toi la première nouvelle de ce matin de réconciliation. Te souviens-tu de la bonté de Dieu à notre égard ? Lorsqu'il nous eut chassés du paradis, nous a-t-il laissés sans nourriture et sans tunique ?

EVE

Non, le pardon de Dieu est venu à notre rencontre, à peine avions-nous commis l'horrible désobéissance.

ADAM

Ainsi nous devons agir envers Caïn, notre fils. Je sais l'injure faite à Dieu, je sais le mouvement de jalousie à l'égard d'Abel. Le coupable m'a tout avoué. Bien qu'il ait mérité la mort, le premier péché de notre descendance aura droit au pardon. Au nom du Seigneur, je lui ai pardonné.

EVE

Tel ne fut pas mon premier mouvement. Je voyais dans cette injure le cœur blessé de mon cher Abel. Il est venu tremblant me confier ses peines. Il ne condamnait pas son frère. Un pressentiment me poussait à vouloir éloigner de nous Caïn. Puissé-je m'être trompée ! Que les deux frères cependant fassent une paix sincère. Ainsi nous pourrons continuer à vivre heureux. Sans cela, l'inquiétude ne quittera pas notre maison.

CAÏN

Ma mère. Je ne pense pas que vous ayez une idée bien claire des raisons qui m'ont poussé à la colère. Vous avez désiré mon départ, comme si

vous aviez en votre fils un être dangereux. Je ne vous en ferai pas grief, parce que je sais bien que le faible Abel, si prompt à craindre le moindre bruit des feuilles, vous aura fait un tableau surfait de ma personne. Je lui pardonne, à condition qu'il me pardonne également.

ADAM

Il n'est plus temps de prolonger le litige. Au nom de mon autorité paternelle, je vous ordonne de faire la paix. Tendez-vous la main, enmbrassez-vous.

ABEL

Père, que votre volonté soit faite.

(Les deux frères s'embrassent avec gêne.)

CAÏN

Puisque le jour est venu de reprendre nos promenades en plein champ, j'ai quelque chose de beau à te montrer, Abel. Mes prés ont refleuri du côté de la rivière, bientôt tu pourras y conduire tes troupeaux. Allons les visiter. Tel sera le gage de notre réconciliation.

ABEL

Adieu, ma mère. Adieu, mon père.

Je ne pouvais croire qu'il fut si facile de s'accorder. Je vous remercie, parents, pour l'attachement que vous avez démontré à notre union fraternelle. Qu'un jour la récompense vous en soit donnée.

(Les deux frères partent en se tenant par la taille.)

ADAM

Partez mes fils, dans les champs du Seigneur. Sous l'azur qui s'étend comme un arc d'un bout à l'autre de la plaine, vous n'y pouvez rencontrer que la paix. Les anges habitent les hautes régions des arbres. La rosée du matin viendra adoucir la rudesse de vos corps et rafraîchir votre jeunesse.

IV

CAÏN

Nous voilà seuls, mon frère. Nous avons beaucoup à nous dire. Délivrés de la surveillance de notre père, nous allons discuter librement.

ABEL

Il me tardait de te parler, seul à seul, Caïn. Je ne voulais troubler l'espoir de nos parents, ils ont confiance en toi, il n'est pas trop tard pour t'en montrer digne. Mais l'ombre n'est pas sortie de ton âme. Il faut la

chasser, mon frère, elle peut te conduire plus bas encore, et là tu connaîtras la terreur.

CAÏN

Crois-tu avoir l'esprit toi-même illuminé ? Pauvre Abel, comme je plains plutôt l'obscurité dans laquelle tu vis. Tu n'as pas goûté à l'esprit de délivrance. Je désire t'initier à des choses nouvelles. Tu ne peux rester médiocre. Tu dois connaître l'audace, ouvrir tes yeux à la grande aventure dans laquelle nous sommes jetés.

ABEL

Il n'est qu'une aventure qui soit grande, celle de Dieu. Si tu parlais de celle-là, nous pourrions nous entendre. Cette aventure est le sacrifice de sa vie, elle ne craint ni la douleur, ni la maladie ni la mort. Elle soigne la maladie et guérit de la mort. Elle est la charité qui déploie tantôt sa violence tantôt sa douceur. Elle répare les torts, elle aplanit les sentiers. Elle est un immense escalier qui conduit au ciel.

Elle est l'amour de Dieu pour lui-même, et de ses créatures. Elle est la victoire retentissante. Ses ennemis lui servent d'escabeau. Ils se font ses serviteurs contre leur volonté. Caïn, veux-tu être compté dans les esclaves ou dans les fils de Dieu ?

CAÏN

Que veux-tu que je fasse de tes paroles. J'ai la victoire dans mes mains. Je puis faire d'elle ce que je veux, elle dépend entièrement de moi.

ABEL

Tu veux un paradis terrestre. Les portes en sont fermées. Un autre bonheur nous attend. Nous ne pouvons l'obtenir que par l'amour de Dieu et le renoncement à soi-même.

CAÏN

Es-tu certain qu'Adam ne possède pas encore la clé du paradis terrestre ?

ABEL

Il n'est pas bon de se mettre contre la loi de Dieu. Il est Tout Puissant. Il nous observe derrière les portes du ciel. Rien ne lui échappe de nos pensées. Il est juste dans ses décrets et ne supporte pas l'orgueil. Satan est tombé dans le puits de l'enfer. Nos parents ont trébuché sur ses bords. Prenons garde d'achever ce qu'ils n'ont pas accompli grâce à je ne sais quel secours inattendu.

CAÏN

Je n'admire pas ta soumission. Mes plans ont besoin de ton accord. Oui ou non, veux-tu m'aider dans mon œuvre de délivrance ? Nous sommes des ignorants, la science doit nous sauver de cet état. Nous sommes pauvres et mortels, notre intelligence doit nous délivrer de ces deux grands

maux. Nous sommes seuls et sans réjouissances. Nous aurons toutes les fêtes, aux beautés les plus resplendissantes. Tous les chants, toutes les danses de la création. Tous les biens à profusion.

ABEL

De quel droit s'emparer de ces biens, si Dieu nous les interdits ? Avons-nous besoin d'autre chose que de Dieu. N'est-il pas l'amour et la joie éternels ? Que ferons-nous de ces biens périssables. Je n'accepte pas tes propositions, je te prie d'y renoncer et de me conduire à ce champ fleuri que tu devais me montrer pour mes troupeaux ?

CAÏN

Parlons de choses plus élevées que tes misérables brebis. Comment peux-tu trouver une satisfaction à des êtres aussi piteusement malheureux et bêlants !

ABEL

Le front de mes brebis a quelque chose de doux et de confiant, qui me permet de vivre en paix. Tandis que les plis que je vois entre tes yeux, me donnent une effroyable inquiétude. J'ai peur de toi Caïn. La réconciliation que notre père Adam avait mise entre nous, n'a jamais existé. Tu n'a pas quitté ton ancienne malveillance. Que t'ai-je fait Caïn ?

CAÏN

Crois-tu que je te donne une si grande importance, que je puisse encore jalouser ta réussite auprès de Dieu ? Non, tout cela est bien passé, je t'ai entièrement pardonné, je voudrais faire de toi un ami, j'ai besoin de toi, mais tu es seul à me faire de la résistance.

ABEL

La loi de Dieu se met entre toi et tes projets. La vérité ne peut pas être autre pour toi que pour un autre. Tu ne l'écoutes pas, tu descends dans les soubassements de ta mauvaise conscience. Tu es malheureux. Je le vois, je le sens, j'en souffre. Il n'y a que des ténèbres sur ton âme. Tu ne peux vivre ainsi. Reviens à la surface de toi-même. Reprends ta conversation avec Dieu. Je ne puis rien faire, je ne puis rien te dire. Lui seul est capable de combler ta soif de bonheur.

CAÏN

Mes projets sont de ravir à Dieu les secrets qu'il nous refuse. Nous ne connaissons pas tout sur nos origines. Le péché originel n'est qu'une partie de l'histoire. Je veux tout savoir, je saurai tout, je serai grand comme un Dieu, je serai l'égal de Dieu, alors nous pourrons parler tête à tête.

ABEL

Nous ne pouvons pas nous faire les égaux de Dieu. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes. Nous ne sommes que misère et faiblesse. Il est le Dieu Tout Puissant.

CAÏN

Fais comme il te plaît. Attends que Dieu te soulève et te prenne dans son ciel, comme on ramasse un chat. Pour moi, je suis pressé, je saurai bien monter tout seul, et nous verrons quel sera le premier arrivé.

ABEL

Nous pouvons arriver au fond de l'enfer, plutôt qu'au sommet du ciel. De cette région infernale nul ne revient jamais. La partie est perdue et ne se recommence pas. Comment t'avertir du danger! Je vois que rien ne peut changer ta direction.

CAÏN

S'il est nécessaire pour entrer au ciel de prouver son audace, je suis bien près de croire que tu n'y parviendras pas. Tu es né avec la peur sous la peau. Rien ne peut te sortir de ta léthargie. Je ne comprends pas que Dieu puisse aimer des êtres comme toi.

ABEL

Dieu aime toutes les créatures. Il désire ton bien comme il désire le mien. Pourquoi donc lui résister ?

CAÏN

Je résiste à la faiblesse, parce que je suis un homme fort. Je ne crains pas l'enfer, parce que je suis un homme courageux. J'aime à vouloir du mal à ceux qui recherchent le bien. Je me sens alors devenir comme un ange. Mes forces se décuplent. Il me semble que je pourrais renverser l'univers.

ABEL

Satan multiplie la force de l'homme, pour le jeter dans les profondeurs du vide.

CAÏN

Il faut accomplir le mal pour éprouver sa grandeur. Abel es-tu pour moi ou contre moi ?

ABEL

Je suis pour Dieu et ne puis rien vouloir contre sa Toute Puissance.

CAÏN

Je puis vouloir lui ravir le flambeau de sa gloire. Satan n'a pas eu tort. Il est le prince de ce monde, comment peux-tu traiter sa révolte de haut. N'est-ce pas lui le maître des choses de la terre, ne sommes-nous pas dans son royaume, ne faut-il pas lui rendre nos hommages ?

Le Dieu Tout Puissant ne nous écoute plus. Depuis le soir du péché originel, il nous abandonnés. C'est à nous de chercher un renfort. Je le tiens. Il me tient. Nous marchons dans une même pensée, et ceux qui ne voudront pas la suivre devront courber le front devant nous.

ABEL

Je ne puis même pas prononcer ces paroles: « *O mon Dieu pardonne-lui parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait* ». Tu es conscient du pacte qui te lie au démon. Est-il trop tard pour le rompre ?

CAÏN

Abel, tu ne m'as jamais compris. Je ne t'en veux pas, je te l'ai dit mille fois. Je te fais une offre splendide. Ne suis-je pas le premier à t'avoir offert une promenade dans la campagne, je t'ai promis un champ fleuri pour tes troupeaux.

ABEL

Au lieu d'un champ de fleurs je rencontre un champ de buissons épineux, mon cœur en est ensanglanté. Laisse-moi quitter ces lieux. Il me tarde de rentrer dans la paix.

CAÏN

J'oubliais le champ. Le champ fleuri s'étend à ta droite. Traversons ce bosquet. Je veux remplir ma promesse envers toi. Peut-être pourras-tu te décider. Avance, passe devant moi, découvre les horizons qui s'étendent à tes pieds.

(Il le pousse derrière le décor avec haine et brusquerie.)

ABEL *(invisible)*

Non, je ne veux pas aller là, laisse-moi tranquille. Je retourne sur mes pas.

CAÏN

Il est trop tard Abel. Tu m'appartiens. Rien ne peut te délivrer.

ABEL

Que t'ai-je fait Caïn, pourquoi agir de violence envers moi et me faire ton prisonnier.

CAÏN

Appelle ton Dieu Tout Puissant, qu'il vienne à ton secours.

ABEL

Caïn, mon frère Caïn.

CAÏN

Ton frère aîné est maître de ton âme. Agenouille-toi devant la Puissance du mal, courbe ton front dans ces pavots amers.

ABEL

Le champ du sang, j'ai retrouvé le champ du sang. C'est ici le lieu où l'on meurt. Mon Dieu prenez-moi dans vos bras.

CAÏN

Appelle ton Dieu. Il ne vient pas à ton aide.

ABEL

Laisse-moi partir, laisse-moi retrouver mes troupeaux, laisse-moi leur dire adieu.

CAÏN

Meurs dans ta lâcheté. Image de la mort. Les corbeaux trouveront leur pâture sur tes membres pâles.

(On entend un coup violent.)

ABEL

Caïn, Caïn, mon frère Caïn, que m'as-tu fait !

CAÏN

J'ai mis un terme à tes jours détestables. Je vais maintenant me laver les mains. Je veux jouir des bienfaits de mon acte ! Tu ne seras plus un écran entre Dieu et moi.

ABEL

Caïn, Caïn, mon frère Caïn, que Dieu te pardonne, je meurs couvert du sang de ton crime. Porte mon corps dans la clairière. Je veux qu'on vienne prier sur mon tombeau. Caïn, repens-toi, il n'est pas trop tard, il n'est pas trop tard. Ma mère, ma mère ! *Il n'est pas trop tard.*

CAÏN

(sort hagard et ensanglanté de derrière le décor.)

Son corps est là, sans mouvement. Ses yeux sont immobiles. Il me fait horreur. Où laver mes mains tachées de son sang, il n'y a plus une place de propre dans la prairie. Je n'aurais jamais cru qu'il contienne autant de sang. Les arbres même en sont couverts. Il a rejailli partout. Il n'y a pas assez de terre ici pour couvrir cette mare, il n'y a pas assez de pierres pour cacher le cadavre. Je ne pourrai pas dire qu'une branche l'a blessé. La blessure s'est ouverte toute grande, comme pour crier mon crime à l'univers entier.

Comment agir rapidement, pour que tout soit oublié ? Satan ne me laisse pas dans l'angoisse. Inspire-moi, donne-moi le moyen de faire vite, pe me débarrasser de ce corps. Je ne puis pas le charger sur mon dos et descendre la vallée. On me verrait de loin. Je ne puis pas le traîner comme il le voulait dans cette clairière, il serait à la vue de tout le monde. Je ne saurai plus où cacher ma honte, je ne trouverai plus mon chemin.

LA VOIX DE DIEU

Où est Abel ton frère ?

CAÏN

Je ne sais pas, suis-je le gardien de mon frère ?

LA VOIX DE DIEU

Caïn, Caïn, qu'as-tu fais de ton frère ?

CAÏN

Suis-je le gardien de mon frère ? Quelle est cette voix qui me répond comme un écho, et ne prononce pas mes propres paroles ?

LA VOIX DE DIEU

Je suis la voix de Dieu que tu méprises. Je te maudis. Tu ne peux rester ici. L'odeur du sang de ton frère est montée jusqu'à mes narines. Tu ne peux plus demeurer dans ces lieux qui ont horreur de ta présence.

CAÏN

C'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui me parle. Ai-je attendu assez longtemps cette parole. Mais à présent *il est trop tard.* Mon crime est trop grand pour que je puisse l'écouter. Je me suis voué moi-même à l'enfer, j'ai rompu tous les ponts qui me permettaient de revenir. Je suis maudit, je suis damné. Je n'ai plus que ma gloire de criminel, je vais me coucher avec elle, elle me poursuivra jusqu'aux extrémités du monde, on me tuera comme un chien.

LA VOIX DE DIEU

On ne te tuera pas. Je mets un signe sur toi. C'est assez d'un crime.

CAÏN

Je partirai de ces lieux infestés. Je ne puis plus sentir l'odeur de mon crime. Il me faut un pays où je pourrai oublier, où je pourrai m'enivrer des splendeurs de l'azur. Je chercherai moi-même ce pays perdu. J'irai du côté de l'Orient, je me construirai un paradis, par la force de mes bras. Je serai Caïn, maudit, mais victorieux, le fondateur des cités et des richesses de ce monde. On s'approchera de moi comme on s'approche d'une idole. Je serai seul, avec Satan, à connaître la pourriture que je porte en moi.

LA VOIX DE DIEU

Sors de ces lieux, sors de ces lieux et ne reviens jamais.

V

EVE *(même lieu).*

Je n'ai plus entendu la voix de mon enfant. Où te caches-tu Abel ? Je t'ai vu partir en compagnie de ton frère Caïn. Mon cœur tremblait. Je n'ai plus de nouvelles. Je suis dans l'angoisse, personne ne me répond. Avez-vous passé près de cette clairière ? Où sont tes troupeaux. J'ai rencontré des brebis bêlantes. Elles avaient l'air abandonnées et se plaignaient comme lorsqu'on les conduit au sacrifice.

Caïn non plus ne s'est pas montré. Dans quelle aventure a-t-il conduit tes pas. Je sais que rien ne peut te conduire dans le mal. Tes pieds n'avancent que sur le chemin de l'innocence.

(Elle regarde le lieu où s'étend le cadavre d'Abel, et se retire terrifiée.)

Je l'ai vu, il n'a plus couleur de vie. Il est couvert de son sang, toute l'herbe en est tachée. Qui lui a fait cette figure immobile, ce corps étendu comme une chose tourmentée ?

Abel, je ne peux plus te reconnaître, tu as pris l'aspect de la terreur, toi qui étais la beauté. Je ne peux plus m'approcher de toi, ni te prendre dans mes bras. Quelque chose a passé sur toi qui t'a couvert d'horreur.

Quels sont ceux qui t'ont rendu en cet état ?

Où est la main coupable qui s'est acharnée sur ton corps ?

L'innocence ne t'a pas garanti de la morsure du loup. Te voilà, pauvre fils, mon grand Abel, mon bien-aimé, dépouillé de tout, abandonné au coin d'un champ, couvert de sang, sans sépulture !

Qui connaîtra la douleur de mon cœur ! Celui que j'ai porté n'est plus, il ne m'a pas laissé le temps de le secourir. Que s'est-il passé, comment a-t-il été réduit en cet état ? O Dieu que vous nous réservez de souffrances ! Vous avez prolongé notre épreuve. Le péché a donc creusé un sillon où devront prendre place tous les cadavres de nos aimés ! Vous arrachez notre cœur, vous enlevez nos consolations, vous nous laissez au milieu d'un désert. Que votre volonté soit faite ! Mais laissez-moi gémir, permettez-moi de verser des larmes, de me frapper la poitrine, d'errer dans la campagne comme une folle, de chercher partout les traces de mon bien-aimé.

Mais vous me dites que telle n'est pas l'attitude d'une mère qui reconnaît dans sa douleur la volonté de Dieu. Vous demandez à ma passion le calme, vous ordonnez la joie de la prière. Rien ne vous est impossible ! Que je fasse confiance à votre nom !

Que votre nom soit béni dans les siècles des siècles. Que les peines que vous placez dans cette vallée de larmes servent à votre gloire, à nous rendre meilleurs, à expier nos crimes.

CHŒUR

Qui dira la plainte de l'homme depuis le paradis perdu ?
Elle traverse le monde comme une épée,
la douleur jaillit comme des étincelles de la blessure,
rien ne vient apaiser cette lamentation !
Inutile de regarder en arrière,
les portes du paradis terrestre sont à jamais fermées,
il s'étend à l'Orient comme un grand cimetière,
tout est silence et tout est mort autour de lui.
S'il est des sacrilèges qui vont déterrer les morts
que leur nom soit banni du livre de la vie !
Laissez les morts ensevelir leurs morts,
les portes sont fermées, seul le péché se renouvelle.

Caïn a désiré le paradis terrestre,
il a voulu spolier Dieu de ses droits,
il a tourné ses yeux vers le cimetière,
il a fouillé en vain, son cœur n'a pas trouvé,
le paradis perdu reste pour toujours l'enclos
où l'homme orgueilleux ne reviendra jamais.

O malheureuse mère,
Caïn est celui qui a tué son frère !

EVE

Une voix m'apporte la clef de l'effrayant mystère. Caïn est meurtrier d'Abel. Les loups sont des agneaux à côté de ce fils criminel. Tout m'est enlevé. L'un est mort et l'autre couvert de honte.

Je n'ai plus de soutien que dans la nuit profonde. Faites silence autour de moi. Taisez--vous voix inconnues, laissez-moi dans la solitude de ma douleur.

CHŒUR

O mère douloureuse !
Nous avons en réserve une consolation pour toi.
Abel n'est pas mort, mais il est vivant.
Si le paradis du temps est vraiment perdu et ne doit pas revenir,
il est un héritage nouveau pour les enfants de Dieu,
ne regarde pas le corps sanglant de la victime,
vois au ciel invisible une âme qui t'attend,
il est aux portes de la dernière délivrance,
le premier des martyrs et l'enfant du salut,
ne pleurez pas, mais réjouissez-vous dans le Seigneur,
au jour d'entrée au paradis nouveau,
il sera rempli d'une lumière nouvelle,
qui tombera des cieux comme d'une source vivante,
vous boirez à genoux aux fleuves éternels,
dans une joie qui ne finira pas.

FIN

HENRI FERRARE.

Anglicanisme, orthodoxie et catholicisme.

Nous avons déjà entretenu le lecteur de cette Revue du rapprochement survenu en 1935, entre l'Eglise anglicane et l'Eglise luthérienne de Finlande [1]. Depuis lors l'Eglise orthodoxe roumaine a reconnu la validité des ordinations anglicanes, et cet événement fut salué en Angleterre comme le prélude d'une reconnaissance plus générale des Ordres anglicans par l'Orthodoxie d'abord, puis par la chrétienté universelle. Sans préjuger en rien de ce dénouement, nous indiquerons brièvement, à la suite du récit des négociations anglo-roumaines, les efforts récemment tentés du côté anglican pour arriver à un rapprochement avec Rome. Nous suivrons donc le « Pilgrim's progress » de Canterbury à Rome en passant par Bucarest.

I

Un mot d'abord de la situation de l'Eglise anglicane au regard de l'Orthodoxie gréco-slave [2]. La question de la validité des Ordres anglicans ne paraît pas avoir été soulevée en Orient avant la fin du siècle dernier. La décision de Léon XIII (Bulle *Apostolicae curae*) tourna les Anglicans déçus vers l'Orthodoxie, qui de son côté fit sa paix avec eux aux dépens de Rome. Les professeurs Bulgakov et Sokolov s'attachèrent alors à prouver que, historiquement, la succession apostolique avait été conservée dans l'anglicanisme ; s'il restait quelques doutes, ils seraient tranchés par la réponse que feraient les Anglicans au questionnaire doctrinal qui leur serait transmis.

A la suite de réordinations de ministres anglicans qui eurent lieu à Constantinople et en Russie, un groupe de pasteurs anglo-américains fit une démarche auprès du Saint-Synode en vue d'obtenir la reconnaissance effective tant désirée (1902). Peu de temps après, le Dr Chrestos Androutsos publiait son livre sur « la validité des Ordres anglicans », dont

---

[1] Cf. *Nova et Vetera*, oct.-déc. 1935, pp. 440-446.

[2] Cf. art. du Canon J.-A. Douglas « Significance of the Rumanian Recognition of Anglican Orders », dans le *Church Times*, 27 mars 1936.

les conclusions ne différaient pas de celles des théologiens précités ; elles passèrent dans le rapport de la commission d'enquête nommée par le Saint-Synode en 1903. La guerre interrompit les tractations. Elles furent reprises en 1921 par le patriarche œcuménique, Mélétios, qui chargea le nouveau secrétaire de la commission, Komnenos, de reprendre la question. Komnenos connaissait les Anglicans pour les avoir rencontrés en 1920 à Lambeth, lors de la conférence à laquelle il avait pris part en qualité de théologien laïque et membre de la délégation orthodoxe. Il n'eut pas de peine à montrer que les desiderata doctrinaux jadis formulés par Bulkakov et Sokolov, puis par Androutsos, avaient reçu satisfaction et il recommanda au patriarche œcuménique de reconnaître sans délai la validité des ordres anglicans et de leur attribuer la parité avec les Ordres catholiques-romains. En août 1922, ce fut chose faite : le patriarche Mélétios notifia à l'archevêque de Canterbury, Davidson, l'acceptation du Saint-Synode et invita les Eglises-sœurs d'Orient à y joindre la leur. Seules les Eglises de Jérusalem et de Chypre donnèrent leur acquiescement. A Athènes, Bucarest et Belgrade on fut d'avis d'attendre la réunion du Concile pan-orthodoxe projeté et la décision collective des Eglises autocéphales que l'on escomptait pour lors.

Lambeth (1930) arriva sans qu'aucune décision ait été prise. Alors le patriarche de Roumanie et son Synode chargèrent l'archevêque Nectaire, chef de la délégation orthodoxe à la conférence, de soumettre à nouveau aux évêques anglicans le fameux questionnaire ; les réponses données avec l'agrément unanime de la Conférence de Lambeth furent jugées cette fois pleinement satisfaisantes. Mélétios, devenu patriarche d'Alexandrie, acquiesca, au nom de son Eglise, à la proposition faite officiellement de reconnaître la validité des Ordres anglicans ; les autres Eglises se montrèrent plutôt réfractaires, elles déclarèrent attendre la réunion du Pro-Synode pan-orthodoxe convoqué au mont Athos pour l'année suivante (1931). L'intransigeance turque ayant fait à nouveau échouer le projet, le patriarche roumain sortit de sa réserve et invita l'archevêque de Canterbury, Dr Lang, à envoyer une délégation de théologiens anglicans qui assisteraient aux travaux de la commission par lui nommée ; la rencontre eut lieu en juin 1935, et après six jours de pourparlers on se déclara des deux côtés pleinement consentant. Un rapport final fut rédigé et signé par les membres de la commission roumaine et de la délégation anglicane, puis soumis à l'approbation du Saint-Synode roumain, qui après examen l'accepta (21 mars 1936), et à celle des Convocations de Canterbury et York (27 mai 1936). York émit un vote favorable, mais Canterbury préféra surseoir sa décision définitive. A présent le rapprochement des deux Eglises est pleinement effectué. Il nous importe de connaître sur quelles bases.

* * *

Voici donc, d'après le compte-rendu officiel, les termes de l'accord de Bucarest :

u sujet de l'Eucharistie.

1. A la Cène, Notre Seigneur Jésus-Christ anticipa le sacrifice de sa mort, se donnant lui-même aux Apôtres sous la forme du pain béni par Lui pour servir de nourriture et sous la forme du vin béni par Lui pour servir de boisson.

2. Le sacrifice offert (*προοσενεχθεῖσα*) par Notre Seigneur sur le Calvaire fut offert une fois pour toutes: il expie les péchés aussi bien des vivants que des morts, et nous réconcilie avec Dieu. Notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas besoin de se sacrifier de nouveau lui-même.

3. Le sacrifice du Calvaire est perpétuellement présenté dans la sainte Eucharistie de façon non sanglante (*ἀναιμάκτως*) sous la forme (roumain, *sub chipul*) de pain et de vin grâce au prêtre consacrant et par l'opération du Saint-Esprit, de sorte que aux fruits du sacrifice de la Croix puissent avoir part ceux qui offrent le sacrifice Eucharistique, ceux pour qui il est offert et ceux qui reçoivent dignement le Corps et le Sang du Seigneur.

4. Dans l'Eucharistie le pain et le vin deviennent par la consécration (*μεταβολή*) le Corps et le Sang de Notre Seigneur [1]. Comment ? C'est un mystère [1].

5. Le pain et le vin eucharistiques restent le Corps et le Sang de Notre Seigneur aussi longtemps que les éléments eucharistiques existent.

6. Ceux qui reçoivent le pain et le vin eucharistiques participent vraiment au Corps et au Sang de Notre Seigneur.

Au sujet de l'Ecriture :

La Révélation de Dieu est transmise par les Saintes Ecritures et la Sainte Tradition. Toutes les vérités nécessaires au salut peuvent être fondées sur l'Ecriture complétée, expliquée, interprétée et comprise dans la Sainte Tradition sous la motion du Saint-Esprit résidant dans l'Eglise. Par Sainte Tradition nous entendons les vérités qui viennent de Notre Seigneur et des Apôtres et ont été définies par les Saints Conciles ou sont enseignées par les Pères, qui sont confessées unanimement et continuellement par l'Eglise indivise et sont enseignées par l'Eglise sous la direction du Saint-Esprit.

La Tradition ne contient rien de contraire aux Ecritures. Quoique ces deux (sources) puissent être logiquement définies (pour elles-mêmes) et distinguées, cependant elles ne peuvent être séparées l'une de l'autre ni de l'Eglise.

Au sujet des Sacrements :

Le Baptême et la Sainte Eucharistie, le premier nous introduisant dans l'Eglise, le second nous unissant avec le Christ et par lui avec l'Eglise invisible, possèdent la prééminence parmi les divins Mystères. De même, parce que la Sainte Ecriture et la Tradition témoignent en faveur de leur origine, la Confirmation, l'Absolution, la Bénédiction nuptiale, les Saints-Ordres et l'Onction des malades sont aussi des Mystères, dans lesquels, un signe visible extérieur étant administré, une grâce intérieure spirituelle est reçue.

Sur l'économie du salut et la justification :

Par l'action rédemptrice de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'humanité a été réconciliée avec Dieu. L'homme participe à la vertu rédemptrice de

---

[1] Le terme « Transsubstantiation » est soigneusement évité ; on ne dit même pas « conversion » qui traduirait cependant le mot grec placé entre parenthèses. Il ne suffit pas d'admirer le mystère, il faut préciser *qu'est ce qui* est un mystère.

la grâce par la foi et les bonnes œuvres et obtient par l'opération du Saint-Esprit, Seigneur et Dispensateur de la grâce, la sanctification par le moyen de l'Eglise et des Saints Sacrements.

Suit la déclaration de la commission roumaine:

Ayant considéré les conclusions des rapports sur la Succession Apostolique, les Saints Ordres, la Sainte Eucharistie, les Saints Mystères en général, la Tradition et la Justification, et ayant considéré les déclarations de la délégation anglicane sur ces questions, déclarations qui s'accordent avec la doctrine de l'Eglise orthodoxe, la Commission Orthodoxe Roumaine recommande unanimement au Saint-Synode (de l'Eglise Orthodoxe Roumaine) de reconnaître la validité des Ordres anglicans.

Si le texte du rapport que nous avons transcrit [1] est exact et intégral, il est remarquable qu'il ne fasse pas mention de la succession apostolique, du rituel anglican et des difficultés historiques soulevées par son application. C'est sans doute que ces difficultés avaient été éliminées par les études et travaux préalables dont nous avons parlé, et que seule restait à discuter la conception anglicane de l'Eucharistie et des sacrements.

En souscrivant une formule de l'Eucharistie qui implique la Présence Réelle et la représentation perpétuelle du sacrifice du Christ, les Anglo-Catholiques, agissant dans le Comité, sont allés aussi loin que le leur permettaient les Articles XXVIII et XXIX de Religion. Sans doute, ils pouvaient s'autoriser du verdict du *Judicial Committee* dans le cas Bennet, qui avait prononcé que: «La Doctrine de la Présence Réelle n'est pas contraire au XXIX^e^ article de Religion». De même c'était l'opinion officielle à la fin du siècle dernier (réponse de l'archevêque de Canterbury à Léon XIII) que l'Eglise anglicane, tout en s'abstenant de prononcer le mot de «Messe» voyait dans l'Eucharistie un véritable sacrifice. Pour les sacrements, il a pas mal d'ambiguité dans l'emploi du mot «Mystère», vocable cher aux Grecs, mais qui, pour un esprit latin — et les Anglicans furent latins jusqu'au Schisme — est singulièrement vague. On évite même de qualifier l'«origine» des sacrements autres que le Baptême et l'Eucharistie (cf. *two-Sacraments System*): est-ce une origine divine qui range ces sacrements, ou plutôt ces « Mystères » à côté des autres reconnus d'institution divine?

* * *

En dépit de ces imprécisions, qui cachaient un certain embarras doctrinal, le chan. Douglas, secrétaire honoraire du « Church of England Council for foreign Relations » saluait ce compromis comme le signe de l'affinité existante entre la vie mystique et sacramentelle de l'Orient orthodoxe et celle de l'Occident anglican. Bientôt (fin avril 1936) des théologiens orthodoxes étaient les hôtes des Anglicans au séminaire de Mirfield et ensemble ils abordaient des questions plus particulières touchant l'esprit, la doctrine et les formes de piété commune aux deux grandes con-

[1] Rapport publié par le bureau de presse de la « Church Assembly », cité d'après le *Church Times*, 22 mai 1936.

fessions [1]. Enfin, le dimanche 27 juillet, l'Angleterre reçut en la personne de Sa Béatitude, Miron Cristen, un hôte de choix [2].

Le Patriarche roumain alla s'incliner à Westminster Abbey sur la tombe de saint Edouard, patron de l'Angleterre, il rendit visite au roi, fit le pèlerinage de Lincoln, et partout les dignitaires anglicans surent adapter leur cérémonial à celui de l'Orthodoxie, en même temps qu'ils échangeaient avec Sa Béatitude les compliments les plus gracieux. La communion anglicane se trouvait désormais plus au large: reconnue par Chypre, Jérusalem, Alexandrie, Bucarest, la validité de ses Ordres ne tarderait pas à l'être par les autres Eglises auto-céphales. Cet espoir, M. Athelstan Riley l'exprimait ouvertement au nom de tous en accueillant le Patriarche à l'Athenaeum: « Si la convocation de Canterbury, disait-il, suit en janvier prochain l'exemple donné par la Convocation d'York le mois dernier (mai 1936) et approuve le Rapport à la presque totale unanimité, la reconnaissance finale des Ordres anglicans par l'ensemble de la Communion orthodoxe ne tardera vraisemblablement pas beaucoup à se produire et la prochaine Conférence de Lambeth (1940) devrait permettre aux Orthodoxes et Anglicans d'établir entre eux l'intercommunion complète ».

Quant à la portée immédiate de l'accord, elle est signalée en ces termes par l'un des délégués, Dr A. J. MacDonald: « La reconnaissance des Ordres anglicans ne signifie pas intercommunion générale, encore moins accord dogmatique général. Mais elle signifie que les membres des deux Eglises pourraient indifféremment, à défaut de prêtre appartenant à leur propre Communion, s'adresser au clergé de l'autre, et en requérir les sacrements [3] ». Cette formule nous ramène à l'accord qui a prévalu en Suède et en Norvège et dont bénéficient les sujets britanniques résidant dans des territoires où n'existent pas de paroisses anglicanes. Le cas inverse est moins fréquent, savoir celui d'orthodoxes ou de dissidents résidant en Angleterre et ayant besoin de recourir à un ministre anglican. Une

---

[1] La réunion eut lieu sous les auspices de l'év. Frere, C.R., des évêques anglicans de Wakefield et de Bradford, et elle groupa des théologiens russes en séjournent Angleterre, auxquels s'étaient joints des membres de l'Université russe de Paris, et les Pères anglicans de Mirfield, Kelham et Nashdom. Le samedi suivant (2 mai), la première conférence anglo-russe organisée par l'association de St-Alban et de St-Sergius eut lieu au presbytère de Wakefield, sous la présidence du Dr Frere.

[2] Premier patriarche de l'Eglise reconstituée de Roumanie, « Eglise établie » comme l'Eglise anglicane, il sut régler avec adresse les questions administratives pendantes et mérita la confiance du gouvernement, qui il y a quelques années l'admit à siéger au conseil de régence. On se souviendra que lors des fêtes du XVIe Centenaire de Nicée les patriarches orthodoxes avaient déjà été reçus à Westminster Abbey.

[3] A. J. MacDonald approuva le rapport de la délégation anglaise et le fit accepter de l'archevêque de Dublin, représentant d'une église réfractaire à l'anglo-catholicisme. Les paroles citées ci-dessus furent prononcées au meeting de l'« Anglican and Eastern Churches Association » qui célébrait le 18 novembre dernier son soixante-douzième anniversaire. On y ajoutera celles-ci: « Si l'Angleterre peut offrir beaucoup à la Roumanie du point de vue matériel, la Roumanie peut lui rendre le même service au spirituel ». On ne s'étonnera donc pas qu'un des membres du cabinet britannique ait salué le patriarche Miron Cristen comme « un ambassadeur national de la nation roumaine ».

fois de plus on remarquera que le résultat tangible d'une entreprise de Réunion, telle que celle-ci, est assez pauvre. Il convient, je le sais, de réserver l'avenir et surtout de voir dans la bonne volonté des chrétiens en quête d'une solution pacifique de leurs différends religieux, un signe de l'Esprit de Dieu, qui pose par ces humbles commencements les bases de l'édifice futur. Mais comment, autour de quel centre les débris de la Chrétienté dispersés doivent-ils finalement se réunir ? Il n'est pas un esprit sensé, dans l'anglicanisme même, qui s'interrogeant sur cette grave question, ne réponde: avec Rome et autour de Rome.

II

Ainsi l'a déclaré en termes non équivoques la Conférence de Lambeth elle-même (1930): « Aucun projet de réunion ne correspondra pleinement au plan divin qui n'inclut pas ultimement la grande Eglise catholique de l'Occident ». Ce doit nous être une raison de surveiller avec respect et bienveillance les mouvements parfois assez confus, mais toujours révélateurs qui se produisent périodiquement dans l'anglicanisme et montent pour ainsi dire à sa surface en vue de fomenter l'union avec Rome. L'opinion publique prise à partie est un instant ébranlée ; puis le calme se rétablit, mais certaines âmes peut-être ont été touchées par les arguments alignés, ou du moins la polémique a fourni aux deux camps rivaux l'occasion de « s'expliquer ». Le plus souvent, ajoutons-le, le différend met aux prises conservateurs et libéraux, ainsi à propos de l'accord anglo-roumain [1], ou deux fractions de la High-Church, les Anglo-catholiques et leur aile droite, les « partisans du Pape » (Papalists).

Cette aile droite vient de se révéler nombreuse et agissante: Le 24 octobre dernier, le *Tablett* (catholique) publia le compte-rendu d'une réunion de «Papalists» tenue à Caxton Hall, au cours de laquelle les orateurs avaient plaidé à l'envi la cause de Rome, de sa doctrine, de sa liturgie et même de ses prérogatives. Or, ils étaient, déclara le reporter, sur la foi des dignitaires anglicans présents, les interprètes de « 1016 clergymen, qui au cours de ces dernières années avaient souscrit à la foi du Concile de Trente et promis de l'enseigner dans leurs paroisses. » « Bien plus », ajoutait le même témoin, « quelques deux mille autres sympathisent avec nos vues, et s'associent à nous chaque année avec leurs paroissiens dans une neuvaine pour le retour de l'Eglise anglicane à la Papauté [2] ». Ces

[1] Le *Record*, organe libéral, vers ce temps écrivait, cachant mal son dépit ; « Importe-t-il grandement à la noble et historique Eglise d'Angleterre, sûre de son histoire, de sa foi et de son enseignement, que ses Ordres soient ou ne soient pas reconnus par une ou plusieurs Eglises du proche Orient, qui sont beaucoup moins développées qu'elles, moins riches de vie et de doctrine.»

[2] Ces chiffres ont paru à certains exagérés. L'annuaire du clergé anglican donne environ 33 000 noms de clergymen répartis entre la Métropole et l'Empire. Si les 3000 et quelques «Papalists » représentent le quart des effectifs du clergé, il faut supposer que 20 000 « Clergy » sont occupés outre mer. Ce qui est trop. Mais même en réduisant la fraction des sécessionistes, si elle est homogène et convaincue, elle l'emporte sans doute en force sur toute autre portion ou école de pensée englobée sous l'étiquette commune de l'Anglicanisme officiel.

clergymen et leur parti étaient prêts à se rendre sans condition aux désirs du Saint-Siège, à être réordonnés, si celui-ci l'exigeait, en vertu du tutiorisme qui fait loi dans l'administration des sacrements ; s'ils ne passaient pas à l'Eglise romaine de suite, c'était seulement, disaient-ils, parce qu'ils mettaient le bien spirituel du demi-million de fidèles anglicans qui leur étaient confiés — et auxquels ils prêcheraient dorénavant la vraie foi — au-dessus de leurs propres intérêts spirituels et temporels : car « qui ose travailler pour la Réunion souffre persécution ». Enfin, ce groupe d'indépendants ou de prosélytes se représentait lui-même comme comprenant le quart du clergé anglican en Grande-Bretagne. Bientôt il rallierait à lui la majorité, les accords roumains le laissaient pressentir : « car si l'Eglise anglicane avait sincèrement et collectivement souscrit à la foi professée par l'Eglise roumaine, ainsi qu'elle semblait l'avoir fait, alors elle est obligée d'adhérer à la foi professée par le Saint-Siège, et le pas le plus difficile vers l'union est déjà franchi ».

Ces révélations reproduites dans le «Church Times» (30 octobre 1936) sous le titre énigmatique : *Reunion ?* et sans commentaire, firent sensation. En vain l'un des présidents de l'assemblée, le Rev. A. H. Baverstock, essaya-t-il de donner un sens plausible à l'anecdote : le meeting avait pour objet de célébrer le 400e centenaire du Pèlerinage de Grâce ; la résistance qu'en 1536 le laïcat fidèle avait opposée aux empiétements d'un luthéranisme étranger, devait aujourd'hui, arguait-on, transformée en offensive, aboutir à la cessation du schisme ; — il était trop tard : l'ouragan était déchaîné, et les esprits allaient se diviser en spéculant sur les chances d'un compromis, voire sur les possibilités d'un rapprochement avec Rome. Le Rev. LL. Langford-James, pionnier de l'union depuis vingt-cinq ans, croyait pouvoir discerner dans l'Eglise romaine elle-même deux tendances, ou « deux écoles de pensée ». L'une, rigide, intransigeante, désireuse de multiplier les dogmes, avide de centralisation, amateur exclusif du culte des saints et de dévotions telles que le rosaire ou la bénédiction du S. Sacrement. L'autre plus charitable, ennemie des barrières dogmatiques, concevant l'Eglise plutôt comme une fédération d'églises locales groupées autour d'un centre commun, Rome, et plus attachée aux anciennes pratiques de pitié : la messe et l'office. Des deux fractions celle-ci était la plus nombreuse, mais l'autre était la plus puissante, car elle avait su se saisir des leviers de commande. Le Révérend concluait : « Réalisons que les Ultramontains, quoiqu'ils aient la force pour eux, ne représentent pas l'ensemble de la communion romaine [1] ».

En fait le Rev. Langford-James transposait dans l'Eglise romaine des divergences d'opinion, qui se manifestaient dans sa propre Eglise. Parmi les clergymen anglicans, certains regardent le schisme comme la

[1] On couvre parfois ces tendances opposées du patronage de Manning et de Newman : cf. *Theology* XXXII (1936), p. 160. Il est inutile de signaler icique l'Ultramontanisme étant contemporain du Gallicanisme est mort depuis le Concile du Vatican.

suite fatale, le contre-coup inévitable du changement que Rome aurait voulu introduire dans la constitution de l'Eglise: la juridiction universelle étant soustraite à l'épiscopat et attribuée au Saint-Siège ; la formule étatique substituée au cadre familial d'antan, le régime de la loi remplaçant la communion (fellowship)—et cherche encore à imposer par ses procédés autocratiques, son humeur intolérante, son recours à la coaction et à la politique de la peur. Mais en face de ces clergymen il y en a d'autres, mieux éclairés, qui ont appris à reconnaître sous le développement dogmatique et disciplinaire guidé par Rome la continuité inflexible d'une même tradition: seules les fruits varient d'un âge à l'autre, mais la substance de l'arbre demeure et on reconnaît sa permanence à des signes manifestes: conciliation du conformisme extérieur, de l'assentiment intellectuel et de l'attitude intérieure d'amour et de confiance en Dieu ; promulgation de dogmes tels que l'Immaculée Conception et diffusion de dévotions telles que le Rosaire d'une part, et développement du culte liturgique, de l'esprit de communion avec les vivants et les morts, attrait grandissant de la contemplation d'autre part. Sans doute ces aspects variés du catholicisme romain ne sont pas tous tenus pour authentiques, mais le principe général qui les inspire est admis, et c'est l'essentiel. Les anglo-catholiques arrivés à cette position ne sont pas « loin du règne de Dieu ».

* * *

Le Dr H. L. Goudge, Regius professor à Christ Church, Oxford, n'est assurément pas de ceux-là. Dans une lettre assez véhémente au « Church Times » (27 novembre), il stigmatisait la faction romaine du nom de « papalist rump » et l'accusait de continuer la résistance du parti conservateur, qui, au lendemain de *Lux mundi*, ne s'était pas rallié aux progressistes, préférant se vouer à l'autorité et à l'obscurantisme plutôt que d'enregistrer les résultats de la critique rationnelle en matière biblique. Ces réfractaires ne formaient d'ailleurs, disait-il, qu'une coterie sans influence, infime minorité dans l'Eglise anglicane, ayant peu de part à sa vie et à son culte. L'importance qu'on leur attribuait venait de la phobie du modernisme: par peur du fléau qui menaçait, d'aucuns disent, minait l'Eglise officielle, on tombait dans le Romanisme ; mais c'était un autre excès opposé, sinon pire. L'auteur concluait: « Tous les « Catholiques » de l'Eglise d'Angleterre, et je l'espère, tous les chrétiens désirent une chrétienté unie et la communion avec le Siège Apostolique de Rome. Mais la soumission aux présentes revendications de Rome est une chose bien différente, et ce que nous avons vu de Rome dernièrement nous a profondément choqués [1] ».

[1] Allusion à l'attitude de Rome dans la guerre italo-abyssine, qui fut défigurée et mal interprétée en Angleterre.

Dans une autre lettre (11 décembre), qui répondait à ses contradicteurs, le Dr Goudge sommait les « Papalists » de se faire connaître et de présenter de leur position une défense raisonnable, doctrinalement et moralement soutenable. C'est qu'en effet, si depuis 1866 le clergé anglican n'est plus tenu d'accepter le détail des XXXIX articles de Religion, il demeure lié par la teneur générale de ces articles auxquels il a souscrit lors de son ordination et obligé par conséquent d'adopter la position commune de l'anglicanisme, qui s'est muée en anti-romanisme. Force était donc aux clergymen suspects, taxés d'insincérité, de manque de loyalisme envers leur Eglise, de déclarer, s'ils voulaient se disculper, ou qu'ils n'avaient pas jadis accepté d'obligation semblable, ou qu'ils blâmaient à présent les calculs des romanisants [1].

Mis en face de ce dilemme les « Papalistes » pouvaient se dérober en répondant, comme ils firent, que si le XXXVIIe article déniait à l'évêque de Rome la juridiction sur l'Angleterre, c'était au titre purement civil [2], que si l'on voulait discerner la doctrine authentique de l'Eglise anglicane sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, il suffisait d'interroger les premiers Conciles, Chalcédoine et déjà Ephèse, que cette Eglise faisait profession de reconnaître, enfin que des deux partis, l'un qui par souci de traditionalisme restait attaché au Siège de Pierre comme au centre visible de l'unité, et l'autre qui par un rationalisme biblique intempérant s'exposait aux pires errements du modernisme, il n'était pas sûr que le second fût innocent, le premier parjure. Quant aux noms et au nombre, les *Papalisls* y attachaient moins d'importance qu'à la force de la vérité qui militait pour eux.

Quelle que fût d'ailleurs la portée de l'incident de Caxton Hall, leurs adversaires ne pouvaient se dissimuler qu'il existait au sein même de l'anglicanisme, non seulement un mouvement entraînant des individualités

---

[1] Ces lignes étaient rédigées queand le Dr Goudge a fait connaître les résultats de sa petite enquête (lettre au *Church Times*, 1er janvier 1937). Le nombre des « Papalists » demeure incertain. Les « Mille seize » clergymen, dont il a été fait mention, se décomposeraient en trois classes : *a)* ceux qui acceptent de plein gré la position doctrinale du Conseil de l'Octave pour l'Unité ; *b)* ceux qui sont en sympathie générale avec lui ; *c)* ceux qui sont désireux de prier pour la réunion avec Rome. — Ces divisions correspondent à celles que nous indiquons ci-après. — La majorité des « Mille seize » appartiendrait à la dernière classe. C'est dire que le gros des zélateurs de l'unité sont plutôt des « Intercessionists » (At. Riley). Bien plus, les autres, travaillant « au retour en corps de l'Eglise d'Angleterre à l'Union avec le Siège Apostolique plutôt qu'à son absorption dans l'Eglise Romaine telle qu'elle est à présent » mériteraient d'être appelés « Reunionists » plutôt que « Romanists » ou Romanisants.

[2] D'après l'explication autorisée qu'en donne l'évêque Forbes, aux termes de cet article, « l'évêque de Rome, *Pontifex Maximus*, n'a pas de juridiction dans ce royaume d'Angleterre — il n'est pas dit dans l'Eglise d'Angleterre, mais dans ce royaume (realm)... C'est une affaire civile, le sujet de tout l'article est le magistrat civil, donc ce doit être une juridiction civile. A prendre l'article tel qu'il est, il ne touche pas à la question de la πρωτεία scripturaire de saint Pierre, ou même cette πρεσβεία reconnue par les premiers conciles à ses successeurs sur le Siège de Rome. A cette opinion rapportée par le Dr Langford-James, le Dr Goudge lui-même n'est pas loin de souscrire. Il la juge en effet « tenable, though questionable ».

vers Rome, mais des organismes même d'union, qui au vu et au su de tous, recommandaient à leurs membres, comme la solution sinon toujours la plus opportune, du moins la plus convenable et la plus vraie, le ralliement à la chaire de Pierre. Ainsi le « Church Unity Octave Council »[1], qui groupe à présent trois sortes d'adhérents: les uns qui s'efforcent de promouvoir l'observance de l'Octave, les autres qui s'accordent avec les vues du bureau et s'engagent à en être les promoteurs ; enfin ceux qui acceptent sans réticence ses positions dogmatiques. Or que sont celles-ci ? Nous retrouvons la thèse que nous venons d'exposer. Le Conseil se laisse guider par trois axiomes: 1. la conversion du monde dépend de l'unité visible de l'Eglise; 2. Notre-Seigneur a pourvu au maintien de cette unité par l'institution d'un organe visible d'unité: tête visible du corps visible de l'Eglise, selon cette parole: Tu es Pierre, etc. (Matth. XVI, 18); 3. Les décrets dogmatiques, qui concernent la suprématie du successeur de Pierre et son infaillibilité dans la foi et la morale, quoique non sujets à revision, sont cependant susceptibles d'explication et de plus ample définition, qui rendrait leur acceptation en bloc par tout fidèle bien disposé (catholic-minded) inévitable.

Avec moins de précision dans le détail, c'est le même désir de conformisme non plus seulement rituel, mais dogmatique, qui inspire la « Society for promoting Catholic Unity » fondée le 20 janvier 1936[2] pour la cessation du schisme et la réconciliation en corps de l'Eglise d'Angleterre avec Rome. Cette association ne groupe que des prêtres ; au lieu de chercher comme les ritualistes à reconquérir le terrain perdu en introduisant un à un dans leurs sacristies et leurs églises tous les meubles, ornements, cierges et encens de l'Eglise romaine, quitte à heurter l'opinion publique et à braver les remontrances des évêques, ils préfèrent travailler à l'union par la voie dogmatique, à partir de cette vérité de foi: « que le Saint Père est le centre divinement institué de l'unité catholique ». Ce faisant ils ne se croient pas pour autant parjures, mais plutôt ils sont réalistes, fidèles à la tradition anglicane dégagée par les Tractariens de sa gangue érastienne. Cette tradition, en effet, qui plonge ses racines dans l'histoire, ramène à Rome comme au centre et à la source de l'unité les trois branches qui en sont issues par un schisme funeste: anglicanisme, orthodoxie et

---

[1] Cette octave s'écoule, comme on sait de la Fête de la Chaire de St-Pierre à Rome à la conversion de saint Paul. Il est déjà remarquable qu'elle ait pour *terminus a quo* une fête qui ne figure pas au calendrier anglican et qui symbolise la vérité qu'il s'agit précisément de faire triompher dans les esprits. Mais mieux encore: l'Octave étant célébrée également par les deux communions, anglicane et catholique, elle fournit aux fidèles des deux Eglises l'occasion de se rencontrer et de la façon la plus efficace peut-être, dans la prière et le Cœur de Jésus. Nous la recommandons à l'attention et à l'intention de nos lecteurs. A cette octave participent officiellement aujourd'hui près d'un millier de clergymen anglicans. On ne la confondra pas avec la « Novena for the Reunion of Christendom » qui se déroule de l'Ascension à la Pentecôte et qui est patronnée par la « Church Union ».

[2] Par dédoublement de la « Church Unity Octave ». Le Rév. Corbould dirige la nouvelle association; le Rév. Fynes-Clinton assume la direction de l'Octave.

catholicisme romain. La logique est donc de leur côté et non du côté des esprits prévenus qui, comme le notait récemment M. Arnold Lunn: « sympathisent instinctivement avec toute attaque portée contre cette Eglise que d'après leur propre théorie ils devraient regarder comme une branche de l'Eglise à laquelle ils appartiennent ».

* * *

Car telle est bien la croyance qui fait le fond de toutes les déclarations publiées par tous ceux qui se targuent de représenter l'orthodoxie anglicane. Le manifeste qu'on va lire — le dernier en date — qui fut suscité par la polémique avec les romanisants, nous permet de fixer la position actuelle de cet anglicanisme de bon ton, longtemps qualifié de *via media* entre Wittemberg et Rome.

Nous réaffirmons notre conviction, disent les signataires, que l'*Ecclesia anglicana* est une partie authentique de l'Eglise de Jésus-Christ, une, sainte, catholique et apostolique; qu'elle s'accorde dans ses ordonnances avec le système catholique traditionnel selon les éléments fondamentaux: Foi, ministère, sacrements et culte, que sa liturgie, quoiqu'imparfaite, contient tous les éléments essentiels d'un rite eucharistique valide. C'est pourquoi nous sommes fermement résolus à vivre et à mourir dans sa communion et vouons une obéissance sincère et canonique à l'autorité ecclésiastique, librement constituée et administrée synodalement.

Croyant que l'Eglise est une, nous prions pour l'union de la chrétienté et souhaitons vivement la restauration de la communion visible entre tous ceux qui professent la même foi, sont fortifiés par les mêmes sacrements, en appellent aux mêmes Ecritures et possèdent le même ministère apostolique.

Tout en reconnaissant et affirmant que, de par la Providence de Dieu *(de providentia Dei)* une primauté d'honneur et de direction *(leadership)* a été attachée, dès l'antiquité au Saint-Siège avec comme corollaire, une responsabilité s'étendant à l'Eglise entière du Christ, et [tout en admettant] que ce point doit prévaloir dans l'Eglise réunie, nous croyons que les présentes revendications papales, savoir le droit à la suprématie sur les Conciles généraux de l'Eglise, ou à la juridiction immédiate dans chaque diocèse de la Chrétienté, ou à l'infaillibilité dans toutes les décisions *ex cathedra* concernant la foi et la morale, sans qu'intervienne le contentement de l'Eglise, ne possèdent pas l'autorité œcuménique.

Nous désirons l'unité avec toutes les communautés du peuple chrétien qui, tout en croyant avec nous en la Trinité sainte et indivise, n'acceptent pas encore dans son intégrité la Foi et les Ordres de l'Eglise historique; nous les regardons comme des compagnons de travail (qui collaborent avec nous) à l'établissement du règne de Dieu, et (nous aident) dans la résistance aux attaques dirigées contre la foi et la morale chrétienne; nous nous réjouissons de constater que la bénédiction de Dieu a accompagné leurs ministères, et nous prions pour leur retour à l'unique bercail.

Convaincus que l'union devrait commencer dans nos propres rangs, nous désirons faire tout le possible pour fortifier les liens de fraternité qui nous unissent avec nos frères dans la communion anglicane. Tout en maintenant fermement avec les Tractariens que la Tradition catholique représente le véritable esprit de l'Eglise d'Angleterre, c'est notre but, comme c'était le leur, d'agir par la persuasion, et non par la contrainte, et de garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix.

Finalement, conscients de nos propres imperfections, nous renouvelons ici notre consécration au service de Dieu et de son Eglise et exprimons le vœu d'être débarrassés de toute controverse et dissension afin de pouvoir nous dévouer entièrement à notre œuvre véritable: la conversion des âmes à Jésus-Christ et l'extension de son Royaume.

En somme, aux termes de cette déclaration, l'Eglise anglicane prétend toujours à l'apostolicité, elle rejette les revendications actuelles du Saint-Siège et s'en tient, en ce qui concerne la primauté, à l'attitude des vieux Gallicans avant le Concile du Vatican; en revanche, elle ne répugne pas à faire des avances aux *Free Churches;* elle fait des vœux assez platoniques pour l'Union et déclare vouloir s'abstraire désormais des considérations dogmatiques pour se donner plus entièrement à sa tâche missionnaire et apostolique. Cette profession de foi fut signée par vingt-quatre clergymen; il suffit de citer les noms de L. A. Matthew, Russel D. Marchall, H. Thorndike Schaw, L. S. Thornton, etc., en tout trois membres seulement de la Church Union (héritière de l'œuvre de Lord Halifax). Le « Church Times » (8 janvier) approuva le manifeste comme conforme à son programme de toujours: « Nous accueillons cordialement cette Déclaration, dit-il, à la fois pour ce qu'elle affirme et parce qu'elle évite soigneusement toute exagération et excès (la Via Media!)[1]. Elle représente le catholicisme dans lequel l'Occident et l'Orient sont unis. Nous n'avons jamais cessé de déplorer l'influence de Pie IX et des décrets du Vatican. Mais aucune réaction contre les décrets du XIX^e^ siècle ne devrait empêcher de reconnaître franchement l'ancienne tradition du primat, alors même que nous ne pouvons (lui) reconnaître une infaillibilité. Nous avons la certitude que les prêtres qui ont signé cette déclaration représentent la grande majorité des anglo-catholiques, clercs et laïques ».

La controverse gravite donc aujourd'hui non plus autour de Trente, mais autour du Vatican; il semble que même la portion réfractaire de l'Anglicanisme ne fasse plus de difficulté à admettre que la Réforme opérée par le Concile de Trente est un bienfait dont leurs ancêtres, en faisant schisme, se sont indûment frustrés. Reste à absorber pareillement, si

---

[1] On notera l'attitude curieuse du *Church Times* dans toute cette affaire. Le 21 août précédant, publiant une déclaration du doyen de St-Paul de Londres à la « Modern Churchmen's Conference »: « Nous sommes désireux de renverser les barrières que les âges précédents ont érigées entre les communions chrétiennes », il y souscrivait, disant: « Cet admirable désir mérite la plus large approbation » (Editorial), et ajoutant même: « On ne manquera pas de reconnaître franchement le service rendu à la vérité et au sens commun par le Concile de Trente dans sa répudiation de certaines expressions unilatérales auxquelles les Réformés étaient trop adonnés ». Etait-il question quelques semaines plus tard de renverser effectivement ces barrières et de revenir à l'enseignement du Concile de Trente, il condamnait sans merci ceux qui osaient le soutenir: « Ils n'accordent aucune valeur à l'ancienne Tradition catholique de liberté constitutionnelle et intellectuelle, disait-il, ni à l'ancien principe catholique selon lequel l'autorité chrétienne est basée fondamentalement et avant tout sur la reconnaissance de la vérité rationnelle; ni à l'ancien axiome catholique que le loyalisme (envers l'Eglise) s'affirme dans l'obéissance à un régime synodal » (Editorial du 6 novembre 1936).

l'on me permet l'expression, les décisions du Concile du Vatican. La majorité des anglicans ou même des anglo-catholiques, nous dit-on, s'y refusent ; mais nous savons qu'une minorité s'est prononcée ouvertement pour les décisions de Trente, et nous croyons qu'elle n'est pas éloignée d'appliquer le même traitement à celles du Vatican. Quelle sera donc notre attitude envers eux ?

III

Devant de si généreux efforts, devant ces avances, cette main tendue, il serait odieux que les catholiques — et je pense aux catholiques anglais surtout — reculent ou même restent inactifs, s'enferment dans le silence et l'inertie. Le schisme est faute contre la charité, notre charité doit le pallier, or, c'est un des traits les plus nobles de cette charité décrite par saint Paul (I Cor., XIII) de savoir oublier et pardonner, de se déprendre de son point de vue et de s'ingénier à tous les rapprochements salutaires. On m'excusera d'accuser ce trait ici : c'est qu'il y a dans la voie de la Réunion deux sortes d'obstacles qu'il est au pouvoir de l'homme d'écarter — le troisième il appartient, nous le dirons ensuite, à l'Esprit de Dieu de le renverser.

Ce sont d'abord les difficultés historiques qui sont à l'origine du schisme, plaies que sa prorogation même n'a fait qu'envenimer davantage. Au point de l'histoire où nous sommes parvenus, les difficultés se groupent sous deux chefs d'accusation, dont l'un est dirigé contre les catholiques : l'état défectueux de l'Eglise en Angleterre au XVI^e^ siècle, simonie, superstition, abus du for et de la fiscalité ecclésiastique, confusion des deux pouvoirs, etc. ; — l'autre se dresse contre les Anglicans, savoir le schisme lui-même, l'usurpation d'un pouvoir confié au Pape et les persécutions subséquentes contre les fidèles de l'obédience romaine. — Aux uns et aux autres, on demande de ne pas se souvenir des griefs passés, aux Catholiques d'oublier qu'ils ont été persécutés, parce que d'abord, ils ont été pécheurs et que le schisme et la persécution furent peut-être les moyens providentiels dont Dieu se servit pour visiter son Eglise ; aux Anglicans d'oublier qu'ils ont été lésés un moment dans leurs biens et leurs droits légitimes — avant le schisme s'entend —, parce qu'ils ont été ensuite également pécheurs, schismatiques, hérétiques même et persécuteurs. L'oubli de la genèse historique du différend et des éléments humains, trop humains, qui l'ont entretenu, c'est comme un baume apposé sur des yeux chassieux, afin qu'ils s'ouvrent à la lumière et regardent avec tranquillité et sérénité les vraies situations en présence, les vraies valeurs en jeu. Ici il devient urgent de sortir de soi, de prendre contact, de connaître l'autre tel qu'il est et non tel qu'il a été ou tel qu'on le représente ; et comme toute connaissance comporte objectivité, il faut aussi se prêter à l'objet par la sympathie, l'esprit de compréhension qui permettra de discerner le vrai du faux, de retenir le grain et de chasser la paille. Car ce triage, s'il ne

s'opère pas automatiquement dès ici-bas par une sorte de sélection historique gouvernée par la Providence, doit être fait de main d'homme, et des apologètes tels que saint Augustin [1] ne répugnaient pas à cette tâche.

Quant au reste: la pierre d'achoppement doctrinal, je l'ai dit, il est au pouvoir de l'Esprit-Saint et de lui seul, de l'écarter du chemin. Mais ici encore, et tout en maintenant la souveraine liberté de l'Esprit qui souffle où il veut, il semble que les causes secondes ne doivent pas demeurer inactives, et voici de quelle manière il semble qu'elles doivent agir et procéder. La grande majorité des Anglicans espèrent, attendent en ce moment une formule dépassant l'Anglicanisme, et même les différences confessionnelles existant dans la chrétienté occidentale — car en dépit des coquetteries des dignitaires anglicans à l'égard des Orthodoxes, c'est avec l'Occident beaucoup plus qu'avec l'Orient que jouent les affinités anglaises. Cette formule on la symbolise par le mot: *Catholicisme non-romain*, par un reste d'esprit schismatique, mais l'accent est manifestement sur le premier terme du binôme et non sur le second. Omettons celui-ci, si vous le voulez bien: que reste-t-il sinon un Catholicisme coïncidant avec le nôtre, que l'on croit pouvoir élargir, agrandir, approfondir jusqu'à ses vraies dimensions. C'est ici que la tâche du Catholique romain s'insère: docile à l'appel de Rome même, il doit revaloriser dans son programme et son activité toutes les valeurs du Catholicisme, dont certaines ont paru oblitérées, quand au souci de l'expansion et de la croissance a succédé celui de la conservation et de la défense. Dans un tel catholicisme, dont le Catholicisme romain présente actuellement la seule image véritable, authentique [3], mais toujours susceptible de progrès et d'enrichissement, les différences qui séparent les communions schismatiques sont confondues et éliminées; les éléments bons qui ont survécu en elles à l'époque du temps et du schisme sont retenus et intégrés dans la tradition catholique, surtout cultuelle. Au lieu de la rencontre à mi-côte, où s'épuisent les partisans hétérodoxes de l'unité, cherchant à confronter Ordres et Ordres, formulaires et formulaires pour en tirer une formule d'accord, c'est la rencontre au sommet, l'union réalisée par en haut, stable et définitive, parce que dominée par le principe de la communion au Siège apostolique.

* * *

Que nous ne soyons pas loin d'aboutir à ce point de rencontre, j'en découvre l'indice dans deux faits: d'abord le fait qu'une Eglise « fondée

---

[1] Dans ses opuscules contre les Donatistes: voir en particulier De Unico Baptismo, c. 3-5.

[2] Cf. *Northern Catholicism*, edited by N. P. WILLIAMS and Ch. Harris (S.P.C.K. 1933), pp. I-XV et W. A. WISSERT' HOOFT, *Le Catholicisme non-romain*, Paris, Cahiers Foi et Vie, 1933.

[3] C'est ce que n'ont vu, ou n'ont pas voulu comprendre les partisans du Pan-Christianisme condamnés dans l'Encyclique *Mortalium Animos* (1928).

sur un divorce» se soit refusée à quatre siècles d'intervalle à bénir un second divorce qui, en consolidant le trône, aurait appuyé aussi l'autel et servi les desseins de la propagande anglicane dans l'Empire. Il apparaîtra peut-être avec le recul du temps qu'en cette semaine historique du 1er au 7 décembre 1936 l'Eglise anglicane en revendiquant sa liberté et son indépendance spirituelle, a sacrifié, coupé le lien qui la rattachait à la couronne et à l'Empire. Que ce dénouement intervienne ou pas, il est manifeste que l'attitude de Canterbury en cette affaire diffère notablement de sa complaisance de jadis à l'égard du roi. En un mot, *Canterbury a changé.*

Ensuite: si l'on a pu se prévaloir jadis des quelques abus qui s'étaient glissés dans l'administration romaine, dans la liturgie et le culte catholique, la cessation de ces abus supprime le grief, que dis-je, la floraison des vertus et pratiques opposées incite à l'admiration et à la réconciliation. C'est ainsi qu'il convient aux vrais fidèles et fils de l'Eglise de remonter le cours de l'histoire et de réparer le mal à sa source: « La Réforme contenait un lot de revendications dont beaucoup étaient justes et bonnes. Il y avait le désir d'abolir les abus manifestes, tels que simonie et autres formes du trafic spirituel, certaines superstitions indubitables aussi; c'était encore le besoin d'une participation plus réelle du laïcat à la vie de la grâce, s'exprimant par la communion fréquente, grâce à la réforme liturgique et à l'importance rendue au culte communautaire [1] ». Or, toutes ces institutions ont été restaurées depuis lors par l'Eglise romaine, et mieux assurément que dans les Eglises issues de la Réforme et le Schisme — l'Action Catholique elle-même est une collaboration du laïcat à laquelle les Réformateurs n'avaient jamais songé ! — et elles s'épanouissent actuellement dans toutes leurs vertus. Peu à peu la raison d'être apparente, le prétexte et l'occasion du schisme disparaît: tout rentre dans l'ordre, et les schismatiques eux-mêmes se trouvent « at home » dans l'Eglise qu'ils avaient quittée il y a quatre siècles. C'est le miracle de l'Esprit de Dieu, qui manifeste le mystère du Corps du Christ en voie de perpétuelle croissance et amélioration, qui progresse par assimilation de toute ce qui pense, de tout ce qui sent, de tout ce qui vit chrétiennement à la surface du globe.

* * *

Mais on nous objecte: « L'union par absorption est une fausse méthode, car elle suppose que la vérité du christianisme réside entièrement d'un côté, et implique le refus d'admettre que le Saint-Esprit a enseigné à l'autre aucune vérité valable [2] ». Sans doute nous ne pouvons admettre que la vérité se trouve également des deux côtés — ce libéralisme funeste

[1] Henry St. JOHN, O.P., dans *Theology* XXX (1935), p. 331.

[2] Cf. *Intercommunion,* by A.-G. HEBERT, S.S.M. chap. IX, p. 121 (cité dans *Theology,* ibid., p. 328-9.).

a été condamné par l'Eglise —, mais nous ne faisons pas de difficulté à reconnaître que l'Eglise anglicane ou orthodoxe aussi longtemps qu'elle fut unie à Rome, possédait la vérité, et que le schisme tout en la retranchant de la communion avec le Siège de Pierre et en la détournant de la voie du salut, n'a pourtant pas enlevé tout le dépôt de vérités qui par un lent progrès de la conscience chrétienne, guidée par le Saint-Esprit, s'était accumulé ici ou là et puis maintenu, sinon accru, dans l'enseignement théologique ou le culte liturgique. C'est pourquoi aux pasteurs luthériens qui, récemment, revenaient à l'unité catholique, on n'imposait guère d'autres conditions que la reconnaissance du Primat, la réordination et le célibat des prêtres [1]: la protestation avait cessé, aussi bien, nous l'avons dit, elle n'aurait pu se prolonger sans se démentir elle-même, elle n'avait plus de motif apparent de se produire, et donc plus d'excuse; la communion Catholique recouvrait et absorbait tous les élémeuts autochtones, l'usage liturgique de l'idiôme national, les chants populaires luthériens, et même les préoccupations idéologiques luthériennes, dans la mesure où elles sont compatibles avec le dogme catholique [2]. Par ailleurs sur les vérités essentielles et définies, s'imposant à la foi de tous les fidèles, aucun compromis possible. Ici, et les Anglicans seraient les premiers à nous le reprocher comme un crime, compromission signifie lâcheté. Un tel exclusivisme, loin de paraître outrancier et arrogant, est aujourd'hui universellement apprécié, même dans les confessions luthériennes qui en feraient volontiers un signe de la véritable Eglise [3].

Reste que nous ne voulons pas reconnaître la grâce de Dieu sur les Orthodoxes, ou les Anglicans et les Luthériens. Cette instance est répétée par les Anglicans, qui faisant fonds sur l'expérience religieuse, constatent autour d'eux, même parmi les dissidents (Free Churches) les mêmes signes de l'appel divin, les mêmes fruits de piété et de charité. De là ils sont induits à faire bénéficier le « ministère » des Free Churches d'un traitement de faveur à peu près égal au leur et soit à le déclarer authentique par l'Esprit, soit à contester la nécessité de l'origine apostolique en tout ministère valide.

---

[1] Cf. *Deutsche Evangelische Christen auf dem Wege zur Katholischen Kirche : Akten und Abhandlungen,* von Dr. KARL THIEME, Verlagsanstalt Neue Brücke, Schlieren-Zurich, 1935.

[2] D'après V. WHITE, *Blakfriars,* avril 1935, p. 276, qui résume ainsi la dernière conclusion de la commission théologique d'enquête nommée par le Card. Schulte: « Firally, it is pointed out that problems arising from the petitionners' wish to continue to occupy themselves with the ideological inheritance of the Reformers and their followers is not a serious one. In practice it will be a problem only for the first generation, and then only for the more learned among them. » Il y aurait lieu de préciser un peu en quoi consiste cet « héritage idéologique des Réformateurs » qui est laissé aux convertis de la première génération. Quoiqu'il en soit de ce point, les concessions faites au pasteur Thieme et à son groupe, si elles sont réelles et agréées par Rome, indiquent que l'on est enclin à accueillir avec condescendance et bienveillance toute demande légitime: on aurait tort cependant, croyons-nous d'ériger en loi générale ce qui n'a pu être qu'une solution conseillée par les circonstances du cas. Chaque cas est à juger selon ses mérites.

[3] Cf. HERMANN DIEM, *Die Substanz der Kirche* (Bekennende Kirche, H. 27). München, Kaiser, 1935, p. 7.

Ici encore, nous répondrons à l'objection par une distinction: si reconnaître l'efficacité de la grâce de Dieu dans l'âme d'un frère séparé équivaut à admettre la validité de l'ordination qu'il a reçue ou de celle du ministre auquel il s'adresse, *nego*, nous le nions: mais si, mise à part la question de validité des Ordres et de la consécration de l'Eucharistie, il s'agit seulement d'admirer le rayonnement de la grâce de Dieu hors de l'Eglise catholique visible, cela nous l'accordons d'autant plus volontiers que nous savons la proposition contraire condamnée et que nous enseignons comme un axiome: *gratia Dei non alligatur sacramentis*. Bien plus, nous serions inclinés à croire que les Anglicans, les Russes, etc. qui se conduisent en chrétiens, appartiennent vraiment à l'Eglise catholique visible, dans laquelle ils ont été baptisés, de laquelle ils n'ont jamais entendu sortir, encore que leur appartenance ne soit pas visible, visiblement manifestée. Membres invisibles de l'Eglise visible, tel est leur état civil sur nos registres; ils sont nôtres au même titre, davantage même que les faux frères qui se cachent dans les rangs des catholiques.

Ici encore c'est le mystère de l'Eglise, dans sa compréhension totale, qui se découvre: « Et de plenitudine eius *omnes nos* accepimus, et gratiam pro gratia ». A des degrés divers pourtant et avec des orientations variées. Les catholiques reçoivent — par le canal des sacrements, la grâce qui les fait être surnaturellement et persévérer, progresser dans cet être surnaturel; les dissidents reçoivent au baptême (administré validement) une grâce pareille, et *les grâces subséquentes, travaillant dans le sens de la grâce première, leur permettront un jour*, avant leur mort certainement, si du moins ils sont dociles, *de reconnaître la communion visible* sur laquelle ils ont été entés et dont ils vivent à leur insu. C'est pourquoi si, au milieu des dangers de l'heure présente Rome, se tourne vers ses membres humbles et souffrants et leur demande de la protéger contre les excès de l'impiété et du vice, dans l'œuvre de Réunion, elle fait confiance à la grâce de Dieu et aux âmes d'élite emplies de cette grâce qui vivent au sein des communions rivales: elle sait que là où règne la charité, là aussi règne l'unité et que l'unité visible ou invisible n'a en définitive qu'un principe: le Christ qui a institué Pierre son vicaire.

12 janvier 1937.

VINCENT-M. POLLET.

„Qui Seminant in Lacrymis"

O vies,
Vies dépouillées et en apparence inutiles,
Vies des reclus, vies des bannis, vies des malades,
Vies mutilées, brisées, perdues,
Vécues en marge et du monde et des hommes ;

Cœurs qui voudraient se donner et dont ne veut personne,
Bras qui s'ouvrent pour l'étreinte et se referment sur eux-mêmes,
Mains oisives,
Fronts las, qui ne connaissent plus la douceur des caresses,
Esprits plus las encore, infertiles jachères,
Yeux brûlés, voix éteintes ;

Qui dira vos secrets, qui dira vos combats,
Qui comptera vos pleurs ?

Ceux qui parfois vous côtoient, affairés,
Vous jettent en passant l'aumône d'un regard,
Mais sans comprendre et sans savoir vos peines
Et que la soif qui vous torture
N'est pas de recevoir, mais de donner
Et que, si nul n'accueille votre don,
Vous périrez.

O solitaires,
Vos énergies, longtemps comme des arcs tendues,
Sont près de se briser ;
Et le flot noir du désespoir
Monte sous le ciel implacable.

O vies misérables, vies gâchées, talents perdus,
Folie, sottise !
A quoi bon cette perte et pourquoi ?
O gouffres, ô clameurs, ô cris désespérés, n'avez-vous point de sens ?
Ou peut-être l'abîme invoque-t-il sans le savoir un autre abîme ?
La nuit appelle-t-elle une autre nuit qui, comme le jour, resplendisse ?

— « Chimères, siffle une voix dans l'ombre,
Espoir d'esclave implorant vainement
L'impitoyable maître qui le tient enchaîné.

Ah ! plutôt, frère, dans un viril et méprisant silence étouffant toute [plainte,
Et refusant de ployer les genoux
Attends stoïquement et sans faiblir la mort.

Ou bien révolte-toi,
Brise ta chaîne, rends-toi libre.

Alors, sur les pas du Titan Porte-Feu
Entassant Pélion sur Ossa,
Nous irons, pleins d'audace
Ravir la flamme au Tout Puissant,
Et nous rendrons la lumière aux vivants. »

Arrière, Tentateur !
Mensonge ! Damnation !
Non, non, ce n'est pas nous qui, dans l'orgueuil et la révolte
Escaladons le ciel ;
C'est Dieu
Qui déchirant le ciel descend ;
C'est lui qui vient et qui se charge de toute la douleur du monde ;
Ces deux poutres en croix, sous le poids desquelles, par trois fois, il [s'abat
Avant d'y être ignominieusement cloué,
Suspendu.

O bois, planté dans la terre, et qui portes,
Impuissant, inutile (en apparence),
Celui par qui sont toutes choses,
Le Verbe incréé qui voulut prendre chair
Pour souffrir et mourir et racheter le monde,
Et pour dès lors donner un sens
A toute souffrance et à toute mort acceptée pour Lui,
En union avec Lui :

O Crux, ave, spes unica !

Voici que dans les vies perdues, les vies cachées,
Les humbles et douloureuses vies qui se consument, lumignons fumeux,
Pour Dieu seul,
Le Divin Moissonneur va, glanant,
Afin qu'au dernier jour ceux qui jettaient en pleurant leur semence,
Apportent en chantant dans la maison du Père,
La moisson qui dans leur âme aura levé
Pour Dieu seul.

R. W.

Bibliographies.

Revues.

ETUDES CARMÉLITAINES, avril 1937, Desclée de Brouwer, Paris; deux volumes par an; prix de l'abonnement pour l'étranger, 40 fr. français.

Dans ce dernier cahier des « Etudes Carmélitaines », signalons des études de Jacques Maritain sur *Le discernement médical du merveilleux*, du R. P. Louis de la Trinité, sur *La nuit de la Foi*, sujet absolument central dans la doctrine de saint Jean de la Croix, du Prof. E. de Greeff sur *Drame humain et « mystiques » humaines* (il s'agit des mystiques de Hitler et de Mussolini), de Denys Gorce sur *L'assentiment dans Newman*, etc.

Les « Etudes Carmélitaines » en sont à leur 22e année. Depuis 6 ans, sous la direction sûre, intelligente, large, du R. P. Bruno de Jésus-Marie, l'auteur du *Saint Jean de la Croix*, de *La vie d'amour de saint Jean de la Croix*, de *L'enfant et la voie d'enfance*, les « Etudes Carmélitaines », spécialisées dans les études de psychologie religieuse et de théologie mystique, sont devenues une des revues qui font le plus d'honneur à la science catholique. Elles viennent de recevoir de S. E. le Cardinal Pacelli un magnifique témoignage que nous nous faisons une joie de transcrire.

« ...Ce fut en effet une initiative des plus judicieuses que d'élargir comme vous le fîtes, il y a six ans, le champ d'action de ce périodique, en étendant son objet à tout le domaine de la psychologie religieuse; et d'ailleurs l'accueil même qui a été fait aux « Etudes Carmélitaines » sous leur nouvelle forme suffit à montrer combien cette transformation était opportune et combien elle a été appréciée de tous ceux qui s'intéressent à la vie profonde de Dieu dans l'âme chrétienne.

« La haute compétence des rédacteurs que vous avez appelés à y collaborer, le sérieux et l'originalité des questions qui y sont traitées, la sûreté de la documentation, sont autant de facteurs qui en rehaussent singulièrement le prix, facteurs auxquels les qualités extérieures de présentation ne font qu'apporter le plus heureux complément.

« Vous savez assez, mon Révérend Père, en quelle estime le Souverain Pontife tient toutes les publications d'un intérêt vraiment scientifique, surtout quand elles sont aussi directement orientées vers le bien des âmes et le service de l'Eglise.

« Aussi se fait-Il une joie de bénir le travail si sagement dirigé et mené à bien en ces six dernières années, et son désir est que cette bénédiction soit en même temps un encouragement à une diligente continuation de l'œuvre si heureusement poursuivie jusqu'à ce jour. »

REVUE THOMISTE, mai-juin 1937, Desclée de Brouwer, Paris.

La Revue Thomiste en est à sa 45e année. Mais elle vient de se renouveler comme il y a six ans les « Etudes Carmélitaines ». Et c'est encore grâce à MM. Desclée de Brouwer, que cette transformation a été possible.

Dans un premier article le R. P. Garrigou-Lagrange expose la *distinction entre grâce efficace et grâce suffisante* en la ramenant à ses premiers principes. Ecrite dans un style limpide, cette étude jette pourtant l'intelligence au sein des plus hauts et des plus terribles mystères celui de la prédestination et de la réprobation. Puis une admirable étude, de plus de 30 pages, de Jacques Maritain, intitulée *Action et contemplation :* « Le débat de l'action et de la contemplation n'intéresse pas seulement la vie personnelle de chacun de nous, il intéresse aussi, et d'une façon foncière, la communauté humaine et le destin des civilisations. Il marque la ligne de partage des eaux, c'est lui qui impose le choix primordial selon lequel les familles humaines et les grands mouvements de l'histoire comprennent leur vocation et décident de leur destinée, et se classent aussi dans la hiérarchie des formes culturelles. Nous savons assez à quel point l'Orient affirme sa vocation contemplative et en tire gloire, tandis que l'Occident déclare avec non moins d'orgueil, — un orgueil qui commence à singulièrement souffrir, — avoir choisi pour l'action. Est-ce suffisant pour affirmer purement et simplement que l'Orient c'est la contemplation, l'Occident l'action ? Il y aurait beaucoup de simplisme dans une telle affirmation. Les choses disent moins facilement leur secret, et il se pourrait que l'activisme occidental fût une forme dégénérée, émouvante encore dans son agonie et dans son malheur, d'un sentiment jadis in-

comparablement vrai de la vie et des valeurs humaines... » On voit dans quelle perspective la question est posée et quels problèmes les textes de saint Thomas seront appelés à éclairer. D'autres études sur la *Recherche philosophique, La foi théologale,* etc., un texte de Çankara traduit et annoté par Olivier Lacombe, etc.

Ce numéro est plein de richesses. L'esprit des premier fondateurs de la Revue Thomiste est ici présent. Mais il a passé dans une génération profondément accordée aux désirs de notre époque.

Voici comment on nous présente la tâche de la nouvelle revue:

« Au début de sa fondation, presque seule en France à représenter les études thomistes, la R. T. devait faire face à de multiples besoins. La création de nombreuses revues spécialisées qui ont précisé leur compétence propre aux divers domaines des sciences religieuses et philosophiques, la libère de tout ce qui n'est pas la mission pour laquelle elle a été fondée et vers laquelle elle doit tendre comme vers un idéal directeur: *une œuvre scientifique de doctrine par la mise en valeur dans tous les ordres des principes du Docteur Angélique.*

« Etude de Dieu tel qu'il est en soi, à la lumière de la Révélation qu'il nous a faite de lui-même, la recherche théologique doit être orientée, au-dessus d'un souci de vulgarisation superficielle et au-delà même d'une pure technicité de forme, vers l'approfondissement et l'intime pénétration des réalités divines, par la contemplation de ce qu'il y a de plus vivant dans l'œuvre de saint Thomas, sur Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, la vie intérieure prélude de celle du ciel. La *Revue Thomiste* doit donner cette note pour aider à conserver une connaissance éclairée et vivante des grands mystères de la Religion. »

Théologie et Spiritualité.

H.-D. Noble, O. P., *La vie pécheresse,* 1 vol., in-8° de 426 pp. Paris, Lethielleux.

Les ouvrages de morale du R. P. Noble connaissent un vrai et légitime succès. Solides et très accessibles commentaires des traités de la *Somme Théologique* de saint Thomas, ils témoignent aussi d'une connaissance sérieuse de la psychologie moderne et du souci constant d'utiliser cette science pour le plus grand bien de la théologie morale. La langue a peu de raffinement et d'éclat, mais la lecture est agréable et l'intelligence de la doctrine facilitée par l'abondance des exemples. Outre le beau volume *L'amitié avec Dieu* (chez Desclée de Brouwer), le P. Noble publie à lui seul une collection « La vie morale d'après saint Thomas d'Aquin » (chez Lethielleux). Celle-ci comprenait déjà quatre volumes copieux, *La science morale, Les passions dans la vie morale* (en deux volumes, consacrés respectivement à la psychologie et à la moralité de la passion), *Le discernement de la Conscience.* Voici maintenant: *La vie pécheresse,* commentaire fidèle du traité des péchés de la Ia IIae, dont il suit les divisions de l'ordre. On se serait attendu à voir paraître d'abord un commentaire du traité des habitudes et des vertus mais l'auteur explique qu'au point de vue psychologique — qui est surtout le sien dans ces études sur la vie morale d'après saint Thomas — il valait mieux étudier le péché avant la vertu; « car d'ordinaire les hommes se convertissent du péché à la vertu ». Le P. Noble est en effet trop bon thomiste pour concevoir la morale avant tout comme une morale du péché (à éviter). Il sait que la loi nouvelle est avant tout grâce et amour du Saint Esprit. C'est uniquement pour cette raison de psychologie, qu'il donne le pas, chronologiquement, au péché, et d'ailleurs, infatigable, il nous promet un prochain traité des vertus. Dans le présent volume, fidèle à sa méthode d'expliquer saint Thomas par saint Thomas, il utilise aussi le *De malo,* le *Contra Gentes* et les *Sentences.*

Parmi les commentateurs modernes, il met spécialement à contribution deux autres théologiens dominicains, le R. P. Bernard, traducteur et annotateur judicieux du traité des péchés dans l'édition de la Somme théologique de la Revue des jeunes, et le R. P. Deman, auteur érudit et subtil de l'article *Péché* du Dictionnaire de Théologie catholique. La forme particulière de commentaire adoptée par le P. Noble laisse à sa nouvelle étude toute sa raison d'être à côté de ces travaux.

Souhaitons à ce volume et à ceux qui suivront le même succès qu'aux précédents.

B. Lavaud, O. P.

A.-D. Sertillanges, O.P., *Devoirs; Dix minutes de culture spirituelle par jour.* Ed. Montaigne, Fernand Aubier; Paris, 1936; 15 fr. français.

Après *Recueillement,* après *Affinités,* voici *Devoirs,* 76 petits chapitres de réflexions sur la vie morale chrétienne, ses vertus capitales, ses périls et ses secours. On peut certainement lire chacun de ces chapitres en dix minutes et même moins, mais la journée suffira à peine à en épuiser la pensée. Ce trait est commun à tout ce qu'écrit le R. P. Sertillanges. Glosant sur les lois éternelles, il rencontre les écrivains de ce temps, marque les accord, signale les défaillances et son livre est parsemé de citations où les textes sacrés affron-

tent Ibsen ou Remy de Gourmont, Renan ou Karl Marx, Montherlant et Jouhandeau, pour assembler les fils épars de la vérité et dénouer les liens de l'erreur. Léon Barbey.

R. P. ANTOINE DE SÉRENT, des Frères Mineurs de Metz, *La Spiritualité chrétienne d'après la liturgie.* 1 vol. in-8° de XXXII-300 pages; éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1932.

L'auteur raconte qu'il est parvenu assez tard à comprendre que la liturgie n'est pas un ensemble de rites extérieurs à la vie chrétienne essentielle. Aussi s'applique-t-il à rétorquer tous les arguments qu'on peut présenter contre les prééminence de la prière liturgique dans la spiritualité. De ce fait, son livre contient des pages de polémique où il semble bien avoir raison, mais où il manque un peu de la sérénité habituelle aux Bénédictins dont il se réclame. Peut-être la même ardeur explique-t-elle des lapsus regrettables tels que ceux-ci: « La Messe, c'est, sous la période de la Foi, l'équivalent du moment où le *Christ* [je souligne] se manifestait chaque jour, à nos premiers parents alors en état d'innocence, au Paradis terrestre, à la brise du soir... L'un des châtiments du péché originel a été la perte de la vision du *Christ*... [je souligne encore] (p. 73).

L'Introduction contient des indications historiques précises sur le recul, à la fin du moyen âge, de l'esprit liturgique. Pour l'honneur de saint François de Sales, je voudrais pourtant qu'on nous eût montré en lui autre chose que « l'exemple le plus probant de cette méconnaissance de la Liturgie en acte » (p. XXI); il eût été aisé de le faire en rapportant, par exemple, quelque passage de l'Entretien spirituel, n° XVIII: Comment il faut recevoir les Sacrements et réciter le divin Office, avec quelques points touchant l'Oraison.

L'ouvrage du P. de Sérent comporte 16 chapitres dont 10 sont consacrés à la liturgie des sacrements, de la Messe et de l'Office, sous l'angle de leur application à la sanctification de la vie. Les 6 derniers chapitres traitent des vertus et des vices, des tentations, de la souffrance et de la mort, à la lumière des textes scripturaires et patristiques insérés dans la liturgie. Beaucoup de belles et bonnes pensées, mais le plan de l'ouvrage est franchement défectueux.

Léon Barbey.

Dom ANSCHAIRE VONIER, O.S.B., *La nouvelle et éternelle Alliance;* Les éléments permanents du catholicisme. Traduction de l'anglais par le chanoine Louis Laîné; chez Desclée de Brouwer & C^ie^, Paris, 1932; in-8° 264 pp.; 10 fr. français.

L'auteur constate que les attaques et les erreurs des penseurs modernes entraînent souvent les apologistes de la religion pour risposter pied à pied, à concentrer leurs exposés sur des problèmes particuliers et même secondaires. Ainsi, passé l'âge du catéchisme, les chrétiens ne reçoivent plus guère d'enseignement qui leur présente l'essentiel de leur religion dans un tableau de grand style où se déploient les splendeurs de la révélation, sans le souci énervant de se défendre contre les coups d'épingles. Pour combler cette lacune, peut-être plus grave en Angleterre qu'ailleurs, le R^me^ Abbé de Buckfast a écrit ce livre.

Après l'avoir lu, on a la bonne surprise de remarquer que ce retour aux vérité essentielles, ce théocentrisme, où l'auteur nous a guidés est en même temps le meilleur moyen de tuer dans le principe les erreurs particulières; puisque bataille il y a, la victoire paraît plus facile à celui qui connaît l'ensemble du terrain et ses ressources multiples qu'à celui qui se terre dans un creux pour un corps à corps aveugle.

Léon Barbey.

Dom ANSCHAIRE VONIER, O.S.B., *La Victoire du Christ*; traduit de l'anglais par le chanoine Louis Laîné. Desclée de Brouwer, Paris, 1935; 1 vol. in-12, 205 pp.; 10 fr. français.

Ce petit livre veut inculquer aux chrétiens intimidés par la puissance du mal dans le monde qu'ils ont plutôt à s'imprégner d'une mentalité de vainqueurs. L'auteur analyse le mode et l'efficacité de la lutte du Christ contre le mal qui aboutit à la victoire de Pâques. Ses pages sont un digne commentaire de ce beau texte de saint Léon qu'il cite, p. 27: « Cette bataille, entreprise pour notre salut, fut livrée avec une loyauté parfaite, avec une sorte d'égalité, car n'est ce pas dans sa propre Majesté que le Seigneur combattit cet ennemi cruel, mais dans notre propre bassesse, en lui opposant exactement notre humanité mortelle, mais exempte de tout péché. »

Des précisions théologiques intéressantes sont apportées sur le sens dans lequel il faut entendre que le pécheur devient sujet de Satan. Cette sujétion résulte d'abord du choix du mal par la volonté libre, sur la suggestion diabolique: « Car quiconque est vaincu est esclave de son vainqueur » II^e^ Epître de saint Pierre II, 19. En outre un texte de l'Apocalypse (XII, 10) insinue que « la culpabilité de l'homme donne à Satan une sorte de pouvoir juridique: le pouvoir d'accuser, de réclamer un châtiment, inspiré, non par l'amour de la jus-

tice, mais par la malveillance envers l'homme. » « L'esprit réprouvé réclame à grands cris que Dieu exerce sa justice sur l'homme, cette justice qui l'a condamné lui-même » (pp. 67 et 68).

Léon Barbey.

Philosophie chrétienne.

HENRI-L. MIÉVILLE, *Vers une philosophie de l'esprit ou de la totalité.* Réflexions et recherches. Lausanne, Editions des Trois Collines, 1937.

C'est avec un serrement de cœur que nous assistons au développement de l'offensive anti-chrétienne menée par M. Miéville, professeur de philosophie au Collège et à l'Université de Lausanne. Déjà l'automne dernier, pour célébrer à sa manière le Jubilé vaudois, il avait publié un article où il s'essayait à dynamiter les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Voici maintenant qu'il dédie « tout spécialement aux jeunes esprits », un gros volume de fragments, qui est un virulent réquisitoire contre la révélation, la foi, le surnaturel, la personnalité de Dieu, la création, la prière, la providence, l'immortalité personnelle de l'âme. Une fois encore nous constatons que certain « spiritualisme » est aussi hostile au christianisme que le matérialisme radical. Mais la jeunesse vaudoise méritait mieux. Et il faut espérer qu'elle n'acceptera pas le dilemme auquel on voudrait l'acculer: ou bien cette forme d'incroyance dite « libre pensée », ou bien une déformation d'esprit qui vous enlève toute probité scientifique et qui fait de vous des êtres « si bien enchaînés et faussés qu'ils se croiraient coupables d'oser être simplement honnêtes comme le sont d'honnêtes incroyants » (p. 63). Honteux esclavage, fruit de la lâcheté, du besoin de servitude, de la paresse de penser, de la peur de la vérité. Bref, seul notre professeur et ses pareils, est raisonnable, courageux, honnête et libre. Après quoi il est à l'aise pour nous parler de son humilité. Bien entendu l'auteur tombe dans les travers qu'il reproche à autrui. Il a horreur des dogmes, mais il est difficile de rencontrer un esprit plus dogmatique que le sien; sans doute se peignait-il lui-même en décrivant le « libertaire qui n'est qu'un doctrinaire déguisé ». Il ne philosophe pas, il vaticine. La plupart de ses fragments sont des arrêts *ex cathedra*. Anathème à celui qui pense autrement ! Et il faut voir la façon cavalière dont l'auteur exécute ses adversaires fussent-ils de très grands génies, comme saint Paul ou Pascal. L'auteur proteste encore contre l'intolérance et le fanatisme mais alors pourquoi accable-t-il les croyants sous les sarcasmes et les épithètes les plus blessantes ? Il reproche aux autres de solliciter les faits et d'arranger les textes, mais alors pourquoi va-t-il d'instinct aux critiques les plus radicaux, fussent-ils médiocres, pourvu qu'ils lui fournissent des armes contre les évangiles et les dogmes? Pourquoi fait-il appel, pour nous discréditer, à la « mentalité prélogique », alors que des philosophes et des ethnologues éminents ont montré que c'était là un mythe créé de toutes pièces par Lévy-Bruhl ? Tous les arguments sont valables pourvu qu'ils tuent l'orthodoxie.

Afin de montrer « la déformation romaine en ce noble esprit que fut Rivière », on cite de lui un texte sur la libre pensée et l'on commente: « Il fallait en médire, et pour pouvoir en médire, la défigurer » p. 64. (Notons que le texte de Rivière ne défigure en rien l'attitude de nombreux « libres-penseurs ».) Alors pourquoi M. Miéville prend-il plaisir à défigurer ce dont il veut médire ? Je ne cite qu'un exemple: p. 52, pour montrer la mauvaise foi des catholiques, on écrit: « Tant que les docteurs chrétiens avaient cru pouvoir s'appuyer sur elle (la raison) pour rendre plausible le dogme de la création, ils ne songèrent nullement à contester sa compétence en la matière. Lorsqu'ils s'aperçurent que l'alliée se récusait, ou même qu'elle menaçait de se transformer en adversaire, ils n'hésitèrent pas à la dessaisir et à déclarer que ce point était de foi ». C'est ici plus que « défigurer », car jusqu'au XIII^e^ siècle *tous* les docteurs chrétiens affirmèrent que la création *échappait* à la compétence de la raison, que c'était un point de foi ! Saint Thomas, le premier, enseigna que la raison pouvait démontrer le fait de la création (mais non pas la création dans le temps); après lui beaucoup de docteurs soutinrent et soutiennent encore à tort croyons-nous — que même la création dans le temps était justiciable d'une démonstration rationnelle. Voilà comment nos docteurs tuent la raison !

Je pourrais continuer, mais à quoi bon ? M. Miéville a son siège fait. Disons simplement que le lecteur qui, sur la foi du titre, chercherait dans ce livre, de la philosophie, serait fort déçu, car ceci n'est pas un travail de philosophie, mais un ouvrage d'anti-théologie utilisant de la philosophie. Et cette anti-théologie est très ancienne, archi-connue: c'est celle-là même du rationalisme de tous les temps. Quant aux quelques fragments purement philosophiques, peut-être serait-il difficile d'y trouver des idées vraiment neuves (si ce n'est quant à l'expression, souvent fort heureuse). On a constamment l'impression du déjà lu. L'esprit hypercritique, semble avoir paralysé les facultés créatrices de l'auteur.

Si nous voulons une authentique « philosophie de l'esprit ou de la totalité », prenons *Les Degrés*

du Savoir de Jacques Maritain. Là aucune rancœur, aucune frénésie de détruire, aucun rétrécissement de la pensée ; mais une parfaite sérénité jointe à un véritable amour et à une immense intelligence ; une doctrine ouverte vraiment à la *totalité* du réel, depuis la matière qui frôle le néant, jusqu'à Dieu la plénitude de l'être ; une doctrine accueillante à toutes les manifestations de l'*esprit*, depuis la très humble sensation jusqu'à la sublime contemplation mystique, en sorte que le savant et l'artiste, le logicien et le métaphysicien, le théologien et le saint se rencontrent là dans une harmonie plénière, qui est celle de la Vérité.

La revue *Zofingue*, avril 1937, a publié sous la signature de G. Deluz, une longue critique du livre de M. Miéville, faite du point de vue incomparablement plus sympathique, encore qn'éminemment contestable, de la « théologie dialectique », et qui se termine par cette citation : « Ce n'est pas toujours la formule dont l'apparence est la plus dogmatique qui viole la liberté, il est de fausses tolérances qui paralysent bien davantage. L'apparence dogmatique peut n'être qu'une plus grande acuité dans la distinction, dans la dislocation des possibles, un appel plus impérieux à la liberté, en théologie à la liberté de croire ».

Charles Journet.

M.-T. PENIDO, *La Conscience religieuse, Essai systématique suivi d'illustrations*, 1 vol. in-8°, 252 p., Cours et documents de philosophie, collection publiée sous la direction d'Yves Simon. Téqui, Paris.

Ce livre, prodigieusement dense et serré, étonnemment documenté, veut montrer qu'il est possible de constituer une science de la psychologie religieuse en général, de la psychologie religieuse chrétienne en particulier. On ne peut évidemment pas saisir la grâce au moyen des méthodes humaines d'analyse de l'âme ; mais la grâce fait fonctionner les facultés de l'âme selon leurs lois propres ; d'où il suit que la psychologie pourra observer au moins la réaction de l'âme à la grâce et les « apparences empiriques » de la vie religieuse. Si le principe d'une conversion demeure indiscernable à nos analyses, l'effet de transformation, de « déoversion » peut être surpris et décrit.

La conversion n'est pas un simple changement opéré parce que le moi décide de changer, affirmant son autonomie ; c'est un changement opéré parce qu'on voit que Dieu l'exige. On se convertit non point « pour épanouir librement son élan vital », mais parce qu'on perçoit sa dépendance à l'égard d'un Absolu souverain. D'où cette définition : « c'est une relation personnelle établie où resserrée, à la suite d'une crise, avec l'Au-delà ». Cette définition sert à élaborer une « typologie » fort éclairante des cas de conversion que tous ceux qui ont à s'en occuper feront bien de lire et relire.

L'ascétisme est fort pratiqué de nos jours par tous ceux qui se soucient d'un perfectionnement sérieux de leur force, de leur adresse, de leur beauté, de leur science et de leur tenue morale, du sportif qui s'entraîne à la jeune fille qui veille à sa « ligne ». Rien de mieux, jusqu'ici. Mais qu'un homme s'y exerce, et pour plaire à Dieu et le mieux servir renonce à quelque plaisir qu'il pourrait s'accorder en droit, le voilà qualifié de psychopathe par Pierre Janet ; les psychoanalystes le soupçonneront de refouler quelque *libido* déchaînée et d'avoir « peur de vivre ». Ici encore le psychologue sait distinguer l'ascétisme sain (qui doit toujours demeurer un moyen) de l'ascétisme morbide, et le chapitre de ce livre qui en traite n'est pas moins utile à lire aux directeurs de conscience qu'aux savants curieux des mouvements profonds de l'âme.

Marie Guyart, veuve Martin devenue l'émule française de sainte Thérèse d'Avila sous le nom de Marie de l'Incarnation, en est un exemple éclatant. D'une robustesse physique à toute épreuve, d'un esprit pratique et d'un bon sens de toute évidence, apte à conduire un commerce compliqué parmi les rouliers et leurs chevaux, toute de raison, de cœur aussi, elle atteint les cîmes les plus élevées et les plus rares de l'union transformante ; « en Canada », au milieu des comptes de construction et des lettres d'affaires, elle écrit sur l'Incarnation et la Trinité des « relations » et des lettres qui l'emportent sur celles de la vierge d'Avila, dans une langue qui n'est pas inférieure à celle de Bossuet. Et la merveille est justement qu'elle ne vivait point deux vies sur deux plans, passant de l'une à l'autre, mais que les affaires avec les Hurons ou les débardeurs et celles de Dieu présent en son âme et contemplé intuitivement, loin de se gêner, s'accordaient en une unification de la vie totale dans le plan divin. Nulle psychose en elle, certes, mais pleine santé du corps et de l'esprit ; elle atteint cependant les sommets de la vie contemplative et de la sainteté.

Eugène Dévaud.

JOSEPH BONSIRVEN, S. J., *Juifs et Chrétiens* ; Flamarion, Paris, 1936 ; 1 vol. in-18 jésus, 15 fr. français.

Il y a actuellement environ 17 millions de Juifs par le monde. En tous les pays, chaque année, un certain nombre d'entre eux deviennent catholiques, comme le prouvent les statistiques, pourtant incomplètes, citées par l'auteur. (Et il y a

certainement une erreur dans les chiffres pour la Russie, à la 4e colonne du 1er tableau de la p. 22.) Telles quelles, ces indications montrent que le Juif n'est point inconvertissable.

Le R. P. Bonsirven essaie de dégager quelques traits communs aux conversions dont on a des témoignages précis au cours des vingt dernières années; il laisse de côté les faits plus anciens. La plupart de ces convertis étaient presque entièrement détachés de la religion de leurs ancêtres. Beaucoup ont dû briser des liens familiaux, des situations sociales précieuses. Quelques-uns ont essayé d'abord de conserver leur judaïsme fervent à côté d'une vive sympathie pour la personne du Christ. Les motifs intéressés sont parfois le point de départ d'une adhésion, plus purement loyale dans la suite.

On nous parle des œuvres qui se proposent d'instaurer une atmosphère de rapprochement entre Israélites et chrétiens. A côté de celle de N.-Dame de Sion, due aux frères Ratisbonne, et qui se vouent surtout à la prière et à la pénitence pour le salut d'Israël, notons les méthodes anglo-américaines de prédication directe par les tracts, par les conférences en plein air, par la tribune-automobile munie de hauts-parleurs.

Le moyen le plus efficace reste toujours l'exemple vivant d'un bon chrétien, dont la vie est si parfaite qu'elle fait pressentir le mystère du Christ demeurant en lui. Léon Barbey.

J. Vialatoux, *Philosophie économique, Etudes critiques sur le naturalisme*, Bibliothèque française de philosophie, Desclée de Brouwer, Paris 1933, 222 p., 15 fr. français.

Sous une même préoccupation, qui est de rendre ce qu'on appelle l'« Economie politique » à sa véritable nature et de montrer par quel concours de circonstance elle s'est si gravement fourvoyée, l'auteur groupe quatre leçons du plus grand intérêt, professées aux Semaines Sociales de France.

La première, relative au *Libéralisme*, explique comment, au moment où l'économie médiévale « du travail » se brise sous la poussée grandissante du « régime de manufacture », la science économique propose une doctrine capable sans doute d'aiguillonner la production, mais qui, loin d'être capable de la régir et de la régler, va contribuer à asservir plus complètement et plus définitivement l'homme aux puissances de l'argent. Telle est l'économie libérale. Le libéralisme est défini comme l'erreur qui soustrait non seulement l'économique au politique, mais encore le politique au moral. *Il consiste à faire d'un aspect particulier quelconque de l'activité humaine, économique ou politique, un domaine clos, un ordre séparé, dont la finalité propre serait autonome, indépendante de la finalité spirituelle, finalité ultime de l'homme.*

La seconde étude — où est critiquée l'« Economie nouvelle » de Georges Valois alors rallié aux doctrines de l'Action Française — essaie de donner leur sens juste aux mots d'*Economie politique*. Ce que dit l'auteur est exact. Nous voudrions rappeler pourtant qu'avec tous les modernes il appelle « économie » ce qu'Aristote et saint Thomas appelaient la science des richesses, la science de l'argent, la « pécuniative », laquelle, ajoutaient-ils doit être au service 1° de la famille, c'est-à-dire de l'« économie », et 2° de la cité, c'est-à-dire de la « politique »; en sorte que le mot d'« économie politique » reste exclus de leur vocabulaire.

Avec l'étude sur la *Philosophie de Locke*, nous sommes au centre des doctrines libérales sur l'économie et la politique. C'est effroyable. L'homme est un simple facteur économique. Sa valeur est calculée en argent. Il doit travailler à l'accumulation du capital. Le christianisme vient couvrir tout cela. N'est-il pas affaire privée ? Il réside dans la Bible et la conscience individuelle. Il n'a rien à voir avec l'argument des institutions sociales d'ici-bas.

Le dernier essai concerne *Malthus*. On y expose la vraie thèse du pasteur d'Haileysbury sur la population: *à chaque moment, la force de prolification, laissée à elle-même, excéderait les ressources dont la vie dispose à ce même moment.* D'où trois solutions: 1° la *misère* (pauvreté, surmenage, mortalité infantile, famines, épidémies, guerres): cette « solution » prévaut chez les « sauvages »; 2° le *vice* qui sépare le plaisir sexuel de la fonction génésique: cette seconde « solution » prévaut chez les « civilisés ». Ces deux fausses solutions sont naturellement condamnées par Malthus. Il préconise une troisième solution, le « *moral restreint* », la *continence volontaire et vertueuse. Mais il désespère de la voir jamais triompher.* Et, en effet, comment pourrait-elle jamais triompher si 1° l'on abandonne l'homme, comme le fait Malthus, aux lois d'airain d'une économie et d'une politique inhumaines ? (Qui ne voit ici la nécessité de la notion d'« économie chrétienne », de « politique chrétienne », méconnue par le protestantisme rigide). Et si 2° l'on ne donne à l'homme, pour toute lumière et pour tout secours, que la seule *raison*, sans faire appel aux puissances divines de la grâce et de l'amour chrétiens ? Cette critique du malthusianisme, on le voit, n'est pas seulement négative; elle indique, d'une manière juste bien qu'encore timide les voies dans lesquelles doit s'engager la pensée chrétienne.

Charles Journet.

VALÈRE FALLON, S. J., *Principes d'économie sociale*, 5e édition, au Museum Lessianum, 11, rue des Récollets, Louvain, et chez Wesmæl-Charlier, 69, rue de Fer, Namur, 1935.

L'ouvrage publié en 1921 reparaît pour la plus grande satisfaction de ceux qui, venus trop tard, en étaient réduits à se contenter du *Sommaire* où le P. Fallon avait résumé les thèses de son livre rapidement épuisé. Le travail de mise au point a été mené consciencieusement, apportant sur les faits économiques et sociaux contemporains une documentation abondante et renouvelée. Une grande clarté est assurée à la présentation par le plan simple et précis, qui divise l'étude en 4 parties: Production, Répartition, Circulation et Consommation. Chaque chapitre est muni d'indications bibliographiques sur chaque champ de ces quatre grands domaines.

Instrument de travail que j'ai expérimenté dans l'enseignement avant d'en faire l'éloge, l'ouvrage eût gagné à plus de rigueur philosophique. Par exemple à propos du droit naturel et du droit des gens, on se contente de signaler cette distinction, capitale pourtant, de l'air de ne pas la comprendre puisqu'on prétend qu'elle « n'a jamais été nettement précisée » (p. 212). Une page sur le communisme russe, une seule dont l'auteur éprouve le besoin de justifier l'unicité en ces termes plutôt décevants: « Nous n'en disons pas plus long sur le communisme. Il n'y a pas de quoi. Du point de vue doctrinal, on y cherche en vain une idée nouvelle. On n'y trouve qu'un mythe, un signe de ralliement pour les révoltés, une vaste entreprise d'agitation et de bouleversement social ». Suit un avis bibliographique pour ceux qui auraient la « curiosité » *(sic)* d'en demander davantage (p. 157).

Le R. P. devait être un peu énervé, puisqu'il oublie les lignes beaucoup plus objectives et complètes qu'il a heureusement consacrées au communisme ancien et moderne aux pp. 106, 148 et sqq., entre autres. Je ne prendrais pas la peine de déplorer ce ton si je ne trouvais, p. 131, que le R. P. multiplie au contraire précautions et prévenances à l'endroit du régime de la libre concurrence, disant: « Le régime de pleine liberté des professions et des contrats qui a prévalu au XIXe siècle, s'il n'a pas réalisé un parfait équilibre, n'en a pas moins résolu avec une remarquable souplesse le difficile problème de l'adaptation de la production à la consommation », ce qui est au moins douteux.

L'ouvrage du R. P. Fallon n'eût donc pas été seulement très utile, il eût été encore très sympathique si le ton s'en fût rapproché un peu de celui d'un ami à moi, lequel prétend qu'il n'y a pas plus de honte à avoir un cousin communiste qu'un oncle capitaliste.

Léon Barbey.

Musique et Arts Plastiques.

A. GASTOUÉ, *L'Eglise et la musique* (B. Grasset, éditeur).

Dans la collection de « La Vie Chrétienne », M. Gastoué vient d'écrire un petit livre de vulgarisation, nourri naturellement des recherches spéciales que l'auteur a consignées en maint autre ouvrage. Il fait rapidement le tour de l'histoire musicale de l'Eglise, avec le dessin de faire servir l'étude du passé à éclairer le présent, voire à préparer un avenir meilleur au premier des arts liturgiques. De fait, l'expérience et les préoccupations pédagogiques de M. Gastoué l'amènent à clore son volume par l'exposé d'un plan d'études supérieures en conformité avec la Constitution *Deus, scientiarum Dominus* de Sa Sainteté Pie XI.

L'histoire et l'ethnographie attestent que toujours et partout les hommes recourent à cette langue mystérieuse et puissante qu'est la musique pour traduire leur adoration ou centupler la force de leur supplication: les étranges psalmodies enregistrées par M. Demiéville dans des monastères thibétains ou telle émouvante incantation d'un sorcier noir qui demande la pluie, dont l'audition nous était naguère offerte à Radio Suisse-Romande par M. Sénéchaud, rejoignent les hymnes grecques restituées par les découvertes épigraphiques ou papyrologiques. De pareils rapprochements sont à tel point justifiés qu'il n'est que de comparer l'acclamation à Apollon dans l'hymne de Limenios et la Préface de la Messe, ou l'épitaphe de Seikilos et l'antienne *Hosanna filio David*, pour y reconnaître plus que de fortuites rencontres.

On s'étonnera moins encore d'entendre dans les parties les plus anciennes de la musique grégorienne l'écho des chants de la Synagogue, de découvrir dans les formules de déclamation solennelle encore enseignées dans les écoles rabbiniques les thèmes, et parfois les développements mélodiques, de notre *Te Deum* ou de nos « répons brefs », des « traits » du Samedi Saint ou de l'*Haec Dies* pascal. Si quelques-unes des formes musicales de la Louange chrétienne remontent ainsi à l'antiquité hébraïque, nous pouvons — avec M. Gastoué — voir dans le Sauveur « le premier chantre » de la Loi nouvelle. A deux reprises, l'Evangile signale que le Christ a chanté. Tout d'abord quand il fut désigné, à la synagogue de Nazareth, pour la lecture prophétique de ce jour-là; c'était le passage messianique d'Isaïe:

« l'Esprit du Seigneur est sur moi... ». Or un papyrus juif du haut moyen âge a conservé la notation d'une partie du chapitre précédent, et la mélodie appartient au même mode et relève du même style que le graduel de l'Epiphanie. Puis saint Marc et le texte grec de saint Mathieu disent formellement qu'après le repas pascal du Jeudi Saint, le Maître et ses disciples se levèrent pour aller à Gethsémani *ὑμνήσαντες*, en chantant des hymnes. Quand pourrons-nous — comme nous le faisons pour le Christ-Roi — célébrer le Christ-Musicien ?

Il est vrai que nous avons déjà la douce fête de sainte Cécile. Et sans doute la vierge patricienne, si les œuvres des modernes historiens lui tombent sous les yeux, leur pardonnera d'avoir expliqué sur quelle méprise se fonde sa séculaire réputation musicale. On sait, en effet, qu'un passage des *Actes* qui relatent sa vie et sa mort raconte ce trait, exquis entre quelques autres: le jour de son mariage, pendant que les instruments jouaient, Cécile fermait son oreille à ces airs profanes, attentive seulement à la grave et pure musique, qui montait de son cœur consacré à Dieu, « *cantantibus organis Caecilia in corde suo decantabat Domino* ». L'omission dans ce texte, plus tard, des mots « *in corde suo* » fit croire qu'elle chantait un cantique en s'accompagnant elle-même sur l'orgue: ainsi prit naissance la légende gracieuse d'une sainte musicienne. Il semble que M. Gastoué ait quelque regret de toucher à une tradition à quoi tous les arts doivent tant de chefs d'œuvre, et donnerait volontiers une interprétation technique de l'opposition de *cantantibus* et de *decantabat:* les musiciens qui égaient le festin exprimeraient le « sujet »; la « réponse » (à la quinte ?) serait le chant qui sourd, en écho, du cœur de Cécile. Peu s'en faut même que l'historien ne risque un pieux anachronisme et n'ajuste ce *decantabat* au sens médiéval de « déchant » !

* * *

Un des chapitres les plus curieux du volume est consacré aux instruments de musique. Le culte judaïque ne connaît que la musique vocale; mais au Temple unique, à Jérusalem, on accompagnait les psaumes avec le nebel et le kinnor, le tambourin et la cymbale, et la trompette y jouait parfois de brefs préludes. D'autres engins signalés par l'Ancien Testament n'ont rien de musical; ainsi la fameuse « magrepha » du Temple, cornemuse gigantesque dont le son portait au-delà du mont des Oliviers, — quelques-uns disaient même jusqu'à Jéricho ! — était une « sirène » annonçant les offices. Mais plus qu'aux instruments eux-mêmes, on s'intéressera aux commentaires qu'ils ont suscités. La « magrepha » par exemple signifie d'une manière figurative et spirituelle l'Evangile du Christ, car elle est formée de deux peaux d'éléphant, c'est-à-dire la résistance des deux Lois; ses quinze soufflets de forgeron et ses douze chalumeaux de bronze, voilà de quoi nous rappeler les quinze Patriarches et Prophètes et les douze Apôtres; son tonnerre, c'est la voix de la Bonne Nouvelle dans le monde... Il y a là une ample moisson de friandises pour les amateurs huysmansiens de symbolique musicale, et l'esquisse d'un savoureux complément au grand'œuvre d'Emile Mâle. La thèse (citée d'ailleurs par M. Gastoué) récemment présentée à l'Université de Strasbourg par M. Th. Gérold sur *Les Pères de l'Eglise et la musique* y apporte une importante contribution.

Quant à l'emploi des instruments dans la liturgie chrétienne — l'orgue mis à part — il a toujours été très restreint; il reste heureusement soumis à une législation rigoureuse que beaucoup cependant ignorent — ou feignent, impunément semble-t-il, d'ignorer. Chez nous par exemple, qui donc se soucie de solliciter la permission de l'Ordinaire, expressément requise, pour faire entendre violon où flûte dans ces messes de mariage si souvent scandaleuses ? Qui obéit aux prescriptions formelles — d'une admirable sagesse et d'une grande portée artistique — sur le rôle de l'orgue lui-même pendant l'Avent et le Carême, ou dans les messes de Requiem ? L'*Ordo* diocésain cependant rappelle ces règles deux fois l'an, *vox clamantis in deserto !* On peut souhaiter une plus grande gravité dans les offices liturgiques actuels, et goûter, malgré tout le pittoresque de l'us ou abus qui réunissait en l'Abbaye bénédictine de Fécamp, pour une retraite annuelle de trois jours, l'humble corporation des jongleurs. Aux fonctions de clôture de leur Triduum, tous ces joueurs d'orgues à bras et de psalterions, de vièles et de harpes, accompagnaient le chant des moines, de leurs instruments habitués à rythmer d'autres exercices.

* * *

M. Gastoué nous promène en bien d'autres provinces de la musique religieuse ou de la musique d'église; retenons cette distinction essentielle, propre à nous débarrasser de dangereux malentendus: gardons pour le concert spirituel — à l'église ou en dehors — l'oratorio et la cantate par exemple, ou certaines messes et certains grands motets, qui, pour être d'admirable musique, ne sauraient convenir au culte, à cause de leurs dimensions considérables ou surtout parce que leur esprit ou leurs formes contreviennent aux normes fixées, ou mieux rappelées par le fameux *Motu*

Proprio de 1903, dont M. Gastoué commente avec autorité et précision les principes généraux. Il ne s'agit naturellement pas de fermer le sanctuaire à rien de ce qui est digne d'y pénétrer; mais il est nécessaire que la musique d'orgue et la polyphonie vocale se conforment aux exigences pratiques de la liturgie et s'inspirent de ce qui fait du chant grégorien le modèle parfait, inimitable, de la prière ecclésiastique. Il faut aussi — au risque d'effaroucher une certaine mystique (si l'on peut dire !) de l'éclectisme — revendiquer pour ceux auxquels suffit le trésor traditionnel de l'Eglise la liberté de ne pas user des « tolérances » accordées aux partisans de la R. P. de tous les styles et de toutes les époques dans l'office liturgique. Une messe intégralement chantée en grégorien « marquera » parfaitement n'importe quelle fête, car le Propre — pour qui prend la peine de le chanter ou de le suivre — a tout l'à-propos imaginable, et le *Motu Proprio* enseigne « que tout le monde doit tenir pour assuré qu'une fonction ecclésiastique ne perd rien de sa solennité à n'être accompagnée d'aucune autre musique que celle-là ». L'exemple des monastères illustre parfaitement la pensée de Pie X sur ce point: où la liturgie s'enveloppe-t-elle d'un majeur éclat ? Les moines cependant recourent au seul plain-chant pour traduire musicalement l'ample drame du Sacrifice ou dérouler la trame variée de l'Office. Peu nous chaut d'être ici accusé de confondre: église paroissiale et chapelle conventuelle ! C'est moins grave que de confondre: office liturgique et concert ou théâtre. Mais mieux vaut choisir un exemple plus proche et tout aussi probant: qui donc, en participant à l'inoubliable Pontifical du Ier Congrès jociste suisse, n'a senti que rien n'aurait égalé, pour rythmer le frémissement d'un juvénile enthousiasme, la sobre splendeur, le pur élan des antiques cantilènes ?

M. Gastoué se devait de consacrer à un art qu'il sert depuis longtemps une part importante de son étude. Il lui dédie en effet un chapitre très dense, bourré de faits et de conseils, qui appelle cependant quelques réserves; il faut les signaler, avec tout le respect que l'on éprouve à l'égard d'un glorieux vétéran d'une cause chère. On peut déplorer l'évolution de Solesmes vers une doctrine précise du rythme devant lequelle un grand précurseur a reculé, regretter la rigueur du critère archéologique adopté par les rédacteurs nouveaux de l'Edition Vaticane, s'irriter même de voir la peste épisématique gagner toujours du terrain: il reste que l'importance des travaux et de l'influence du Solesmes actuel est assez grande pour qu'on ne puisse légitimement la passer sous silence ni taire le nom du génial Dom Mocquereau quand on cite celui de Dom David, ou vanter l'ingéniosité des « signes secondaires » des livres de Grenoble en escamotant les éditions Desclée, d'une énorme diffusion et officiellement recommandées par de grandes Ecoles, tel l'Institut Pontifical de Musique Sacrée ou l'Institut Grégorien de Paris.

Pourtant Solesmes (j'entends: celui des 20 ou 30 dernières années et qui reste à la tête du mouvement de restauration grégorienne, tant scientifique que pratique), ce Solesmes n'est pas aussi complètement absent de *L'Eglise et la Musique* que ces inexplicables omissions le pourraient faire croire. Ne serait-ce pas à lui que l'auteur pense, en rejettant le grief de monotonie adressé parfois au plain-chant sur certains interprètes qui ne sauraient que « le proférer sans nuances, sous prétexte de mystique intérieure, ou s'attacher à d'extrêmes minuties dont la théorie, plus que l'art vrai, est responsable » ? M. Gastoué, quelques lignes plus loin accorde une pensée, non plus aux moines, mais à leurs disciples menacés d'un péril dont s'allarme sa vigilante charité: « Ils se délectent de trouver au chant grégorien la saveur particulière qu'ils ont trouvée au fond d'un oratoire de religieuses ou d'un cloître célèbre: heureuse illusion d'esthétique, dans laquelle l'ambiance originelle est singulièrement suggestive. Impression toute artificielle qu'on ne peut penser à réaliser au dehors par des moyens purement conventionnels ou mécaniques ». Imprudents que nous étions! et combien plus sage qui ne s'est point exposé à la contagion, quitte à dédaigner ce qu'il connaît par ouï-dire et à lutter — à distance — contre sait-on quels moulins à vent. Tel n'est pas d'ailleurs, tel ne peut être le cas de notre auteur; un souci impérieux d'exacte information l'a certainement plus d'une fois amené, sur les molles rives de la Sarthe aux eaux vertes, auprès de ses confrères ès-arts grégoriens. Mais, reconnaissons-le, certain disque naguère enregistré sous sa direction ne recèle rien de cette insidieuse « saveur » qui nous intoxiqua dans la Bénédictine élaborée par les fils de dom Guéranger. Ulysse fortuné, dites-nous votre secret ! par quelle ruse encore avez-vous échappé au mirage fatal, résisté à l'appel décevant des sirènes solesmiennes ?

* * *

Il faut admirer l'abnégation des musiciens qui peinent dans l'aride domaine du cantique. Les uns exhument de vieilles belles choses, dont l'archaïsme séduit de rares connaisseurs et rebute la masse à qui on les destine. D'autres essaient de doter les textes traditionnels d'une musique moins pitoyable que les airs pompiers ou les visqueuses rengaines dont une partie du public com-

mence à sourire, ou d'atténuer le ridicule des mélodies par de pieuses retouches, au risque de désorienter tous les fidèles qui ne reconnaissent plus assez, ou qui reconnaissent encore trop, dans la nouvelle mixture, ce qu'ils aimaient ou abhorraient dans l'ancienne. Le plus grand nombre préfèrent enmusiquer des textes nouveaux, que leur fournissent de complaisants rimeurs ou qu'ils écrivent eux-mêmes. Tous naturellement ont l'ambition de donner enfin au peuple chrétien la possibilité de « prier sur de la beauté »; est-il nécessaire de souligner leurs échecs, et le mauvais service qu'en dépit d'excellentes intentions beaucoup ont rendu à la cause de la musique sacrée; ils n'ont fait qu'ajouter à un répertoire détestable de nouvelles fadaises d'une sottise moins apparente et, partant, plus redoutable. Tant et si bien que le chanoine Besse, qui soutint il y a quelques années la paradoxale défense des vieux « cantiques », eut beau jeu de railler la faiblesse des nouveaux. M. Gastoué n'était pas épargné, ni Vincent d'Indy que ses magistrales « exécutions » de quelques horreurs particulièrement en vogue désignaient aux coups de la vendetta. Cette nouvelle « Querelle des Anciens et des Modernes » eût suffi à discréditer à jamais les deux camps aux yeux d'un public averti, s'il s'en était trouvé pour suivre la mêlée. Notons toutefois que, de part et d'autre, on reconnaît à l'adversaire le droit de défendre quelques rarissimes pages. Peut-être qu'en réunissant les 20 ou 30 cantiques susceptibles de mériter tous les suffrages, on aurait la matière d'un mince recueil auquel théologiens, musiciens et poètes accorderaient leur estime. Le « fidèle moyen » l'adopterait plus volontiers que ne le supposent ceux qui, le croyant impénétrable à la beauté (et le méprisant tout en le flattant dans son ignorance), nous taxent d'irrespect et de cruauté quand nous tentons de l'initier à un art plus haut. Un tel choix — où il nous plaît de penser qu'un maître de chez nous verrait figurer l'une ou l'autre de ses compositions — suffirait à doter les paroisses d'un répertoire répondant à tous les besoins, à la condition de replacer le cantique populaire sur son vrai terrain: retraites et missions, réunions du mois de Marie et du Sacré-Cœur, messes basses de communion, assemblées de pieuses confréries. Confiné dans d'étroites et légitimes limites, il rendrait des services et, entre tous, celui d'offrir un exutoire à un zèle maladroit qui s'en prendrait autrement à notre authentique chant liturgique.

* * *

Que de remarques le livre de M. Gastoué appellerait encore, et que ses lecteurs ne manqueront de faire d'eux-mêmes, sur le chant collectif par exemple, ou l'organisation de l'enseignement supérieur de la musique religieuse. Sur ce point, au moment même où paraissait « L'Eglise et la Musique », les faits sont venus apporter une réalisation importante des vœux de l'auteur. L'incorporation en effet de l'Institut Grégorien à l'Institut catholique de Paris est chose faite depuis octobre dernier; si toutes les disciplines auxquelles le projet de M. Gastoué fait une place fort généreuse ne sont pas encore proposées aux étudiants de l'Université catholique, il s'en consolera en comptant sur l'avenir pour développer cette naissante Faculté. Aussi bien les Conservatoires existent, et fourniront le complément indispensable à l'enseignement déjà très étendu que dispense l'Institut Grégorien: chant liturgique, harmonie et accompagnement, orgue, histoire de la musique et de la liturgie. Il n'est pas jusqu'au Chœur universitaire réclamé par M. Gastoué qui ne se trouve constitué — pour l'une de ses tâches essentielles — par la Schola de M. Le Guennant. On peut donc attendre sans trop d'impatience les cours d'explication des « Harmoniques » de Ptolémée ou du traité d'alchimie de Zosyme de Panopolis !

Pierre Carraz.

ANDRÉ SECRETAN, *François Baud, sculpteur*, Collection « L'art religieux en Suisse romande », Aux éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1937, 72 pages, édit. sur alpha, 5 fr.

François Baud, sculpteur. Nous aimons ce titre. Il est simple. Il est vrai. Beaucoup de gens font de la musique ou de la peinture toute leur vie, sans jamais mériter le nom de peintre ou de musicien. Cela est encore plus vrai, sans doute, de la sculpture. Plus un art est difficile, moins nombreux sont ceux qui s'en rendent dignes. Et la sculpture nous paraît l'un des arts les plus difficiles. Elle suppose, comme l'architecture, beaucoup de force, beaucoup de renoncements, et beaucoup d'intelligence.

Nous tenons, nous aussi, François Baud pour un sculpteur. On le sentirait rien qu'à regarder les moulures des autels de bois qu'il a construits pour la chapelle du Grand Séminaire. Mais il a fait de plus grandes œuvres. Les unes, pathétiques, comme cette *Pieta* reproduite dans « Nova », 1928, nº 2, ou encore comme le calvaire d'Echarlens; d'autres, sereines, sublimes, parfaites, comme son saint François d'Assise (« Nova », 1927, nº 2); d'autres, délicieuses, comme cette Vierge en bois, faite pour Echarlens, mais qui s'y ennuyait, paraît-il, et qui, un jour, partit toute seule vers

l'Ouest, pour s'arrêter chez les bons chrétiens de La Sarraz.

22 photographies des œuvres de Baud sont collées dans le texte de cet ourvage, et un portrait dessiné par Blanchet. J'aime moins la *Résurrection du Christ* de Romont qui me paraît représenter ce caractère néo-classique, maurrassien, un peu ennuyeux, qui menace toujours les sculpteurs, et qu'admirent sans réserve les bourgeois, mais qui est heureusement presque introuvable dans l'œuvre si vivante, si spontanée, de François Baud. Mais je crois qu'il me faudrait nommer toutes ses autres œuvres parmi celles que j'aime: *Notre-Dame de Lausanne*, la *Chaire d'Echarlens*, etc. François Baud est un des rares dont on puisse dire qu'ils sont de la race des sculpteurs des cathédrales médiévales.

Il nous est présenté par un ami qui est, lui aussi, un véritable artiste, et qui, en des pages longuement méditées, pleines de pensées, écrites avec soin, non content de nous introduire au cœur de l'œuvre de Baud, qu'il sait analyser et classer d'une manière sobre, discrète, lucide, nous ouvre encore de larges horizons sur le sens de la sculpture à travers les âges, ses lignes de force, les fins qui la hantent. Que ces pages si personnelles sont loin des présentations et des éloges banals qu'on a coutume de rencontrer même dans des collections réputées ! Selon le beau souhait de Gonzague de Reynold, elles contribueront « à la renommée de notre pays et à l'illustration de sa chrétienté ».

Charles Journet.

Almanach Romand de Saint-Luc 1937, chez Galley & Cie, imprimeurs-éditeurs, Fribourg.

Une magnifique gravure de J.-L. Gampert, où l'on voit saint Luc portraiturant la Madone, reproduite avec un goût parfait, forme la couverture et l'une des principales richesses de l'Almanach publié avec un peu de retard par nos amis de Saint-Luc. D'autres gravures sur bois, les unes très belles, les autres de moindre qualité illustrent cette publication. Un poème émouvant de *Henry Spiess* qui, à n'en pas douter, chante avec nous le vrai mystère de la Présence Réelle. Un autre beau poème de *André Secrétan :*

J'ai rencontré votre ange, ô Dieu, sur le chemin
Vous m'avez interdit les routes volontaires.

Un conte symbolique, un peu solennel, de Gonzague de Reynold, qui laisse entrevoir le mystère de l'Eglise sans défense survivant pourtant aux institutions les mieux fournies et les mieux équipées. Une chronique d'*Alexandre Cingria* sur l'*Art religieux en terre romande en 1936*, où nous lisons: *A l'étranger, nous avons eu la joie de voir l'art religieux moderne pénétrer jusqu'au Vatican, à l'occasion de l'exposition de la Presse catholique. Installée par l'architecte Gio Ponti, de Milan, avec un goût sûr, cette exposition est remarquable tant par la façon dont sont présentés les documents qui en composent le fonds, que par la manière de relier l'architecture du Vatican avec les salles provisoires construites et décorées pour servir de cadre à cette manifestation. Il est dommage que la Section suisse, qui n'a pas confié son installation à Gio Ponti, fasse une tache assez lourde au milieu de cette exposition d'un goût si aéré.*

Enfin cet éloge de « Nova », que nous nous permettons de transcrire, non pas, qu'on le croie, par vaine gloire, ou pour une fin de réclame, — il peint beaucoup mieux ce que « Nova » voudrait être que ce qu'elle est —, mais précisément parce qu'il atteste que notre idéal est compris par ceux à l'estime de qui nous tenons: *Nova et Vetera continue à faire du bien en consacrant toujours une partie de ses textes et toutes ses illustrations à l'art religieux. Cette revue nous aide beaucoup par son caractère à la fois sérieux et jeune, dans les régions spirituelles que rien de ce qui vient directement de nous ne pourrait atteindre. Je souhaiterais à mon tour qu'elle pénétrât davantage dans les milieux artistiques de chez nous, afin de leur rappeler le côté doctrinal et spirituel et même intellectuel du catholicisme, que beaucoup oublient trop. Certaines des questions morales, sociales ou théologiques traitées par Nova et Vetera sont passionnantes, même pour un artiste.*

Mais laissons à nos lecteurs la surprise de découvrir dans cet Almanach encore beaucoup de belles choses.

Charles Journet.

Médecine.

Dr Joseph Okinczyc, *Humanisme et Médecine*, aux Editions R. Labergerie, 11 rue Cujas, Paris, 1937.

Aux heures incertaines que nous vivons, qui marquent la faillite d'un siècle et d'une civilisation, les sociétés cherchent péniblement l'ordre nouveau qui doit assurer leur bonheur.

« Tout est remis en question. La tendance instinctive des hommes, qui n'est absolument ni la plus juste, ni la plus opportune dans ces périodes critiques, est de faire table rase du passé, sans discerner ce qui doit subsister d'une vérité constante, et ce qui doit être rejeté des déformations qu'y apportent la malice ou l'erreur.

« La médecine n'a pas échappé à ces déviations désastreuses, qui méconnaissent sa raison d'être, ses moyens et sa fin. »

Pour éviter l'écueil de nouvelles expériences

douloureuses, il faut remonter aux principes, et les dégager des sophismes spécieux et intéressés. Voilà ce qu'a tenté de faire, avec un très grand bonheur, le Docteur Joseph Okinczyc, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, lauréat de nombreuses institutions médicales, chirurgien de Talent dont plusieurs ouvrages sur la pathologie chirurgicale font autorité dans leur domaine.

« Au service de l'homme, c'est dans l'homme que la médecine doit trouver les règles de son action, et le sens de sa mission. »

Composé d'une âme et d'un corps — ni ange ni bête, l'homme n'a pas changé au cours des siècles devant la douleur et la mort. Voilà pourquoi le « colloque singulier » entre le malade et le médecin, commence aux origines du monde, répond aux besoins permanents d'une immuable nature que ne modifient qu'apparemment les virtualités qui sont dans l'homme.

Il faudrait citer le volume tout entier, car il fourmille de définitions et de formules admirables de vérité, énoncées dans une langue pure et noble.

« Nous disons bien que la médecine est une science ordonnée à l'homme, et non à la maladie, à l'homme malade, et non à la maladie de l'homme. Il ne faut pas confondre la maladie qui est une abstraction, avec le malade, qui nous ramène au concret. »

Science et Art, confondus et unis pour « l'œuvre de guérison, telle est donc la médecine ».

Le Dr Okinczyc a constitué sous forme réduite un véritable bréviaire du médecin, embrassant tous les domaines de l'activité médicale, médecine personnelle, médecine collective, médecine sociale, corporation médicale, secret médical, honoraires.

Ce beau volume, composé et imprimé avec goût mérite la plus large diffusion, car il montre ce qui fait la grandeur de la médecine véritable. C'est que l'homme malade reste ce qu'il est réellement, une âme immortelle dans un corps malade.

Tout mépris de cette vérité élémentaire empêche la médecine de rester véritablement humaine.

Carouge. Dr H. Oppikofer.

Médecine et Education (2e série), *Médecine et Adolescence*, monographies publiées par le groupe lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques, Lavandier, 5, rue Victor Hugo, Lyon, 14 et 15 fr. français.

J'ai dit dans un précédent numéro de *Nova et Vetera* tout le bien que je pensais de la 1re série de *Médecine et Education* et combien j'estimais nécessaire une plus effective et régulière collaboration de l'éducateur et du médecin dans l'œuvre de l'éducation d'une part, pour le progrès des sciences pédagogiques d'autre part. J'en puis dire autant des deux volumes qui suivent. C'est pendant l'adolescence surtout que le médecin et le pédagogue devraient conjuger leur effort et leur art et se renvoyer l'un à l'autre leurs « clients ». Combien d'adolescents auraient besoin et du prêtre et du médecin ! Combien de prêtres auraient besoin d'un médecin à qui pouvoir adresser leur conseillé, et sans doute vice-versa ! La deuxième série de *Médecine et Education* contient des études détachées, en particulier sur le langage, l'attention, l'orientation professionnelle et spécialement des pages remarquables du Dr Biot sur « les problèmes médicaux et psychologiques de l'éducation des filles » qui entraînent des conséquences graves sur la manière de les élever, au point de vue hygiénique, intellectuel et moral, conséquences que je ne puis énumérer ni discuter ici et qu'on aura meilleur profit à lire dans le texte même.

Eugène Dévaud.

Carla Zawisch, *Werden des christlichen Arztes*. Verlag Benziger, Einsiedeln-Köln, 168 pages. Cartonné 2 fr. 90, toile 4 fr. 20.

Ce livre, d'une lecture facile, peut donner aux médecins catholiques le sens de la dignité de leur profession, si par malheur, ils l'avaient oubliée. Il est écrit par une doctoresse, privat-docent de l'Université de Vienne. Je ne dirai pas que les problèmes ardus qui sont posés à la conscience du médecin, soient dans un ouvrage aussi restreint, résolus d'une façon suffisante. Il s'agit plutôt de conseils moraux, de toute sécurité, qui démontrent l'importance d'une formation chrétienne dans la profession de médecin. L'auteur demeure bien dans cet ordre purement professionnel. Le médecin ne doit pas être apôtre, mais médecin d'abord. Il ne siérait pas qu'il se mette à prêcher à ses malades. Il doit les soigner. C'est conformément à sa conscience qu'il devra accomplir les préceptes de la faculté. Dès le début de ses études, l'étudiant doit avancer dans la science, en ayant devant lui le but le plus élevé. Il doit répondre aux conditions physiques et morales que réclament une telle profession, ne pas être malade lui-même. Le principe du « primum non nocere » doit inspirer le médecin chrétien, comme tout autre. Dans ses relations, il ne peut éviter de côtoyer les confrères et malades non catholiques, mais devra toujours se tenir ferme aux moyens de la grâce offerte par l'Eglise. Le médecin moderne se trouve appelé à se mêler d'une quantité de problèmes so-

ciaux, à travailler pour des Assurances ou pour l'Etat. Le médecin ne devra jamais oublier la hauteur et la dignité de sa tâche. La personnalité, le développement, les voies et les buts du médecin, sont successivement examinés avec un sérieux remarquable. Aucune intervention ne doit avoir lieu dans un but de pure expérimentation. Les expériences faites sur soi-même ne peuvent non plus dépasser les bornes permises. Dans le domaine de la sexualité, les essais ne devront pas être faits sur les vivants, à moins qu'il ne s'agisse d'une intervention curative. En résumé le chercheur ne doit pas oublier les droits de la personne humaine, et se laisser entraîner par un égoïsme scientifique. L'université elle-même ne doit pas oublier qu'elle doit former des jeunes gens, et non pas leur transmettre une science toute mécanisée. Si l'enseignement public prétend ne pas être chargé de l'éducation de ces jeunes gens, et laisse cette tâche aux écoles secondaires, le professeur catholique ne doit pas l'oublier, et d'une certaine façon y remédier avec le reste de liberté qu'il a dans son enseignement.

Ainsi, le professeur pourra faire allusion aux 5me et 6me commandements. Enfin les yeux des étudiants, des médecins et des professeurs, ne devront jamais oublier de se tourner vers le médecin et maître suprême, le Christ. Ce livre est généreux, et correspond sans doute aucun à ce besoin du monde scientifique de se sortir enfin d'habitudes trop matérialistes.

Henri Ferrare.

Histoire et Biographies.

G. Rigault, *Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.* Tome I: L'œuvre religieuse et pédagogique de saint J.-B. de la Salle, 1 vol., in-8°, 628 p., Plon, Paris. 60 fr. (arg. français).

Les Frères des Ecoles chrétiennes ont confié à un laïc, parfaitement dressé aux disciplines et techniques de l'histoire, le soin de retracer les fastes de leur institut. Ils lui ont ouvert toutes larges leurs archives; les archives ecclésiastiques et civiles ont été scrupuleusement fouillées. Ce chartiste cependant veut bien accepter de rester un homme; le savant se double d'un psychologue qui ne dédaigne point de pénétrer dans l'âme de ses personnages et juge que les intentions et les passions appartiennent à l'histoire aussi.

Une première partie traite de l'état de l'enseignement primaire en France aux XVIe et surtout XVIIe siècles et des efforts pour créer des écoles meilleures et des maîtres mieux formés: le livre de « l'escole paroissiale », Demia, Barré, Roland. La seconde partie est consacrée à l'étude des premiers essais du chanoine de la Salle, fondation d'écoles à Rouen, à Paris, en province et jusqu'à Rome, création de la communauté des Frères et du « Séminaire des maîtres d'école pour la campagne », qui fut, en pays de langue française, la première école normale proprement dite. La troisième partie analyse les écrits du saint, spécialement parmi les écrits pédagogiques, les *Devoirs d'un Chrétien*, les *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* (qu'on lut beaucoup dans nos écoles jusque vers 1820) et la *Conduite des Ecoles chrétiennes*, qui est à la lettre le code pédagogique du célèbre et bienfaisant Institut, qui demeure si vivant et si actuel en maintes de ces pages. Il faut y ajouter l'important chapitre sur la *Règle* des Frères, qui, toute tournée vers l'enfance et sa formation, est aussi un document pédagogique.

Ce livre est une histoire complète et précise de l'enseignement primaire au XVIIe siècle et au premier quart du XVIIIe. Il est destiné à rectifier bien des erreurs, à redresser bien des préjugés, dont abondent les manuels d'histoire de la pédagogie, cette ânerie en particulier que rien d'utile et de raisonnable n'a été tenté en France avant l'avènement du solennel et maçonnique Jules Ferry, de ses acolytes, Pécaut et Buisson. Histoire solide qui se lit avec agrément, que je souhaite qu'on lise beaucoup. Eugène Dévaud.

Georges Goyau, *La congrégation du Saint-Esprit.* Chez Bernard Grasset, éditeur, 1937, 284 pages.

Tous les chrétiens puiseront dans cet ouvrage un sens de l'héroïsme. Les œuvres missionnaires ne sont pas assez connues dans leur réalité douloureuse, et les statistiques détournent trop l'attention de la vie de sacrifice des missionnaires. Cet ouvrage nous donne non seulement des détails historiques du plus haut intérêt, mais des exemples frappants des détours et des difficultés que la sainte Providence met au travers des intentions les plus généreuses. La conversion de l'Afrique ne se fait qu'à la suite de nombreux martyrs.

L'auteur prend la congrégation du Saint-Esprit à son origine, au début du XVIIIe siècle. Le jeune séminariste Poullart des Places pense au sort pitoyable des jeunes gens sans moyens pour faire leurs études. La Compagnie de Jésus vint en aide aux charitables inspirations de Claude Poullart des Places, et ainsi fut fondé le séminaire du Saint-Esprit. Grignion de Montfort, âgé de six ans de plus ne fut pas étranger aux idées généreuses de Claude-François. D'ailleurs la Compagnie de Marie, fondée par le bienheureux, avait été de-

puis longtemps connue sous le nom de Missionnaires du Saint-Esprit. Ainsi dès l'origine se fait un échange entre les noms de Marie et du Saint-Esprit. Deux siècles plus tard, un fervent de la Vierge, le Père Libermann, juif converti, devait fonder les Prêtres du Cœur-de-Marie, qui vinrent donner une vitalité toute nouvelle à la société du Saint-Esprit. Libermann devint supérieur de cette congrégation, la concurrence ne pouvant exister longtemps entre les œuvres charitables similaires. Libermann fut chargé de la mission de la Guinée, et la fermeté de son caractère, a bien été le point de départ d'un immense élan pour la conversion des noirs. Tout ne réussissait pas, et Libermann aimait à redire ces paroles des Saints Livres: « Même si tu me tues, ô Dieu, j'espérerai en toi ».

Il est impossible de résumer un livre aussi plein de renseignements sur les missionnaires en but aux plus grandes difficultés, sur les mœurs étranges des populations encore anthropophages et polygames, sur le sort pitoyable des femmes, sur les difficultés rencontrées avec l'administration française elle-même, ou avec les rois nègres si peu fidèles à tenir leur parole.

Et aujourd'hui, la congrégation du Saint-Esprit continue son œuvre religieuse et humanitaire dans toute l'Afrique, convertit les peuplades païennes ou les arrache à la dureté de l'islamisme. Des religieuses ont été réclamées, qui peuvent être d'un très grand secours, pour le soin des malades, le relèvement de la dignité féminine.

Enfin, les missionnaires ne peuvent ignorer aucun métier, c'est par leur savoir-faire qu'ils arrivent à toucher le cœur des indigènes. Il a fallu de nombreuses années pour commencer la formation d'un clergé indigène, qui seul peut parvenir à compléter l'œuvre commencée.

On a l'impression que là se retrouve un christianisme dépouillé de tous les intérêts mondains, éloigné assez de tous les encrassements de notre société terriblement embourgeoisée et très ignorante des forces de conquête de sa religion absolument sublime.

Henri Ferrare.

Antoine de Meaux, *De Solesmes à Egmond.* Desclée de Brouwer, Paris.

Récemment, le R^me^ Père dom Jean de Puniet de Parry, abbé de Saint Paul d'Oosterhout, inaugurait, à Egmond, dans les Pays-Bas, un monastère reconstruit sur l'emplacement d'une abbaye jadis célèbre. Elle avait été fondée par Dirk I^er^, comte de Hollande, en 993; la Réforme en abolissait jusqu'à la trace. Quelques siècles plus tard, la Révolution faisait disparaître les derniers débris de l'ordre bénédictin, en cette France où quelque cinquante ans après le monachisme allait connaître une magnifique renaissance: Dom Guéranger restaure à Solesmes — en 1833 — la règle et la vie bénédictines; la nouvelle « Congrégation de France » se fond et s'accroît, et quand survient la persécution de la fin du siècle, huit abbayes de moines et trois de moniales doivent chercher un refuge à l'étranger. L'une d'elles, Saint-Paul de Wisques (Pas-de-Calais), s'installe en Belgique, puis dans l'une des contrées restées catholiques de la Hollande, à Oosterhout. Aux moines français se mêlèrent bientôt des novices hollandais, et le rayonnement fut assez grand pour, qu'une fois rouvertes aux religieux exilés les portes de la France, les deux abbayes de Wisques et d'Oosterhout, d'abord gouvernées par le même Abbé, puis par des supérieurs distincts, pussent subsister et devenir plus florissantes que jamais. La nécessité d'un nouvel essaimage apparut alors; c'est à Egmond qu'on pensa, pour y relever, après trois siècles et demi, les antiques traditions monastiques. En août 1935, l'Abbé d'Oosterhout installait les premiers moines dans le nouveau foyer de vie bénédictine; en mars 1936, Egmond devenait un prieuré, où dans la paix du cloître, les petits-fils de dom Guéranger — selon la juste parole du R^me^ dom Cozien, Abbé de Solesmes — se consacreront tout entiers à l'œuvre de Dieu, « donnant ainsi au monde agité — selon le mot du R^me^ Abbé de Solesmes — l'exemple d'une vie tranquille et normale, active et féconde, détournée par vocation des choses terrestres et totalement organisée en vue des choses célestes. »

Pierre Carraz.

J. van der Lugt, *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière* (1895-1906); 1 vol. in-8° de 242 pp.; Desclée de Brouwer, Paris, 1936, 20 fr. français.

M. Victor Giraud a donné récemment, à la *Revue des deux Mondes* (15 mars 1937, pp. 446-457) une fine analyse de l'évolution des idées de Brunetière; dans la bibliographie de la question, il cite notamment le présent livre et en fait l'éloge.

L'auteur a pu consulter la correspondance de Brunetière, ce qui lui a permis de reconstituer pour ainsi dire du dedans, du point de vue personnel de Brunetière lui-même, l'histoire de sa pensée religieuse et de ses manifestations. Il conclut que l'apologétique du grand critique n'a eu qu'une valeur éphémère. Toutefois, son exemple a orienté efficacement les intellectuels catholiques et les intellectuels tout court de la France vers une sage défiance à l'endroit de la Science comme moyen de valeur et vers une juste reconnaissance de la valeur transcendante et permanente de la

doctrine catholique, même dans certains milieux jadis farouchement « laïcs ». Il est en tout cas frappant de constater, d'après l'enquête d'Agathon (Massis-Tarde), de nombreuses ressemblances entre les idées d'une grande partie des jeunes intellectuels d'avant-guerre et celles de Ferdinand Brunetière. Il fut certainement un maître pour beaucoup. Léon Barbey.

ARMAND PRAVIEL, *Monsieur Vincent* — saint de Gascogne. La Bonne Presse, Paris 5 rue Bayard. Collection « Idéalistes et Animateurs ». — Un volume in-12 format 19 × 12, VIII-186 pages. Prix 7 fr.

Il ne peut être indifférent à personne d'avoir des renseignements authentiques sur le fondateur de l'œuvre universelle de Saint Vincent de Paul. Chacun garde en sa mémoire quelques éléments légendaires de cette figure de saint. Les images l'ont souvent représenté comme aumônier des galères, ou même se mettant à la place d'un galérien dont il aurait racheté de cette façon la liberté. En réalité sa biographie est moins idéalisée, mais plus vraie et plus attachante.

A l'époque de sa naissance en 1581, l'état du clergé en Gascogne se trouvait assez déplorable. Le sacerdoce apparaissait alors comme le plus facile des métiers. Les clercs savaient à peine le latin, encore moins la liturgie et auraient été jusqu'à commencer la sainte Messe par le Pater.

Le petit berger des Landes, Vincent devint élève, puis prêtre et professeur dans un collège.

De caractère gascon et assez âpre au gain, il venait de faire mettre en prison un de ses débiteurs, lorsque désirant retourner par mer à Toulouse son bateau fut attaqué par des brigands turcs. Vendu comme esclave sur le marché de Tunis, il eut l'heureuse fortune d'être acheté par un Maure de bon caractère, puis revendu à un alchimiste qui réussissait dans la transmutation des métaux et lui apprit toutes sortes de recettes et de tours de prestidigitation. L'alchimiste ne parvint pas cependant à faire apostasier son jeune esclave. A la mort de son maître, il fut acheté par un colon tunisien, d'origine niçoise. Quelle fut l'émotion de Vincent de Paul d'apprendre que ce renégat qui avait trois femmes avait également appartenu à l'Eglise du Christ. Le saint parvint à le convertir, et tous deux retournèrent en Europe. Tel est le récit qu'il nous a laissé.

Après un séjour à Rome, il devint successivement curé de Clichy, précepteur chez Mme de Gondi, curé de Châtillon, de nouveau précepteur, puis aumônier des galères.

La situation de galérien était horrible. 10 ans au moins, et qui se renouvelaient, contrairement à la loi. Des souffrances inouïes, qui dépassent celles qu'on peut lire dans la Maison des Morts de Dostoïevsky.

Saint Vincent leur enseigna à chanter Vêpres à la place de leurs refrains obscènes ; il les confessa et communia. La rencontre de saint François de Sales et de l'aumônier des galères est un souvenir mémorable. Tous deux d'origine provinciale, Paris les trouvait quelque peu mal tournés. Saint François désirait faire une œuvre pratique, par la Visitation. L'époque ne voyait pas d'un bon œil des religieuses qui ne seraient pas cloîtrées. La Visitation devint un ordre contemplatif. Saint Vincent parvint au contraire à surpasser ces empêchements traditionnels. Les Gascons savent touner les difficultés. Il se contenta d'une coiffe, à défaut de voile, les appela « *Les Filles de la Charité* », qui seraient de simples fidèles de leur paroisse, sans chapelle et sans aumônier.

L'assistance des dames riches envers les pauvres ne parvenait pas à ses fins. Les domestiques interceptaient les dons. Il fallait envoyer de bonnes paysannes pour soigner les malades et préparer la nourriture des pauvres. Une paysanne, gardeuse de troupeaux, qui avait appris l'alphabet dans les champs, lui rappela ses premières années de petit pâtre de Gascogne. Elle devint la première fille de la Charité, donnant tout, raillée, calomniée, et atteinte enfin dans sa santé pour avoir fait coucher avec elle une pauvre fille malade de la peste.

Saint Vincent de Paul passait sans grands éclats, mais laissant sur ses pas des traces qui ne pouvaient provenir que de sa sainteté. Il fut le premier qui, à cette époque, pensa que la charité chrétienne devait aller jusqu'au fond des prisons. Il mourut le 27 septembre 1660, après avoir mis au service de la charité des dons pratiques extraordinaires. Ce livre est très clairement écrit et respire un grand respect de la vérité historique.

Henri Ferrare.

MICHEL EVEN, chanoine, *Monseigneur Gaston de Ségur*,. Bonne Presse 5 rue Bayard, Paris. Un volume in-12 format 19 × 12, 188 pages. Prix: 7 fr.

Un livre écrit sur un prélat, par un chanoine, en un style très ecclésiastique. D'ailleurs Mgr de Ségur eut lui-même toutes les bonnes manières des prélats distingués. Il faisait de l'Introduction à la vie dévote, son livre de chevet, et a lui-même écrit de très nombreux ouvrages d'apostolat, où il répond comme par avance aux désirs de l'Eglise et du Pape. Il engagea une sérieuse lutte contre les restes de jansénisme en France et fut apôtre de

la communion fréquente. C'est à lui qu'on doit également la première idée des congrès eucharistiques, mais il n'eut pas le bonheur d'en voir la réalisation.

Il était né en 1820 et mourut en 1881. Mgr Mermillod prononça son oraison funèbre. Il supporta pendant 27 ans une cécité complète, et toute sa vie fut entourée d'une douceur et d'une patience à toute épreuve.

Il eut des talents de dessinateur, préférait beaucoup à Michel Ange, qu'il ne trouvait pas assez religieux, Raphaël ou le Pérugin. Mais son activité apostolique est celle qui nous demeure le plus à cœur. Il écrivit un petit ouvrage dédié aux apprentis, en leur conseillant de réciter au moins sur leurs dix doigts, une dizaine de chapelet en allant au travail. Ne serait-ce pas un ouvrage à conseiller aux ouvriers jocistes.

Certes, ce livre nous découvre une figure qui n'a pas acquis encore une grande popularité, en Suisse tout au moins, mais elle semble bien loin de mériter nos indifférences.

Henri Ferrare.

M.-J. Lebreton-Belliard, *Héroïque Sourire*, un vol., Desclée de Brouwer, Paris, 5 fr. (argent français).

Cette histoire est pour le monde médiocre, que nous connaissons, dont nous faisons hélas partie, bien invraisemblable. Elle est vraie cependant; l'héroïne, car c'en est une au sens plein du mot, on l'a connue sous un autre nom à Angers. C'est une jeune fille qui délaisse une situation assurée, un amour naissant, pour s'enfermer dans une usine et conquérir au Christ des ouvrières qui ne connaissent ni Dieu ni diable en créant « une cellule catholique » par la lumière et l'amour afin de supplanter la « cellule » de la haine et du grand soir. Scandale des bien pensants; colère et persécution des marxistes. Son doux rayonnement, que la prière et la croix rendent fécond, lui gagnent quelques âmes qu'elle ne croit pas avoir payées trop cher au prix de son bonheur et de sa vie. Ce livre coûte peu; il est à lire et à répandre.

Eugène Dévaud.

Pédagogie.

R. P. Bruno de J.-M., *L'Enfant et la « Voie d'enfance »*, 1 vol., 216 p., collection « Problèmes d'Education », Desclée de Brouwer, Paris, 10 fr. (argent français).

Il semble logique que la voie « d'enfance » ouverte par Jésus lui-même et que vient de nous rappeler la petite sainte de Lisieux ne soit point interdite à ceux-là mêmes que le Christ a donnés en exemple aux adultes: « Si vous ne devenez semblables à ces petits... » L'excellent psychologue de la vie spirituelle, le R. P. Bruno de J.-M., s'est attaché à ce problème. Il a montré la générosité de l'enfant devant la souffrance et le sacrifice; il en a conclu que la voie purgative ne lui était point fermée. Il a montré sa soif de vérité, la simplicité et la vivacité de sa foi; il en a conclu que la voie illuminative ne lui était point fermée. Il a montré que, si bien des chaînes le liaient encore à son hérédité, à son milieu, son cœur demeurait libre d'aimer, moins attaché peut-être au moi et aux choses que celui des adultes; il en a conclu qu'il ne lui était point interdit d'entrer dans la voie unitive. Certes, pour la plupart, une longue vie est nécessaire pour parachever l'œuvre de la grâce. Mais cette même grâce peut les aider à brûler les étapes, surtout s'ils sont destinés à mourir jeunes. Nous en tirons, quant à nous, la leçon que nous ne saurions assez utiliser pour la formation religieuse des futurs chrétiens, cette période qui se termine à 12 ans, où l'âme n'est pas encore « habituée » aux passions, où elle se présente fraîche à l'impression de la grâce, où Dieu peut agir dans l'intérieur de l'âme avec plus d'efficace que jamais. « Les richesses de l'enfance sont incalculables. » Prenons garde de ne pas les gaspiller. Nous sommes les gardiens de ces petits et nous aurons à rendre compte de ces richesses.

Eugène Dévaud.

Michel Seuphor, *Discours aux Enfants*, E. Vitte, Lyon et Paris, 5 fr. (argent français).

Ces discours s'adressent à de grands « enfants » de 10 à 16 ans — encore serait-il prudent de décaler cet âge de deux à trois ans. Les adolescents aimeront ces discours qui les engagent à vivre courageusement en style « artiste » et resplendissant. Justement, le plus beau est intitulé *Artistes* car la vie, et la vie d'étude surtout, doit être menée comme un art, avec amour, du vrai dans sa splendeur, avec souci d'être soi-même en tout ce qu'on apprend et fait; l'auteur y confesse avec une modestie délicate comment deux poésies qu'il avait dû expliquer jadis en classe de langue étrangère ont servi à la grâce d'instrument pour le ramener à Dieu. Bien prenantes aussi les pages où il décrit à ses enfants leur « chance » d'être catholiques et ce que réclame d'eux, en retour, ce privilège. M. Seuphor est un ami de Nova, dont certains cahiers se sont honorés de sa collaboration.

Eugène Dévaud.

F. DE HOVRE et L. BRECKX, *Les Maîtres de la Pédagogie contemporaine*, 590 p., grand in-8°, Ch. Beyaert, Bruges 60 fr. (argent belge).

M. le chanoine de Hovre est aujourd'hui le plus éminent des philosophes de la pédagogie catholique. Il vient de publier une « anthologie » des pédagogues contemporains notoires américains, anglais, allemands, français, italiens et néerlandais, en tout 143 noms. Chaque pédagogue est présenté par un portrait, par une notice sur sa vie, ses œuvres principales et son importance, par quelques pages caractéristiques de ses idées. Une remarquable introduction ouvre le livre qui souligne les insuffisances de la pédagogie moderne: éducation sans Christ et sans Dieu, asservie aux intérêts terrestres, pédagogie issue d'idéologies livresques, étrangères à la réalité, spécialisation à outrance qui dissèque la personne oubliant son unité, et surtout manque d'une philosophie de l'éducation qui donnerait leur sens et leur valeur à de nombreuses suggestions par ailleurs méritoires. Faute d'une doctrine de l'homme et de la vie qui les dirigerait, les éducateurs se rabattent sur une psychologie de mesures et de chiffres qui dit ce que l'enfant est, mais non point ce qu'il doit être. Il appartient aux catholiques de réagir. Ceux-ci se contentent trop de défendre paresseusement des positions traditionnelles qui, si elles ne sont pas que de la routine, exigeraient d'être adaptées à des circonstances nouvelles. Cependant, quelques-uns s'y essayent et s'y efforcent; à ceux-là, M. de Hovre a ménagé une place généreuse dans son livre.

Eugène Dévaud.

MARIA MONTESSORI, *Les Etapes de l'Education*, Desclée de Brouwer, Paris, 1936, 46 pages, 3 fr. franç.

Trois étapes: la première est celle de la Révolution de 89 (et avant ?), qui se préoccupa d'instruire en assujetissant les enfants à l'enseignement; la seconde est celle de l'éducation nouvelle où « les heures d'étude cèdent le pas au jeu et au repos », qui n'aboutit « qu'au désordre et à l'ignorance » (je ne le fais pas dire à l'auteur); la troisième est celle... de l'éducation selon Madame Montessori; on y apprend et l'on travaille, mais spontanément, et les enfants, à quatre ans, résolvent des divisions monstres exigeant plusieurs pages collées, des racines cubiques à huit ans. Seulement, ces progrès étonnants ne sont possibles qu'en certaines périodes de « génialité », si j'ose dire, que l'on ne saurait prévoir et qui se révèlent à des moments différents chez les divers enfants. Comment faire ? Plonger l'enfant dans une ambiance favorable; laisser à sa disposition le matériel montessorien, auquel son auteur attribue un pouvoir quasi-magique; créer pour l'adolescent une ambiance semblable avec un matériel approprié, non de culture, mais de nature. « L'adolescent devrait être envoyé aux champs, vivre d'une vie primitive, ...offrant à l'homme les moyens primitifs de l'existence... Il y devrait revivre les premières expériences de l'humanité, comprendre les premiers efforts des hommes pour construire la vie sociale » [...] « Celui qui sacrifierait les trésors cachés de l'âme de l'adolescent pour en faire un homme cultivé saperait la grande espérance de l'humanité. » C'est du « génie » de l'adolescent spontané formé à l'école montessorienne que viendra le salut de notre pauvre monde.

Eugène Dévaud.

HENRI PRADEL, *Parents et Maîtres, collaborons*, collection « Collège et Famille », J. Voutrain, 16, Av. de Breteuil, Paris, 76 p., 3 fr. 75, argent français.

On connaît les beaux livres du directeur de l'Ecole Fénelon et sa compétence dans les questions d'enseignement secondaire et de formation de l'adolescence étudiante. Depuis nombre d'années, M. le Chanoine Pradel réunit, à période fixe, les parents de ses élèves, leur fait part des résultats de son expérience, sollicite des lumières de la leur. Il parle de la collaboration entre collèges et familles après l'avoir pratiquée; on le sent à toutes les pages de ce livre, aussi aimable qu'utile. Il ne se contente pas de dire aux parents ce que les professeurs attendent d'eux; il indique ce que les familles sont en droit d'attendre des professeurs. C'est pourquoi l'on souhaite que la lecture de cet opuscule, dont la valeur et le poids dépassent de beaucoup la prix et le volume, ne soit pas... unilatérale.

Eugène Dévaud.